



Lucien
Trong

Enfer
rouge
mon
amour

Seuil



En 1975, quand Hô-Chi-Minh-Ville remplace Saigon, Lucien Trong est, à 28 ans, assistant à l'Université. Après un mois d'hésitation, il tente de fuir. Repris, on l'envoie dans un camp de rééducation. Pendant trois ans et demi, il connaît l'enfer quotidien des bagnards, l'amour d'une petite putain, les succès d'une troupe de théâtre de prisonniers et surtout l'amitié de Ly, un détenu qui l'aide à vivre où tant de gens meurent, qui le fait rire quand tant de gens pleurent, qui l'aime dans ce camp de haine.

Ils sont tous les deux libérés, mais plus séparés que jamais. Trong décide encore une fois de fuir. Boat-people embarqué sur un bateau qui subit les tempêtes, les typhons, les pirates, il est chassé d'île en île, ballotté de camp de réfugiés en camp de transit.

Après trois mois d'errance, il parvient à Paris. Rongé par le remords d'avoir perdu son seul ami, le seul cadeau qu'il ait reçu du goulag vietnamien. Enfer rouge, mon amour.

Lucien Trong

Né en 1947 à Bentre. Assistant en agronomie à l'université de Saigon. Actuellement assistant en France au Centre technique forestier tropical.

LUCIEN TRONG

ENFER ROUGE, MON AMOUR

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris vie

ISBN 2-02-005544-9

© *Éditions du Seuil, 1980.*

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

A mon ami Ly

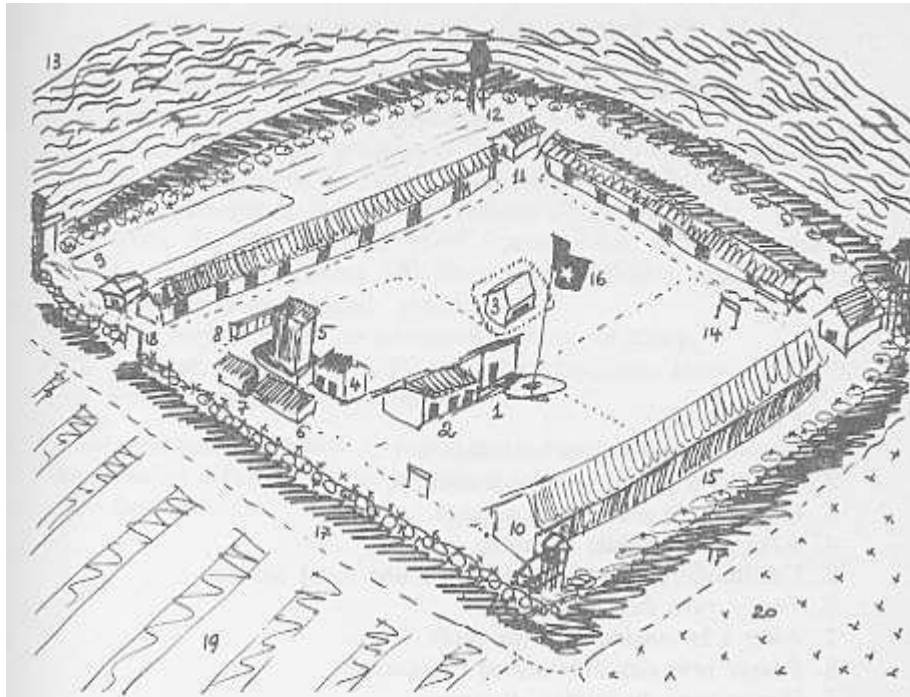
Avant-propos

C'est triste de perdre un ami. Tout le monde n'a pas un ami. Et c'est plus triste encore de perdre son pays, car nous ne sommes plus maintenant que des âmes errantes, des apatrides.

Ce que vous allez lire n'est pas un roman, c'est la réalité. Et si parfois les événements se succèdent dans le désordre, c'est parce que j'ai peur d'oublier. Témoigner est devenu pour moi une obligation, même si elle est vaine. Il ne s'agit pas de crier ma haine. Après tant d'épreuves, il ne me reste plus que des regrets.

Que les morts, que les vivants dans cet enfer rouge me viennent en aide pour rédiger ce livre.

Lucien Trong



1. Plan du camp de rééducation de MPT.

- | | |
|--------------------------|-----------------------------|
| 1. Bureau de direction | 11. Maison des gardes |
| 2. Habitation des cadres | 12. Mitadors |
| 3. Camp de femmes | 13. Rivière |
| 4. Cuisine centrale | 14. Terrain de football |
| 5. Scène du théâtre | 15. Barbelés |
| 6. Infirmerie | 16. Drapeau nord-vietnamien |
| 7. Porcherie | 17. Champs de mine |
| 8. Conex | 18. Entrée du camp |
| 9. Étang-vivier-W.-C. | 19. Potagers |
| 10. Cellules | 20. Rizières |

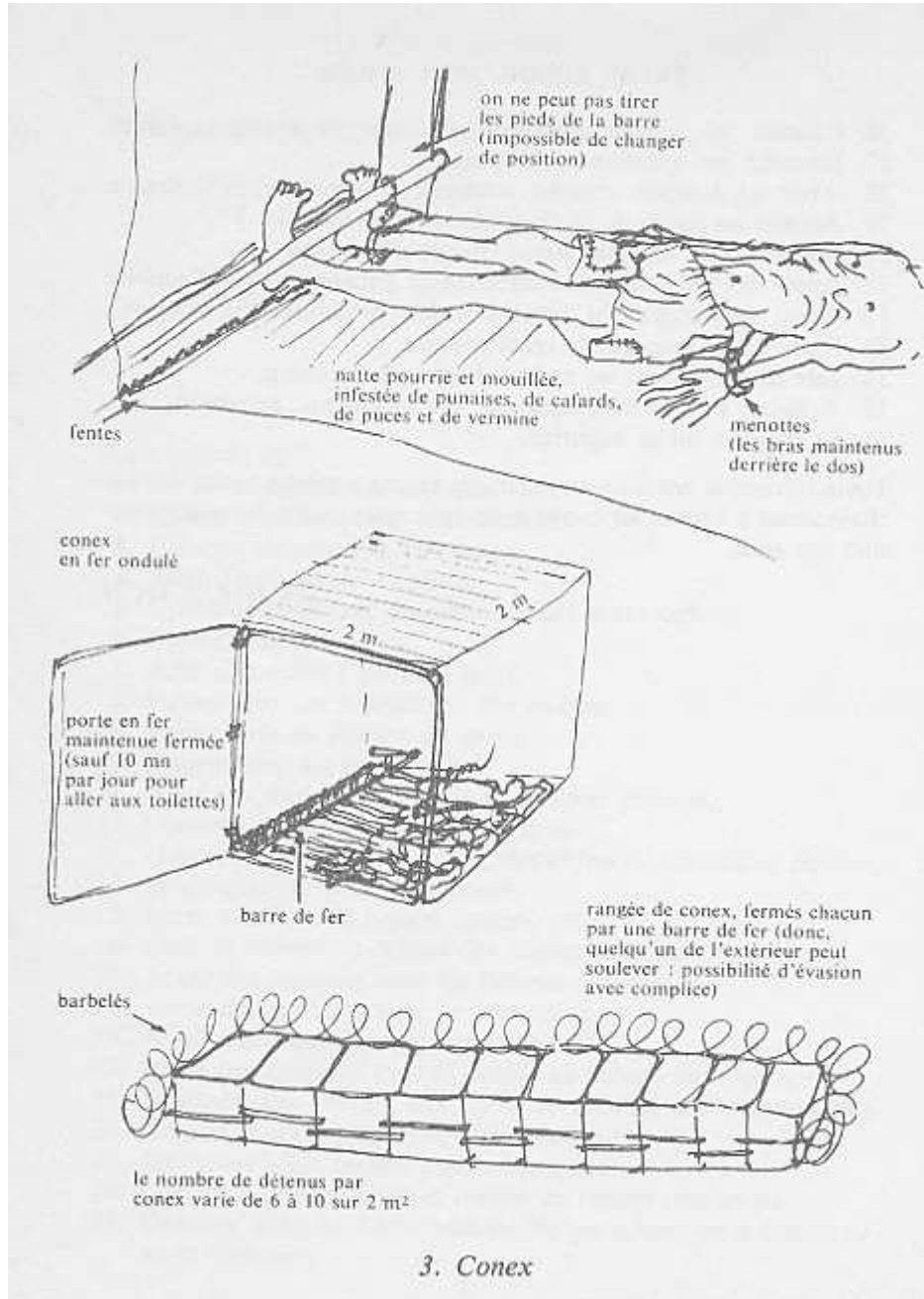
2.Règlement du camp de rééducation

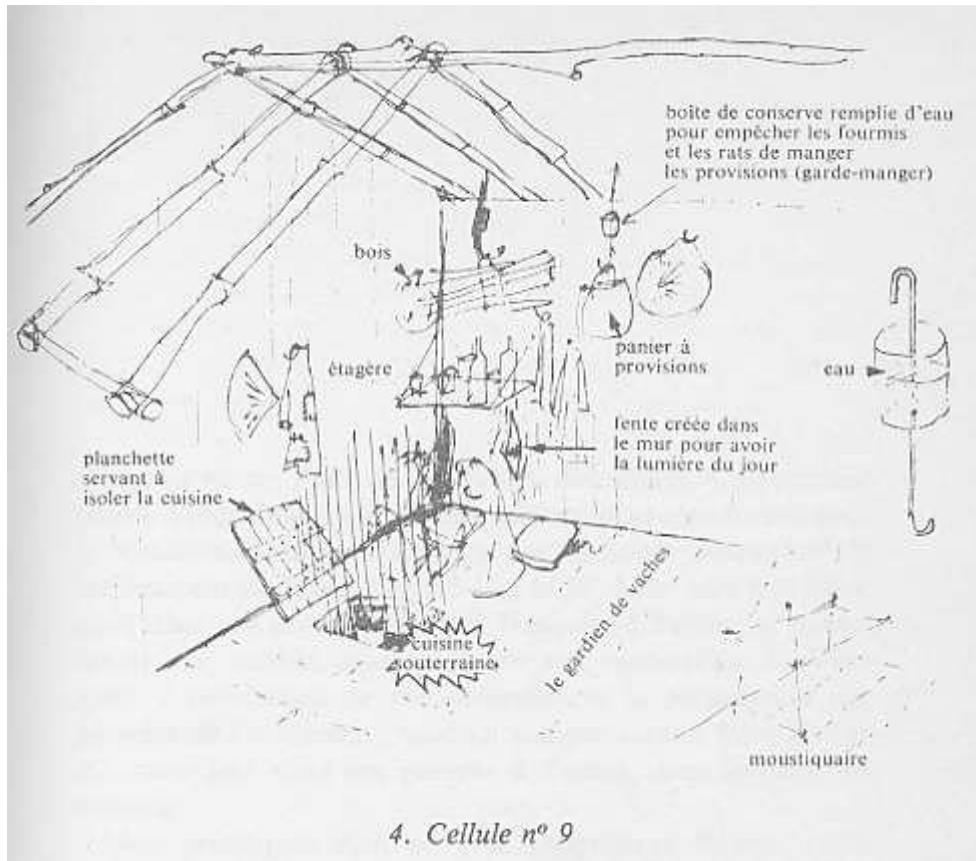
Il est interdit de :

- 1.Sortir en dehors des barbelés.
- 2.Quitter la cellule sans autorisation.
- 3.Changer de place de couchage.
- 4.Aller d'une cellule à l'autre.
- 5.Communiquer avec un détenu d'une autre cellule.
- 6.Passer près des conex.
- 7.Aller à la cuisine centrale (vol).
- 8.Passer près des habitations des cadres.
- 9.Passer près du bureau du camp.
- 10.S'approcher des barbelés.
- 11.Aller aux latrines en dehors des heures prévues.
- 12.Garder sur soi plus de cinq piastres.
- 13.Garder des outils du chantier, des objets tranchants ou pointus.
- 14.Se procurer et boire de l'alcool.
- 15.Jouer aux jeux de hasard (cartes, etc.)
- 16.Faire la cuisine en dehors des heures autorisées.
- 17.Avoir des contacts avec les détenus-femmes.
- 18.Avoir des contacts avec la population.
- 19.Avoir des contacts avec les gardes.
- 20.Avoir des contacts avec la famille en dehors des visites.
- 21.Désobéir aux cadres, aux chefs de cellules, aux responsables.
- 22.Refuser le travail manuel, gloire du peuple.
- 23.Avoir des idées ou des gestes lubriques.
- 24.Garder et lire les livres et revues du régime corrompu.
- 25.Évoquer dans les conversations l'impérialisme et le gouvernement fantoche.
- 26.Chanter les vieilles chansons d'amour de l'ancien régime.
- 27.Discuter des questions politiques.
- 28.Avoir un langage grossier contraire à l'esprit révolutionnaire.
- 29.Abîmer les outils de l'État (pelle, pioche, faucille...).
- 30.Endommager les habitations (risque d'incendie...).
- 31.Avoir des idées réactionnaires (toute pensée entraîne l'action).
- 32.Avoir des croyances fétichistes (de pratiquer une religion).
- 33.Faire de la propagande réactionnaire.
- 34.Être impoli envers les cadres dirigeants du camp.
- 35.Acheter, vendre ou s'échanger des vêtements, provisions, etc.
- 36.Se disputer ou se bagarrer.

Toute infraction entraîne un jugement et une punition allant de l'enchaînement à l'envoi au conex avec suspension de visite et suppression des colis.

LA DIRECTION





4. Cellule n° 9

1

Je suis né en 1947 au milieu des décombres. La première guerre d'Indochine avait éclaté quelques mois auparavant avec le bombardement de Haiphong par la flotte française et le soulèvement de Hanoi par Hô Chi Minh. Mon père travaillait alors dans une firme automobile française à Saigon, ce qui en faisait une victime toute désignée aux représailles du Viêtminh. L'imminence de ma naissance et la progression des maquisards l'incitèrent à envoyer ma mère, mon frère aîné et ma sœur Lan chez ses parents à Bentre, dans le delta du Mékong.

Mon grand-père était un gros propriétaire foncier, riche mais généreux avec ses métayers qui l'aimaient beaucoup. Il vivait entouré de ses nombreuses femmes et de ses enfants dans une grande maison aux colonnes d'ébène. Cependant, la guerre allait bientôt toucher le delta et, peu de jours avant ma naissance, la maison de grand-père fut incendiée; plusieurs membres de ma famille trouvèrent la mort.

Accompagnée de deux filles de métayers qui travaillaient pour grand-père, ma mère se jeta sur la route de l'exode avec mon frère et ma sœur. C'est ainsi que je naquis dans un fossé, non loin des ruines fumantes de mon village, au milieu des crépitements de mitraillettes et des hurlements. Ma mère m'enveloppa de chiffons et chercha à rejoindre mon père à Saigon. En vain. L'arme la plus efficace des maquisards était le sabotage. Ils avaient miné les routes, fait sauter les ponts. Nous fûmes bloqués un an à My-Tho, près de Bentre, et vécûmes comme tout le monde, comme des mendiants, tenaillés par la faim et la peur, dans une cabane de paille adossée à une pagode, à même la terre battue avec, pour seule richesse, quelques sacs de toile de jute qui nous servaient de couverture. My-Tho était à peine ravitaillé, faute de transport. Du reste, ma mère n'avait pas d'argent. Nous dûmes notre salut à nos servantes qui, pour nous nourrir, vendaient des noix de coco -et sans doute leurs charmes -aux soldats français. C'était payer bien cher leur reconnaissance à grand-père.

Né avant terme, j'étais un bébé malingre. Un soir, croyant que j'allais mourir, ma mère et Dong, ma nourrice, décidèrent de me conduire chez le guérisseur malgré le couvre-feu. Elles se barbouillèrent de boue pour s'enlaidir afin d'éviter l'outrage des soldats français. Au premier barrage, elles furent arrêtées ils laissèrent passer ma mère et son bébé squelettique, mais gardèrent Dong. Elle revint le lendemain, désespérée, meurtrie, et resta plusieurs mois prostrée, veillée par ma mère qui vendit sa dernière tunique de soie noire pour nous soigner. Neuf mois plus tard, Dong accoucha d'un bébé café au lait, avec beaucoup de café. Elle confia son enfant à sa mère et nous quitta un jour pour travailler dans un bar, fut la maîtresse d'un officier français, épousa enfin un colonel américain qui l'emmena aux USA. Avant son départ, Dong vint nous dire adieu. Elle arriva en Cadillac, me combla de cadeaux, puis alla s'accroupir auprès de ma mère dans la cuisine pour l'aider à décortiquer des crevettes. Si je parle tant de ma petite nourrice bien-aimée, c'est qu'elle symbolise pour moi le sort du Vietnam un être généreux, qui passe de main en main, pour qui la seule liberté possible est l'exil,

mais qui ne connaîtra jamais l'oubli.

Personne ne croyait à la survie du vieux petit singe ridé que j'étais devenu sous l'effet de la maladie et de la malnutrition. Ce fut pourtant mon frère de trois ans et demi qui mourut. La mairie ayant été incendiée, pas plus qu'on n'avait pu déclarer ma naissance, on ne déclara sa mort. Par commodité, j'héritai donc de mon frère un prénom, Trong, qui signifie « l'important, le respectable », le premier d'une suite de noms successifs. Le deuxième me vint d'un bonze en lequel ma mère avait placé son ultime espoir de me sauver. Pour éloigner les esprits, il me baptisa Nhuong, qui désigne celui qui cède, qui réconcilie, qui est humble. Pas de quoi susciter l'envie! En fait, outre que Nhuong est le prénom que je préfère et qui me convient le mieux, le subterfuge fut efficace, puisqu'il provoqua la débandade chez les esprits : je devins un bébé prospère et joufflu.

Au bout d'un an, la situation militaire se calma un peu et nous pûmes regagner Saigon, retrouver une sécurité et une aisance relatives.

Après la chute de Dien-bien-Phu en 1954, la France vaincue s'effaça devant l'Amérique et la guerre continua. J'avais 7 ans, j'étais un petit garçon solitaire qui vivait et grandissait au milieu d'un drame national doublé de conflits familiaux. Nhuong ne pouvait réconcilier personne. Je me repliai sur moi-même.

Bien qu'ils fussent bouddhistes, mes parents me placèrent à l'institut catholique Taberd, école puritaine et sévère dont je garde un souvenir très flou mais qui me valut le troisième prénom de Lucien, symbole de lumière, tout aussi mal venu que le premier : j'étais de plus en plus sombre.

Après mon bac, je partis en France pour préparer le diplôme des Eaux et Forêts et suivis ensuite un stage aux USA. A mon retour, on me nomma assistant à l'université de Saigon, section agronomie. Taciturne et sérieux, je paraissais pourtant plus jeune que mes étudiants. A 24 ans, mon seul refuge était la peinture, et le semblant de vie bohème que mes expositions me permettaient de goûter était ma seule ouverture sur le monde. En conséquence, mes amitiés étaient futiles et mes amours médiocres.

Les événements allaient se charger de me sortir de ma torpeur. L'ironie du sort voulut que ce ne soit pas la guerre qui bouleverse à ce point ma vie, celle de mon pays, mais la paix! A y bien réfléchir, rien d'étonnant à cela. Nous n'avons jamais connu la paix : le royaume champa fut envahi et assimilé par le Viêt-nam, qui à son tour fut dominé pendant mille ans par les Chinois, puis occupé pendant cent ans par les Français, pendant un quart de siècle enfin par les Américains. En dépit de tout, le peuple vietnamien a su résister à toutes les invasions successives; inchangé, seulement enrichi d'expériences bonnes et mauvaises. Quelques milliers d'années ont donné ce mélange subtil de Champas, de Vietnamiens, de Chinois, de Français, d'Américains.

Reflet de cette image composite et unique, gonflée de plusieurs millions de réfugiés qui viennent chercher emploi et sécurité, de milliers de soldats qui y trouvent le repos du guerrier, Saigon « fait avec » la guerre, porte avec simplicité les traces de son passé d'occupation; quartiers chinois, pagodes côtoient maisons coloniales, cathédrales de briques roses, longues allées ombragées. Dans les magasins, on trouve pêle-mêle des vins fins, des oeufs de mille ans, du camembert, de la saumure de poisson et du Coca Cola. Les buildings joutent les petites maisons basses et obscures faites de tôle ondulée, de feuilles de cocotiers, de carton, de boîtes de conserves aplaties, de chiffons. Oui, il y a la pauvreté, la corruption; des mendiants et des putains. Mais vaille que vaille, personne ne meurt de faim; l'opéra chinois, le cinéma, les fêtes, ne sont pas réservés aux riches; sur une seule moto, s'entassaient allégrement père, mère et cinq ou six enfants, plus un canard laqué, les champignons parfumés, la bouteille d'alcool de riz destinés à une belle-famille encore plus pauvre que soi.

Dans le désordre indescriptible de la guerre, un peuple intelligent, travailleur, festif et gourmand avait su maintenir l'équilibre pourtant précaire du bonheur dans le malheur. La

paix nord-vietnamienne a détruit cette savante illusion.

J'ai appris l'avance des chars nord-vietnamiens alors que j'étais à Manille, où je remplaçais le doyen de la faculté d'Agriculture au sein d'une conférence sur les recherches agronomiques en Asie du Sud-Est. Mes collègues philippins me conseillèrent alors de prolonger mon séjour et d'attendre les événements. Il n'en était pas question. Je voulais être auprès de ma famille dans ces moments qui seraient nécessairement difficiles; d'autre part, mes séjours en France et aux États-Unis m'avaient démontré que je ne pouvais espérer être heureux que dans mon pays natal. D'ailleurs, le Front de libération n'avait-il pas promis un Viêt-nam neutre? Qu'avais-je donc à craindre? La vie ne pourrait qu'être meilleure sans la corruption du régime Thieu. Je suis revenu de Manille le 5 avril 1975, après la chute de Ban-Me-Thuot, sur les Hauts Plateaux. Comme au jeu de quilles, du nord au sud, les villes tombèrent une à une.

Le mercredi 30 avril 1975, les premiers chars nord-vietnamiens entrèrent dans Saigon. Ce fut la débandade, la panique. Tous cherchaient à fuir, qu'ils fussent compromis ou non. Ma sœur Lan, dont le mari, Hau, était officier, se sentait plus menacée que d'autres, mais elle était sûre de pouvoir partir avec le conseiller américain de Hau. Il va sans dire que le conseiller américain est parti sans les attendre. Ma sœur et Hau quittèrent donc leur maison pour trouver refuge chez nous.

Au moment où le général Minh annonça officiellement la défaite, il ne restait plus à Saigon une seule trace de l'impérialisme et de l'armée on avait brûlé uniformes, photos, adresses, jeté les armes, caché les voitures, effacé précipitamment le drapeau jaune rayé de trois bandes rouges peint obligatoirement sur les maisons pour « délimiter les zones » sous Thieu; simultanément, on se procurait en hâte des drapeaux rouges, de préférence plus grands que ceux du voisin, en signe d'allégeance au nouveau régime. On exhumait aussi avec soulagement les vieux habits qui permettraient de se noyer dans la grisaille, des vêtements ternes certes, mais littéralement cousus d'or. Au Viêt-nam, l'épargne se convertit immédiatement en métal jaune. Chacun, même le plus pauvre, constitue sa réserve en prévision des coups durs. En cas de trouble, mieux vaut le garder sur soi on cache l'or dans les doublures, dans les ourlets. Ceux qui n'avaient rien à cacher cachaient des riens.

Certes, Saigon fut prise sans trop d'effusion de sang et ne fut vidée de sa population que progressivement, ce qui accrédita auprès de l'opinion publique internationale l'idée d'un soulèvement populaire. En fait, seuls les « cadres sur place », infiltrés dans le tissu urbain, occupant des postes clés dans l'administration et dans l'armée, participèrent aux opérations; le peuple se contenta d'accepter passivement le gouvernement du plus fort. S'il y eut jamais un léger doute dans l'esprit des Sud-Vietnamiens quant à la nature de l'intervention des « frères du Nord », il fut vite levé : l'attitude des uns et des autres démontrait à l'envi que le libérateur était un occupant, d'où l'empressement de la population à participer aux manifestations bruyantes et tapageuses qui l'obligeaient à se lever à 2 heures du matin sous la pluie et à rester dix heures debout sous le soleil pour acclamer les dirigeants du Nord en « visite » à Hô-Chi-Minh-Ville ou pour saluer la réouverture de la ligne de chemin de fer Saigon-Hué-Hanoi. Ce symbolique trait d'union entre le Nord et le Sud servit en fait très prosaïquement à acheminer les cadres du nord au sud et les richesses du sud au nord. Le grenier à riz se vidait, l'économie se détériorait, sapant chaque jour un peu plus l'apparence de prospérité. L'illusion de la joie de vivre sous le régime communiste se défaisait au fil des arrestations arbitraires, des exécutions publiques, des démonstrations de force souvent sanglantes. La soif de vengeance se camouflait mal derrière la façade ostentatoire de fraternité.

Remplaçant les enseignes commerciales désormais inutiles, les portraits géants de Hô Chi Minh, Lénine, Marx et Fidel, les banderoles chantant les louanges du marxisme-léninisme pavoisaient les rues : le rouge prédominait dans cette ville exsangue.

Les haut-parleurs poussaient comme des champignons, déversant des chants patriotiques du style opéra de Pékin, dont l'accent strident n'avait plus rien de vietnamien; le flot musical ne s'interrompait que pour inciter la population à se porter volontaire pour nettoyer les égouts de la ville ou conspuer le régime impérialiste à coup de slogans hystériques et haineux. Par souci d'harmonie sans doute, on maintenait le même style venimeux à la télévision, à la radio, et dans le seul journal qui subsistât : *Le Saigon libéré*.

Les réunions politiques remplacèrent les innocents loisirs d'autrefois; la délation et l'autocritique constituèrent dès lors la seule distraction licite et obligatoire. Pour préserver la sécurité de sa famille, chacun devenait un mauvais acteur de théâtre, écoeuré par son rôle, submergé par la peur.

Le gouvernement du peuple appela rapidement militaires et fonctionnaires à se présenter à des stages de rééducation d'une durée de dix jours. Nous apprîmes tout aussi rapidement qu'on y partait pour une durée « indéterminée » et que les officiers étaient transférés dans le Nord. C'est alors que j'ai envisagé de fuir. J'en parlai à la maison. Ma mère refusa cette solution pour elle-même, par crainte de ne pouvoir supporter un voyage que tout le monde savait dangereux il fallait affronter la mort pour vivre libre. Lan hésitait, mais Hau préféra ignorer les rumeurs alarmantes et se soumettre à la rééducation. Quant à moi, ma décision était prise. Je préparai mon départ, à l'insu de ma famille de peur qu'elle ne cherche à me retenir. Seulement, il fallait faire vite la saison des moussons allait bientôt commencer et les chances d'arriver à bon port étaient déjà suffisamment faibles pour qu'aux contrôles policiers et aux attaques de pirates on ajoute encore les risques de typhons.

Je vendis ma voiture à un Hindou contre quelques taels¹ d'or, assez pour assurer mon voyage et ma survie pendant quelques jours. Néanmoins, les filières se raréfiaient. Pour empêcher l'hémorragie, le gouvernement avait réquisitionné tous les gros bâtiments commerciaux au profit de la marine révolutionnaire. Il ne restait plus que les bateaux de pêche. Par ailleurs, les contrôles des villes côtières se resserraient, les barrages à l'embouchure des fleuves et des rivières se multipliaient la nuit, on tirait à vue sur les bateaux. Les canonnières récupérées sur l'armée de Thieu patrouillaient le long des côtes et ratissaient les candidats à l'évasion. J'appris plus tard qu'il s'agissait moins d'empêcher la fuite des hommes que des capitaux. Après tout, peut-être avait-on raison bon nombre de bateaux sombraient corps et biens; autant récupérer l'or avant le naufrage! Le plus souvent, le fruit de la saisie était réparti en deux lots dont l'un seulement alimentait les caisses du régime; le reste allait dans les poches des sentinelles et des autorités locales, ce qui ne manquait pas de stimuler leur zèle révolutionnaire.

Avec la pénurie des embarcations possibles, il fallut bientôt non seulement un sauf-conduit pour se déplacer de ville en ville, mais encore pour pêcher. Au début, croyant naïvement à l'incorruptibilité des communistes, si prompts à vilipender le régime pourri de Thieu, je m'étais affolé, sans comprendre que chaque nouvelle mesure de surveillance ne faisait qu'augmenter le montant des bénéfices et le nombre des bénéficiaires.

Je quittai Saigon le 10 juin 1975, plus d'un mois après l'arrivée au pouvoir d'un régime qui décidément reposait sur le mensonge et l'hypocrisie.

J'embarquai à l'aube sur le bateau de pêche d'un certain M. Phuoc. De prétendus neveux assuraient la manœuvre. Cet équipage ne m'inspirait aucune confiance, le pilote avait le regard fuyant, mais je n'avais pas le choix. On me fit descendre dans la cabine dont la porte à glissière se referma sur moi. Notre première étape était Go-Cong où nous devions prendre d'autres passagers clandestins. Une violente colique vint à point nommé me distraire de ma peur.

Au bout de quelques heures, le bateau s'arrêta et M. Phuoc m'avertit que mes compagnons allaient arriver, un à un, et que nous repartirions quand ils seraient tous là. En effet, des gens

¹ un tael pèse 37 grammes d'or.

sautèrent sur notre barque qui oscilla dangereusement; de ma petite cabine, je ne voyais rien, mais quand j'entendis le crépitement des coups de fusil et des ordres aboyés avec l'accent du Nord, je sus que nous étions pris. Au milieu des cris et de la bousculade, je perçus la voix bourrue de Phuoc prétendant qu'il était en règle et que sa famille se préparait tout simplement à revenir en province pour cultiver la terre comme le voulait le gouvernement. Un vif échange de paroles rapides ponctué de coups de crosse et de bottes m'apprit que le pilote nous avait trahis. On poussa sans doute M. Phuoc dans l'autre barque, car les bruits s'éloignèrent. Il ne se passerait pas longtemps avant qu'on me trouve. Profitant de l'accalmie, je dissimulai rapidement sous une planche mal jointe le paquet de bananes séchées dans lequel j'avais caché mon passeport, mes diplômes et mon carnet d'adresses, et cherchai fébrilement ma petite fiole de plastique contenant un peu d'arsenic dilué dans de l'eau. Elle y était, mais vide, et ma poche était légèrement humide. Je me rabattis sans réfléchir sur mon tube de barbituriques que j'avalai tout entier avec un peu d'eau puisée dans un tonneau. Ce devait être de l'eau de pluie, car elle était très pure et sucrée. Je me souvins alors que, chez nous, ma mère déposait un melon au fond de ses jarres afin d'adoucir et de parfumer l'eau. La porte à glissière s'ouvrit violemment et on me hurla un ordre en tirant un coup de feu en l'air. Ébloui par le soleil de midi, je sortis péniblement. On m'extirpa avec brutalité. Une douzaine de soldats du Nord en uniforme vert pointaient leur fusil vers moi. Un jeune *bodoï*² au visage enfantin me fouilla, visiblement déçu de ne rien trouver. « Pas d'arme » lança-t-il à un type qui devait être un supérieur. En fait, aucun insigne ne distingue les militaires nord-vietnamiens : ils sont tous camarades. Il fut un temps où je trouvais ça formidable.

Le jeune *bodoï* eut néanmoins un sourire de satisfaction en trouvant ma montre dans une des poches de mon jean. Il la mit discrètement dans la poche de son uniforme ample et moche, étranglé au milieu par une ceinture en plastique jaune. Il suffit de jeter un coup d'œil au chapeau de latanier en forme de demi-melon qui coiffe les soldats nord-vietnamiens pour se rendre compte que le prestige de l'uniforme ne fait pas partie de leur folklore. Cette absence totale de coquetterie contraste violemment avec l'élégance pointilleuse des militaires du Sud, qui n'ont de cesse que ne soient retouchées leurs tenues.

Dans la torpeur qui commence à m'envahir, le geste du *bodoï* me fait plaisir. Grâce à moi, il aura une montre, sans doute la première de sa vie. Je ne lui en veux pas, à ce fils de paysans pauvres et affamés à qui on a remis un fusil en lui disant d'aller délivrer le Sud pauvre et affamé de l'occupation des impérialistes américains. Tout serait si bien, s'il n'y avait pas le malentendu de la guerre. Je lui ferais visiter Saïgon, l'amènerais au restaurant et lui offrirais un cadeau. Tiens, ma radio. Il me parlerait de ses parents et de Hanoi que je n'ai jamais vu. Et d'ailleurs, nous irions ensemble à Hanoi en passant par Hué, notre capitale impériale, avec sa rivière des Parfums et ses monuments fabuleux. Notre pays a beaucoup souffert de la guerre, nous allons le reconstruire ensemble. Hélas! il n'y a pas de fraternité possible. Quel gâchis! Il est le vainqueur, moi le vaincu. Il est le libérateur, moi l'éternel occupé. Il est déjà endoctriné, et moi je vais l'être. On va me laver le cerveau dans un camp de rééducation. C'est pour éviter ça que je suis parti. Maintenant qu'il n'y a plus d'espoir, les *sonnifères made in USA* vont me tirer définitivement d'affaire.

« Emmène-le dans la cabine, on interroge l'autre d'abord. »

L'autre, c'est M. Phuoc, les bras ligotés derrière le dos jusqu'aux coudes, le visage ensanglanté, qui vacille sur le pont de la vedette à couple de sa barque de pêche. Les palmes des cocotiers s'inclinent vers la mer; les petites vaguelettes scintillent. J'aurais mieux fait de jeter le paquet de bananes séchées dans ces paillettes d'or. Du canon de son fusil, le jeune *bodoï* me pousse dans la cabine. Je trébuche, m'écroule dans le noir, sombre dans le néant. Je vais mourir.

² Soldat nord-vietnamien.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

2

Il faut croire qu'un tube de somnifères, américain ou non, ne suffit pas à tuer un type de 28 ans. Je me suis réveillé avec une terrible migraine, la tête paralysée. Impossible de savoir où j'étais, depuis quand ni pourquoi. Au bout d'un long moment, j'ai pu me soulever péniblement sur un coude. Je me trouvais dans un grand hangar faiblement éclairé par une petite ampoule jaune accrochée à la charpente d'un toit de vieilles tuiles, doublé d'un inextricable réseau de barbelés. A gauche, une porte blindée; à droite, une minuscule fenêtre avec des barreaux de fer; derrière, un petit mur qui me séparait d'une fosse d'aisance. Autour de moi, des gens couchés à même le sol, côte à côte, serrés comme des sardines, avec juste un petit passage au milieu. Ils étaient habillés de vêtements sales; certains étaient torse nu. La salle puait ce mélange d'ammoniac et d'éther que dégagent l'urine et les ordures. Les cafards grouillaient sur le sol humide. Des rats maigres couraient sur le corps des dormeurs. Une vision de cauchemar.

J'ai failli pousser un cri d'horreur quand mon voisin, un petit vieux ridé, aux cheveux blancs, ouvrit les yeux et la bouche en même temps « Ah ! te voilà ressuscité. Je te croyais mort. Tu étais déjà froid hier et ça ne me disait rien de dormir à côté d'un cadavre. » Mettant sa main sur mon front, il ajouta en secouant la tête « Repose-toi, tu as encore de la fièvre. ». Comme je devais avoir l'air particulièrement effaré, il eut un ricanement satisfait et méchant « Tu es à Go-Cong, en prison, tu entends, en-pri-son. » Je me souviens qu'il dit « prison » en français, comme pour lever mes derniers doutes. Ce que je craignais le plus était donc arrivé. Je retombai dans le coma.

Ong-Sau, le petit vieux, me raconta quelques heures plus tard que les gardiens m'avaient jeté évanoui dans la cellule deux jours auparavant, le visage tuméfié, les bras ligotés.

Je serais mort si Ong-Sau, qui connaissait un peu la médecine traditionnelle, ne m'avait fait, sans grand espoir, un lavage d'estomac avec les moyens du bord. Le lendemain, les gardiens, constatant avec surprise que j'étais encore vivant, demandèrent à la direction de la prison d'envoyer une infirmière. Elle me fit une transfusion et me posa une sonde pour que je puisse uriner.

Je restai abruti pendant une semaine durant laquelle mon voisin me força à boire, et à manger un peu de riz arrosé de saumure de poisson. Il m'avait trouvé une natte de jonc crasseuse pour m'isoler de la dalle de ciment. Je somnolais sans arrêt, mon imperméable de plastique rabattu

sur le visage et les bras afin de me préserver des bataillons de moustiques et des odeurs pestilentielles de la fosse d'aisance.

Quinze jours après mon arrivée, on sélectionna les quelques centaines de prisonniers destinés au camp de travaux forcés. J'étais de ceux-là. J'écrivis en hâte un message à mes parents que je confiai à Ong-Sau qui devait se débrouiller pour le faire passer à l'extérieur grâce à un garde avec lequel il était plus ou moins copain. Très tôt un matin, on nous fit monter dans des cars, toutes fenêtres fermées, tous stores baissés. On nous ligota en rang par six avec du fil électrique si fort serré qu'à l'arrivée nous avions les bras paralysés. Après des heures interminables, nous parvînmes à destination.

Le camp, surmonté d'un immense drapeau nord-vietnamien, couvrait près de deux hectares au milieu des rizières; piqué aux quatre coins de miradors, ceinturé de champs de mines eux-mêmes pris entre plusieurs rangées de barbelés, bordé sur deux côtés d'une rivière, il comportait trois bâtiments disposés en fer à cheval au centre duquel se trouvaient les bureaux du camp, la cuisine centrale, la maison des cadres, une prison de femmes, une porcherie, une infirmerie et une mystérieuse rangée de neuf containers en métal. Les quatre maisons des gardes, symétriques aux miradors, encadraient chacun des trois grands bâtiments qui n'étaient finalement que d'immenses paillotes délabrées, cloisonnées en vingt cellules de quelque douze mètres sur sept, prolongées d'une petite courette séparée de ses voisines par des barbelés³.

Un grand potager fermait le fer à cheval, prolongé à angle droit par un étang qui servait de latrines et alimentait directement un plus petit potager. Le camp pouvait quasiment vivre en autarcie de l'eau de la rivière, des légumes qu'il cultivait. Au loin, nous pouvions voir quelques paillotes isolées au milieu des rizières, mais on nous avertit immédiatement qu'il était interdit de parler aux paysans de la région.

Nous étions plus de mille détenus répartis par groupes de cinquante. Chaque cellule de cinquante était placée sous la surveillance d'un prisonnier désigné par la direction du camp pour nous espionner et nous dénoncer. Nous craignions davantage ces chefs de cellule que la direction elle-même, qui avait néanmoins doublé le dispositif en nommant des «antennes», chargées de rapporter directement ce qui se passait à l'intérieur du camp. Tous les redoutaient, y compris des chefs de cellule qui jalousaient en outre les nombreux avantages que valait le super-mouchardage des antennes. Divisés, hiérarchisés, l'ensemble de ces sortes de kapos avaient cependant un point commun: ils étaient généralement recrutés parmi les anciens maquisards qui avaient déserté l'armée révolutionnaire pour rallier l'armée de Thieu. Ils rivalisaient donc de zèle pour se faire pardonner leur trahison à la grande joie des autorités qui savaient tout sans avoir à se mêler aux détenus.

La direction du camp était assurée à l'époque de mon arrivée par un cadre au visage sévère, impitoyable envers toute infraction au règlement qui comportait trente-six interdictions⁴ ne laissant au détenu aucune liberté sinon celle d'obéir.

Le plus grave délit était évidemment l'évasion. Peu s'y risquaient, sauf les candidats au suicide. Il fallait franchir une première rangée de barbelés, le champ de mines, la deuxième rangée de barbelés et tromper la vigilance d'une vingtaine de *bodois* (la plupart du temps de

³ Cf. annexe «**Plan du camp**».

⁴ Cf. annexe «**Règlement du camp**».

jeunes maquisards) qui montaient la garde sur les miradors.

Nulle échappatoire n'était possible, pas même la maladie. N'accédaient à l'infirmerie que les moribonds, les fous, les grands contagieux -tuberculeux, lépreux -, qui végétaient là quelques heures ou quelques semaines avant d'aller rejoindre leurs compagnons d'infortune dans le champ de manioc, autrement dit le cimetière. Un coin de ce mouvoir était néanmoins réservé à la distribution de médicaments à laquelle présidait une infirmière, qui, malgré sa bonne volonté et sa gentillesse, ne pouvait quasiment rien faire pour nous soulager : même en ville, les gens ne trouvaient pas de médicaments et devaient se rabattre sur des infusions souvent mal préparées par des charlatans.

Si dans ce camp de travail l'absence de soins était encore concevable, le manque d'outils l'était moins : nous devions récupérer les douilles d'obus pour découper pelles, pioches et faucilles. C'est dans cet univers de dénuement total, dans ce carré de boues infertiles, qu'allait se jouer ma vie pendant trois ans et demi. C'est aussi dans cette aridité, dans cette désolation que j'allais enfin trouver l'amitié.

Mes compagnons couvraient un éventail social très large et constituaient un véritable échantillonnage des délits possibles et imaginables : des petits fonctionnaires, sous-officiers, officiers, ces derniers ayant évité par miracle ou par corruption les camps du Nord, des civils appréhendés en mer au cours de leur tentative d'évasion, catégorie dont je faisais partie, des personnes arrêtées pour vol, ivrognerie, bagarre; des joueurs, des «réactionnaires» pris en flagrant délit de distribution de tracts, des supposés terroristes et d'authentiques poseurs de bombes dans les lieux publics, des quidams ramassés au hasard des rafles, des intellectuels, des dirigeants de sectes bouddhistes, Hoa-Hao ou Cao-Dai, des paysans ignares dénoncés comme agents de la CIA, étiquette commode que le gouvernement populaire collait sur tous ceux contre lesquels il n'avait pas de charges concrètes. En vrac, nous allions tous rester, sans jugement ni condamnation, à moisir dans ce camp, pour une période «indéterminée ». Nos familles allaient déployer des trésors d'ingéniosité pour démontrer notre innocence ou plaider notre cause. En pure perte : leurs lettres servaient à rouler des cigarettes. Seul recours contre l'arbitraire, l'argent ou l'intervention personnelle d'un cadre dirigeant, ou les deux. Bref, la corruption; une justice de riches!

En attendant le jour improbable de notre libération, il fallait bien nous accommoder de notre sort peu enviable. En fait, comparé à la prison, le camp nous parut moins sinistre, peut-être à cause de la petite courette qui, en dépit de sa ceinture de barbelés et de l'interdiction d'aller de l'une à l'autre, nous donnait une vague illusion de liberté.

Dès notre arrivée au camp, on nous désigna notre cellule et notre chef de cellule. Je fis donc la connaissance de la cellule 9 et de Nam Son, un ancien rallié d'une quarantaine d'années, à l'air stupide et méchant, aux traits grossiers qui d'emblée me parut antipathique. Il m'attribua un petit espace au fond de l'allée, juste assez large pour mettre la natte de jonc du vieux Ong Sau. Comme ma place occupait un coin, j'avais la chance de pouvoir m'isoler un peu, de jouir de quelque tranquillité dans le brouhaha permanent. Avec une brique, j'aplanis le sol sous ma natte, fis un paquet de mon imperméable-oreiller, et rangeai les quelques boîtes de lait Guigoz vides que Ong Sau m'avait données. Il y a une sorte d'ironie à savoir combien ces boîtes de lait concentré sont vitales dans l'univers... concentrationnaire; il en faut trois au minimum : une pour l'eau, une pour le riz, une pour la soupe. Autant d'économie pour le prisonnier et l'administration du camp. De toute manière, ici, tout est utile, récupérable : un morceau de ficelle fait office de ceinture, un bout de papier tient lieu de carnet à dessin; les

déchets constituent souvent les seuls outils, les seules richesses du détenu.

Pour parfaire mon installation, j'aménageai une «fenêtre »en écartant la paille de deux doigts. Un petit rayon filtra à travers l'ouverture, je pouvais apercevoir un coin de ciel bleu, j'étais presque heureux. La mort ne me tentait plus. Depuis qu'elle m'avait boudé, j'avais pris la ferme résolution de lutter pour vivre, quelles que soient les circonstances.

Malgré ce nouveau fond d'optimisme, je me sentais épuisé : mon suicide raté, une semaine de quasi-jeûne, le long trajet de la prison au camp, l'énergie déployée pour aménager mon trou avaient eu raison de mes dernières forces. J'étais au bord de l'évanouissement, littéralement tordu de faim, incapable, malgré ma honte, de détourner les yeux de mes voisins qui dévoraient sans doute des restes rapportés de Go-Cong où les détenus pouvaient recevoir des colis de leur famille. A plusieurs nattes de moi, un garçon assez beau mangeait une galette de riz. Il leva la tête et croisa mon regard d'affamé. Rouge d'humiliation, je détournai les yeux; j'avais envie de pleurer. Il quitta sa place, s'approcha de moi puis il s'assit sur ma natte, partagea sa galette en deux et m'en tendit une moitié avec un sourire malicieux

- Goûte-moi ça, c'est bon. Comment tu t'appelles?

- Trong. Merci pour le gâteau.

- Pourquoi t'es ici?

- J'étais en train de faire une petite promenade en bateau et je me suis bêtement perdu. Les garde-côtes m'ont sauvé et ramené ici.

Il rit.

- Moi, je m'appelle Bui Thanh Ly. Si tu as besoin de quelque chose, fais-moi signe.

Il dit ça avec un sourire en coin. En coin gauche. C'était une sorte de tic chez lui, la commissure gauche se relevait plus que la droite. Il avait vingt ans, à peu près ma taille, une silhouette mince mais solide, le nez droit, de grands yeux. Sa large bouche aux lèvres épaisses mais bien dessinées avait « le fameux sourire qui m'avait tant plu ». Ses cheveux drus tombaient en bataille sur son front bombé et assombrissaient son regard. Quand il me parlait, on aurait dit un très jeune enfant, mais dès que je l'observais de loin, il avait quelque chose de triste et de blasé. A vrai dire, au début, je n'aimais pas son sourire asymétrique que je trouvais cynique et provocateur. Je n'aimais pas non plus sa démarche paresseuse et traînante ni sa mise négligée un petit chapeau tout déchiré, un vieux blouson beige dont la fermeture à glissière ne marchait plus, laissant voir son long torse brun et lisse. Tant de choses que je trouvais déplaisantes et qui, pourtant, allaient me devenir si chères peu après.

Ly était entré dans ma vie pour y rester.

Comme il avait quelques jours d'avance sur mon convoi, il m'expliqua en gros l'organisation du camp.

- Lever à 4 heures, premier coup de gong –en fait, un coup de boulon sur une vieille roue de camion récupérée. A 4 h 10, ouverture de la cantine centrale et distribution des rations une louche de riz, une louche de soupe (de l'eau salée où nage un rien de courge ou de melon

ENFER ROUGE, MON AMOUR

véreux). Il y a deux distributions par jour, une le matin, une le soir. Il faut donc garder une part de la ration matinale pour midi. Jamais de viande, sinon les jours de grandes fêtes où il paraît qu'on distribue un doigt de carne nageant dans une sauce douteuse.

Ly m'avertit qu'à ce régime-là j'allais maigrir, mais que le muscle remplacerait avantageusement la graisse grâce au travail manuel intensif. Si je voulais améliorer l'ordinaire, j'aurais toujours la ressource de tromper ma faim en mangeant tout ce que je trouverais sur le chemin du chantier : liserons d'eau, tiges de nénuphar ou de bananier, algues, champignons, pousses de bambou; j'aurais peut-être la chance aussi d'attraper des grenouilles, des crapauds, des serpents, des anguilles, des larves, ou même des rats, des souris, des lézards, des caméléons, des sauterelles, des grillons, des chauves-souris. Tout, sauf des chiens qui devenaient un produit de luxe réservé aux cadres de la direction⁵.

- Si tout ça te dégoûte, il faudra lécher du sel et boire de l'eau pour gonfler ton estomac vide. C'est le sucre qui manque le plus : on se bat pour une banane tombée sur le chemin.

A 4 h 30, rassemblement pour l'appel et départ pour le chantier situé souvent à une dizaine de kilomètres du camp. La marche elle-même est une épreuve il faut traverser les rivières sur des ponts de singes, ou à la nage, la pelle et la gamelle de riz au-dessus de la tête. Gare à ceux qui perdent leur outil, ils seront accusés de « destruction volontaire d'instrument de travail du peuple » et donc de « contribution à la dégradation de l'économie du pays », bref de comportement réactionnaire, d'activités contre-révolutionnaires. Tous délits passibles du conex.

Le conex, ce sont ces mystérieux containers alignés dans la cour centrale du camp, des cubes de fer de deux mètres de côté récupérés sur l'armée américaine où l'on enferme les détenus rétifs. Pas de fenêtre, une porte hermétiquement close. Les types deviennent fous de chaleur dans cette ferraille chauffée à blanc. Ly n'en sait pas plus. Il est interdit aux prisonniers de s'approcher des conex.

Mais il suffit de les voir pour comprendre. Mieux vaut mourir au chantier. Et tu verras, on te fera travailler comme une bête. C'est le cas de le dire comme il n'y a plus de buffles - il paraît qu'on les a tous envoyés en URSS - on t'attelle à 4 à une charrue et tu tires. C'est ça le progrès du communisme! Vers 16 heures, retour du chantier, même chemin interminable, avec la fatigue de la journée en plus. A 18 heures, le « repas » du soir même ration que le matin que tu mangeras, comme le matin, à la lumière de la petite lampe à pétrole, autant dire dans le noir. Comme une bête encore. D'ailleurs, ici, c'est simple, tu fais tout comme une bête. Pas vraiment malgré tout, puisque après l'appel de 19 heures, tu regagnes ta cellule pour assister au « débat politique ». En rond autour du chef de cellule, tu l'écoutes radoter sur les mérites du régime communiste que tu as pu apprécier tout au long de la journée et sur les crimes commis par les impérialistes américains et leur régime fantoche. Il faut tâcher de ne pas somnoler, et même renchérir sinon ton attitude est jugée réactionnaire. Comme le chef de cellule est dispensé de travail, il peut se payer le luxe de parler pendant des heures entières sans tomber de fatigue, mais généralement le dernier gong-coup-de-boulon sur la roue, à 10 heures du soir, le rappelle à la raison. Voilà, d'ailleurs tu verras bien par toi-même.

J'ai vu par moi-même. C'était encore pire que la description de Ly, surtout pour les gens qui, comme moi, n'étaient pas habitués aux travaux manuels. Les premiers jours furent terribles. Nous avions des outils rudimentaires, la terre argileuse et lourde collait à la pelle. Il fallait

⁵ Dans cette région du monde, les Vietnamiens du Nord ont la fâcheuse réputation d'être des amateurs de viande de chien.

déployer un effort énorme pour l'arracher à la boue. Mes mains se couvraient d'ampoules qui crevaient les unes après les autres. Au bout de trois heures, j'avais les mains en sang. Impossible pourtant de m'arrêter de travailler avant d'avoir fini ma part de corvée. Après quelques semaines, des cals se formèrent à l'intérieur de mes paumes et j'eus moins mal tout devint plus facile. Je ne rechignais pas devant le travail, mais devant les cadences qui auraient été inhumaines même pour des gens bien nourris. L'humiliation résidait dans le fait que nous étions traités comme des bêtes de somme. C'est sous le régime communiste que nous connaissions l'exploitation de l'homme par l'homme tant reprochée au régime capitaliste. Ce n'était pas le travail manuel qui était en soi dégradant, mais la condition de sous-hommes dans laquelle on nous faisait vivre nous formions une armée de loques humaines, une cohorte de mendiants, un bataillon d'esclaves semblables à ceux qui construisirent la muraille de Chine. Sur les diguettes glissantes, nous allions sans sabots, ni même ces savates découpées dans les pneus. Nous étions pieds nus, nos vêtements partaient en lambeaux. Par dignité autant que par nécessité, nous les raccommodions de notre mieux. Pour avoir moins froid le matin, je m'étais efforcé de molletonner ma chemise en cousant plusieurs épaisseurs de vieux chiffons de toutes les couleurs. Pour nous protéger du soleil, nous nous abritions avec n'importe quoi des feuilles de lataniers, des chiffons, du carton, du plastique, du bambou; le comble du confort trouver un vieux panier à se retourner sur la tête.

On a accusé le régime actuel d'empoisonner ou de fusiller ses prisonniers. C'est faux. D'ailleurs, rien de tel n'était nécessaire, du moins dans mon camp. On se contentait de les laisser mourir de mort naturelle, d'épuisement, de bérubéri, de tuberculose, de dysenterie. Les conditions de travail, de ravitaillement et d'hygiène favorisaient le terrain. Pas de médicaments ou presque. Désespérés, humiliés, les malades se laissaient mourir. Leurs camarades de cellule se contentaient de les envelopper dans trois mètres de nylon pour aller les enterrer dans le champ de manioc. Seul l'espoir maintenait les prisonniers en vie. L'espoir de revoir un jour leur famille. Ils étaient prêts à attendre des mois. Les dirigeants ne leur avaient-ils pas promis la clémence? Ils patientaient six mois, un an, deux ans, trois ans, reculaient de semaine en semaine la limite de leur résistance, puis un jour ils ne croyaient plus au mythe de leur libération prochaine ils cessaient de s'agripper aux promesses sans arrêt remises des dirigeants et mouraient.

Certains se cramponnaient à l'aventure dérisoire mais puissante qu'ils avaient pu nouer du bout des yeux avec les prisonnières du camp; quelques-unes étaient très jeunes, peut-être quinze ou seize ans, et très belles. Elles occupaient une sorte de hangar en tôle ondulée recouvert de paille, au centre du camp, un peu en retrait du bureau et de la maison des cadres. Une petite courette limitait le territoire au-delà duquel elles n'avaient pas le droit de s'aventurer. Cet îlot infranchissable au milieu du camp des hommes n'était qu'un camp de redressement pour anciennes prostituées, malgré son nom pompeux de « centre de reprise d'honneur des femmes égarées ». Il en poussait comme des champignons dans tout le pays. On y enfermait les filles faciles pour leur apprendre un métier. Le but était édifiant, la réalité pitoyable. Chez nous, elles étaient trois cents, occupées à tresser des nattes de jonc. Nous les voyions parfois revenir d'une corvée de récolte de jonc, chargées d'énormes bottes qu'elles portaient sur la tête, en haillons, pieds nus sur le chemin brûlant. Si elles étaient jugées récupérables, elles pouvaient espérer sortir au bout de trois ans. Outre le fait qu'il est douteux qu'elles aient pu retrouver là le sens de la dignité humaine, c'était cher payer la poignée de riz contre laquelle elles avaient déjà vendu leur corps, souvent pour nourrir leur famille. Toutes d'ailleurs n'étaient pas des prostituées; certaines étaient des femmes de détenus. Quelques-unes avaient pu bénéficier du statut de prisonnières politiques; en tant que telles, elles jouissaient du privilège d'habiter une petite bicoque attenante au grand hangar.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

« Les femmes égarées » étaient dirigées par des cadres féminins, mais la gestion directe en était confiée à M^{me} Tam, une ancienne maquerelle en voie de reconversion. Elle régnait sur son domaine avec un peu de rudesse, le fouet à la main, mais les filles l'aimaient bien. Maman Tam, comme les prisonnières l'appelaient familièrement, était une assez belle personne d'une cinquantaine d'années, un peu grasse, la démarche plus dodelinante qu'ondulante, et la langue bien pendue. La solitude des filles était sans doute encore plus grande que la nôtre, car elles avaient honte de reprendre contact avec leur famille. Elles étaient donc privées de toute aide et de tout réconfort moral. Cet isolement, greffé sur la promiscuité, renforçait sans doute les effets du proverbe chinois si on met deux femmes ensemble et si on y ajoute un canard, on obtient un marché. Le rôle de Maman Tam consistait donc essentiellement à régler les querelles et à apaiser les fréquentes bagarres auxquelles nous assistions de loin, à notre grand amusement. C'était alors le seul spectacle qui nous était donné.

En fait, nous avions parfois l'occasion de nous approcher des filles quand elles revenaient des corvées de joncs ou d'eau, mais il nous était formellement interdit de leur parler, de leur écrire, à plus forte raison de les toucher. Toute entorse à la règle était punie de conex; nombre de détenus y croupissaient pour un mot échangé à la sauvette, une lettre furtivement passée de main en main.

Néanmoins, si tout contact était banni, le règlement n'avait pas prévu d'interdire les regards hommes et femmes faisaient l'amour avec les yeux.

C'était très beau, mais si lointain. J'étais trop désemparé pour vivre cette abstraction. J'avais besoin de parler.

Après ma première conversation avec Ly, nous n'échangeâmes pendant quelques semaines qu'une ou deux paroles de temps à autre. Je le voyais bavarder avec ses voisins, j'en faisais autant avec les miens. Si l'homme peut s'accommoder d'un infect rata et de l'inconfort, s'il accepte même l'absence de liberté, il ne supporte pas le manque d'affection et la privation sexuelle. Hélas, la promiscuité et notre condition misérable nous rendaient mesquins, méchants et agressifs: nous nous disputions pour des riens, chacun se transformant en une commère venimeuse, suspicieuse et indiscreète. On se réjouissait presque d'apprendre que tel ou tel était mort de tuberculose ou de dysenterie, qu'un autre avait sauté sur une mine. Les rares amitiés qui se nouaient portaient la triste marque de nos frustrations : le meilleur ami était celui qui venait de recevoir un paquet de ravitaillement, mais le sentiment de camaraderie fondait en même temps que les provisions. De toute manière, la plupart des conversations roulaient sur la nourriture. Nous imaginions de formidables festins, compositions des plats délectables, reconstituions minutieusement les recettes les plus exquises. Mes compagnons ne lâchaient ce terrain que pour se lancer dans des histoires salaces, des fantasmes obscènes avec un luxe de détails qui se terminaient inévitablement par des séances de masturbation solitaires et silencieuses. Chacun retournait à la solitude.

Une vieille solidarité nous unissait pourtant en certaines circonstances. En prison, Ong Sau m'avait quasiment sauvé, puis soigné, veillé, pourvu de natte et de gamelles, s'occupant de moi comme un père malgré ses réflexions aigres du début. Ici aussi, les détenus se soignaient mutuellement, avec des moyens primitifs. Si l'un de nous attrapait une grippe, on lui raclait la peau du dos, parallèlement aux côtes avec une cuiller. Le « vent » ou le mal partait, disait-on, avec les marques rouges. Vrai ou faux, le remède était efficace : le malade était décongestionné et surtout réchauffé. Nous nous servions aussi de récipients de pâte de soja, en forme de pot à yaourt, pour poser des ventouses. Nous suivions, fascinés, les arabesques

incandescentes que les tiges de bambous enflammées dessinaient dans le noir; le lendemain, le malade faisait figure de martyr avec ses hématomes sur le dos, comme s'il venait de subir un passage à tabac... En cas de migraine, on pratiquait un massage des tempes avec les pouces. Chacun de nous connaissait quantité de «trucs » de cet ordre. Mais le plus célèbre praticien de la cellule était incontestablement un acupuncteur, le bonze Thien Tam, qui se révéla plus efficace que l'éminent Dr That, désormais impuissant faute de matériel moderne et de médicaments. Thien Tam n'était autorisé à officier que dans notre cellule. Il fallait que les prisonniers fussent à l'article de la mort pour que Nam Son lui permit d'exercer son art ailleurs que dans «la neuf ». Encore prenait-il la précaution de demander l'autorisation du chef de camp.

Au fond, l'entraide ne jouait qu'en cas de malheur. Ce qui me manquait personnellement le plus, c'était un ami avec qui tout partager. Ly devait ressentir la même chose puisque nos regards se croisaient souvent. Nous restions distants, et jouâmes ainsi à cache-cache pendant quelques semaines.

Comme je n'osais aborder Ly, je ne parlais à personne de mes angoisses à propos de ma famille. Elle avait déjà dû recevoir mon message annonçant l'échec de mon évasion, mon arrestation et mon internement à Go-Cong. Mais quand pourrais-je calmer l'inquiétude de ma mère, lui dire où j'étais emprisonné? Avait-on des nouvelles de mon beau-frère Hau depuis son départ pour le camp de rééducation au Nord? Comment ma sœur Lan supportait-elle cette séparation? Ma petite nièce Ngoc n'était-elle pas trop triste d'être soudain privée de son père? Comment se débrouillaient-ils tous pour vivre, depuis que mon père avait été dépouillé de ses biens? Était-il toujours aussi désagréable avec ma mère, ou le malheur les avaient-ils rapprochés? A force de ressasser ces questions dans ma tête, elles tournaient à l'obsession, alors qu'il eût suffi de quelques lettres pour mettre fin à cette torture. C'est dans cet état de délabrement physique et psychique que je fus convoqué à l'interrogatoire.

Je fus conduit à la direction, menottes aux poignets, sous l'escorte d'un garde malveillant qui me fit asseoir dans une petite salle meublée d'un bureau, de deux chaises, avec pour seuls ornements un grand drapeau rouge frappé de l'étoile jaune et, au-dessus, un portrait de Hô Chi Minh. Je ne pus réprimer un mouvement de recul. Depuis la chute de Saigon, j'ai une sorte de répulsion pour ce portrait géant que l'on voit à tous les coins de rue, devant tous les bâtiments administratifs, dans toutes les maisons où il occupe la place d'honneur jadis réservée à l'autel des ancêtres; c'est ainsi qu'un peuple qui depuis des siècles pratique le culte des ancêtres se voit contraint de vénérer un seul homme.

Ces portraits, dont la présence était normale dans les bâtiments officiels et dans les salles de réunions, devenaient carrément incongrus dans les vitrines des magasins et des bazars, à plus forte raison dans les toilettes publiques!

J'étais plongé dans ces réflexions quand un homme au visage dur, en partie caché derrière des lunettes de soleil, vint s'asseoir derrière le bureau :

- Ah, bonjour. Comment allez-vous après ce... heu, je veux dire ce fâcheux incident? Si vous ne vous sentez pas tout à fait bien, nous pouvons remettre cet « entretien » à un autre jour.

Sa voix était mielleuse. Je voulais en finir vite pour n'avoir plus à affronter cette figure sévère dont les yeux pourtant invisibles transperçaient ma chair. Je répondis avec une hâte que je devais regretter :

ENFER ROUGE, MON AMOUR

- Non merci, nous pouvons commencer si vous voulez.

- Très bien. Vous fumez? Non?

Il m'interrogea sur mon identité, celle de mes parents, de mes grands-parents, de mes bisaïeux, et entreprit de reconstituer minutieusement ma vie depuis l'âge de 3 ans, insistant pour que je fasse l'effort de me souvenir du nom et de l'adresse de ma maîtresse à la maternelle. On aurait dit une parodie de film policier. Ses questions se firent plus précises encore à mesure que nous approchions dans le temps. Il exigeait l'adresse, la profession, le détail des activités de mes amis, connaissances, professeurs qui n'avaient certainement pas manqué de faciliter mon évasion. Pour lui, il allait de soi qu'il s'agissait d'une filière. Comme je protestais avec véhémence, il se leva, tira de sa poche un revolver et le posa brutalement sur la table.

- Pourquoi vouliez-vous quitter le Viêt-nam?

- Je voulais éviter un lavage de cerveau.

- Qui vous a poussé à partir?

- Mais, monsieur, personne. J'ai décidé tout seul.

Il commença à tourner en rond autour de moi. Je devais me retourner pour lui répondre.

- Qui devait vous accueillir au large? Je veux savoir le nom du bateau américain qui vous attendait?

Ma tête bourdonnait, je ne saisisais plus très bien le sens de ses paroles.

- Je veux les noms et adresses des personnes qui appartiennent à cette filière.

Je démentis de nouveau. Il n'y avait pas de filière. Il tira alors un paquet du tiroir de son bureau et le brandit devant mes yeux d'un air victorieux.

- Vous savez ce que c'est que la CIA, je suppose?

Je reconnus mon passeport, mes diplômes, ma liste d'adresses. Ils avaient donc trouvé mon paquet de bananes séchées. J'eus un éblouissement et sombrai soudain.

D'après mes compagnons de cellule, j'avais eu la chance de m'évanouir au bon moment. Plusieurs d'entre eux avaient été sauvagement battus. Involontairement, je m'en étais bien tiré mon suicide manqué n'avait donc pas été inutile, puisque c'était à cause de lui que j'étais dans cet état d'épuisement. Je ne fus pas dispensé pour autant de l'« auto déclaration ». On me fit porter à cet effet du papier et un crayon bille afin que je puisse rédiger cette espèce d'autobiographie critique exigée de tout détenu. Je dus en fournir, comme les autres, une douzaine, une tous les quinze jours, pendant des mois; elles allaient être confrontées, comparées, au détail près, la moindre divergence entraînant l'annulation des confessions précédentes. C'était à devenir fou. Heureusement que je n'avais pas réalisé encore combien ces auto déclarations étaient vaines à quoi bon en effet se justifier ou se défendre quand il n'y a pas de jugement? A quoi bon un jugement puisque la sentence est déjà prononcée? A quoi

ENFER ROUGE, MON AMOUR

bon demander plusieurs auto-déclarations individuelles puisque la condamnation était quasiment la même pour tous : travail forcé à perpétuité?

Mais après tout, que voulait dire « à perpétuité » une sorte d'infini qui ferait du détenu un immortel? La perspective de vieillir dans ce camp était, dans son horreur, une illusion déjà trop belle. La perpétuité signifiait ici au mieux quelques années. La faim, les mines, les travaux éreintants, la maladie nous feraient grâce du reste de notre peine. Le conex en viendrait à bout en quelques mois, sinon en quelques jours, mais saurait donner à une seule minute la dimension de l'éternité.

Même sans la torture du conex, les jours passaient monotones et terribles. Je les subissais comme un somnambule. Il n'y avait rien à dire de cette mort lente, car rien n'avait d'importance : l'horreur se suffisait à elle-même. Essayer de s'y soustraire, c'était lui donner davantage prise. L'accepter, c'était agir en automate, s'anesthésier. Ma volonté de vivre se transformait sournoisement en résignation à ne pas mourir. Je touchais tranquillement le fond de ce désespoir sans forme et sans couleur où chacun de nous n'était qu'une grisaille.

C'est alors que l'amitié rendit à mon univers son éclat et son relief.

3

Ce jour-là, notre cellule devait nettoyer et agrandir un canal d'irrigation éboulé, envahi par la végétation. Il fallait arracher les herbes, évacuer la boue. Duc Rau, notre « antenne », mesura à l'aide d'un bâton la tâche de chacun et la délimita d'un branchage dix mètres par détenu. Le canal faisait trois mètres de large sur deux mètres de profondeur. J'étais découragé; jamais je n'en viendrais à bout tout seul. Après avoir creusé à l'aveuglette, nous ramenions des pelletées d'une dizaine de kilos dont la moitié dégoulinait avant d'arriver sur la berge tant la glaise était molle. Ly qui travaillait à côté de moi, voyant mon air accablé, m'encouragea «Vas-y mon gars. Si je finis ma part à temps, je t'aiderai. »

Sur la berge, usant de sa brindille comme d'un bâton de maréchal passant la revue, Duc Rau nous houspillait.

Au bout de quelques heures, Ly sortit du canal pour s'asseoir sur la berge. Le contraste entre son torse souillé de boue et ses jambes propres, le caleçon faisant la ligne de partage de la crasse, était clownesque. En fait, le rire le disputait à la peur car le règlement autorisait les prisonniers à se reposer, mais sur place. Au moment où je voulais rappeler Ly, Duc Rau l'apostropha d'une voix aigre :

- Debout, fainéant. Qui t'a permis de t'asseoir?

Ly leva la tête. La sueur ruisselait sur son masque de boue.

- J'ai fini la moitié de ma part. Je viens juste de m'arrêter. C'est dur de travailler dans l'eau et c'est facile de donner des ordres quand on est au sec.

Les prisonniers les plus proches s'immobilisèrent. Duc Rau eut un hoquet de surprise; il ne s'attendait pas à une réponse. C'était la première fois qu'on lui tenait tête. Il eut un rictus mauvais.

- Viens ici que je te parle.

Lentement, Ly se leva. A deux mètres de Duc Rau, il s'arrêta et planta son regard dans le sien avec un sourire imperceptible. Il attendait, calme, son corps légèrement appuyé sur une jambe, un pied posé sur un monticule de boue dans l'attitude un peu crâne du chasseur de

lion. Il n'avait guère changé depuis que je le connaissais. Son endurance physique lui avait permis de résister aux corvées et au manque de nourriture. Il resplendissait de santé. Il resplendissait tout court. L'eau s'égouttait de ses jambes minces et musclées. Je le trouvais très beau.

Sa désinvolture m'inquiétait et m'excitait. J'aurais voulu qu'on mît fin à l'incident, mais je brûlais d'envie qu'il balance son poing dans la gueule de cette brute. L'atmosphère était chargée d'électricité, l'équipe tout entière pétrifiée. Les visages, jusque-là recrus de fatigue et d'humiliation, rayonnaient d'une sorte de joie morbide. Par Ly interposé, chacun prenait sa revanche car chacun sentait que si Duc Rau tentait de battre Ly, celui-ci riposterait aux coups avant même que les gardes puissent intervenir. Duc Rau le savait aussi. Pour sauver la face, il eut l'idée de remettre la bataille.

- Très bien. Retourne à ton travail, on verra ça plus tard. Sa menace lui fit retrouver sa contenance et sa hargne mauvaise.

A l'adresse des spectateurs frustrés que nous formions, il ajouta

- Vous aussi, bande d'abrutis, au travail.

Comme les autres, j'étais déçu : le bon n'avait pas triomphé du méchant, mais Ly m'était déjà trop cher pour que le soulagement, mêlé à la crainte des suites, ne l'emportât pas sur le reste.

La journée se termina sans autre incident. Ly, malgré mes protestations, m'aida, en douce, à finir ma part de corvée.

Le lendemain, le hasard voulut que je prenne la mesure de l'audace de Ly et de ce qu'elle pouvait lui coûter.

Avec une dizaine de détenus, je fus désigné pour assurer le chargement en bois de chauffe de la cuisine. Le cuistot, Bay Que, s'occupait aussi des conex en raison de leur proximité géographique, et ce en plus des deux gardes qui leur étaient spécialement affectés. Notre tâche accomplie, le cuisinier profita de notre présence pour nous demander de soulever et de caler un conex qui s'était affaissé.

Armés de nos barres de fer et de nos pelles, nous nous approchâmes des cubes de fer ondulé. Des barbelés en torsade les encerclaient, excepté sur le côté où se trouvaient les portes. Le conex A, le premier, était en effet légèrement de guingois, la pluie ayant sans doute raviné la petite plate-forme de terre sur laquelle reposaient les cabines afin d'éviter la stagnation des eaux d'infiltration.

A peine les barbelés furent-ils dégagés qu'une odeur nauséabonde nous suffoqua; nous pataignons dans une boue noire et visqueuse, suintant d'un trou formé par la rouille qui rongeaient d'ailleurs toute la base des containers. Ces fissures providentielles constituaient la seule aération possible des détenus. Nous comprîmes soudain que ce magma puant où grouillaient larves et mouches n'était rien d'autre que des excréments mêlés d'urine et de boue. Nous apprîmes plus tard que les détenus, ne pouvant aller aux latrines qu'une fois par jour, devaient satisfaire leurs besoins dans des boîtes qu'ils vidaient par les trous de rouille.

Il devint rapidement évident que nous ne pourrions soulever containers et occupants avec nos

seuls leviers de fortune. Les gardes furent donc obligés d'évacuer provisoirement les détenus. Ils tirèrent la lourde barre de fer et ouvrirent la porte. Une odeur épouvantable nous prit à la gorge et le spectacle nous saisit d'horreur dans l'espace de ces quatre mètres carrés, sept formes humaines étaient allongées parallèlement, à plat sur le dos ou légèrement inclinées sur le côté, faute de place, les mains attachées derrière par des menottes, les pieds pris dans une barre courant le long d'une paroi. Les gardes déverrouillèrent le cadenas qui bloquait la barre⁶. Un à un, les détenus dégageèrent leurs pieds et sortirent en titubant, leurs paupières fripées clignotaient sur leurs yeux morts et vitreux, éblouis par la lumière du jour. Sur leurs chevilles, on pouvait voir des bracelets de blessures saignantes, des bouffissures violettes ou de profondes marques noires. Ils étaient sans âge, petits comme des enfants, ridés comme des vieillards, couverts de gale et de pustules, le ventre gonflé. Certains n'étaient plus que des squelettes recouverts d'un peu de peau grise et de loques d'une saleté repoussante, couleur de terre et d'excréments. La plupart avaient le crâne rasé, d'autres conservaient quelques touffes de cheveux blancs et secs. Une odeur infecte s'exhalait de leurs plaies où s'agglutinaient des mouches à viande. La chaleur du soleil, le manque d'air, d'exercice et de nourriture en avaient fait des momies pitoyables. Ils se disputaient d'une petite voix aigre et inaudible; leur ton laissait présager une bataille à mort dont ils étaient néanmoins incapables. Les gardes les bousculaient pour rétablir l'ordre, les faisant vaciller sur leurs jambes décharnées aux jointures monstrueusement boursouflées. L'un d'eux m'adressa une vague grimace ressemblant à un sourire, découvrant sa bouche noire et édentée. Je vomis jusqu'à la bile.

Était-ce là le supplice qui attendait Ly? Serait-ce la sentence qu'on allait prononcer à l'issue de la séance d'autocritique où Duc Rau ne manquerait pas de gonfler l'affront que Ly lui avait infligé?

De quotidiennes, nos séances d'autocritique étaient devenues hebdomadaires; elles occupaient presque tous nos dimanches après-midi, jour de repos. Nam Son, notre chef de cellule, dirigeait les débats assisté des deux antennes, Duc Rau et Lung, ce dernier étant chargé de la rédaction du rapport. C'était un ancien secrétaire de mairie débonnaire qui ignorait les raisons de son internement. Il faisait figure de saint homme à côté du malveillant Duc Rau qui avait la tête de son emploi de traître un museau de souris encadré d'oreilles largement décollées comme pour mieux surprendre les conversations et mieux moucharder.

Invariablement, la séance était ouverte par d'interminables prosopopées à la gloire de la révolution et du travail manuel annoncées par Nam Son dont le discours n'était qu'une suite de formules toutes faites qu'il tenait de cadres tout aussi ignares que lui. Une saine colère l'animait quand il dénonçait les méfaits de l'impérialiste. Il mêlait alors aux récriminations classiques quelques expressions de son cru dont la cocasserie avait au moins le mérite de nous tenir éveillés. Le malheur est qu'emporté par son flot d'éloquence, il avait tendance à se répéter. L'effet de surprise passé, nous avons toutes les peines du monde à lutter contre la fatigue accumulée pendant la semaine. Pourtant, pas question de s'assoupir. Nam Son guettait la moindre défaillance et rappelait durement à l'ordre ceux dont la tête dodelinait ou les insolents qui s'adossaient à la cloison. Après quelques séances, je m'organisai : je glissais un grand oreiller de paille derrière mes reins et me livrais à l'examen méthodique de mes compagnons, décidé à ne voir en eux que les meilleurs côtés, fidèle en cela au proverbe chinois qui dit que s'il ne reste qu'un citron, le mieux est d'en faire une citronnade. Mon système m'apprit beaucoup sur moi et sur les autres, me permit de garder l'œil vif et le dos droit.

⁶ Voir annexe 3.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

Nam Son passait ensuite en revue les problèmes de la cellule concernant l'hygiène, les repas, l'eau, les ordures, bref, tout ce qui touchait notre vie matérielle et les moyens de l'améliorer, sujet vite clos, les moyens disponibles étant dérisoires.

La partie la plus importante de la séance était réservée à l'autocritique. Après avoir énoncé les trente-six interdictions du règlement, nous devions passer en revue nos activités de la semaine, procéder à une sorte d'examen de conscience et confesser publiquement nos fautes. Selon l'accent de sincérité et le degré de repentir manifestés, la communauté, après délibération, pouvait accorder son pardon non sans l'assortir de conseils et de remarques idoines. Mais gare aux dissimulés, aux timides, à tous ceux qui, intentionnellement ou par omission, ne se livraient pas à l'autocritique spontanée : ils étaient soumis à l'impitoyable «critique fraternelle » de leurs «camarades ». Le succès de ce système était assuré dans cet espace restreint occupé par cinquante hommes frustrés, humiliés, privés de l'essentiel, qui n'avaient pour toute distraction que l'espionnage de leurs compagnons. Le moindre incident était décortiqué avec une méchanceté minutieuse. Le fait d'ergoter pour savoir si untel était coupable ou non d'avoir réveillé ses voisins en pissant dans sa boîte métallique la nuit leur redonnait une importance sociale; les délibérations autour de l'achat d'un balai entretenaient l'illusion d'assumer un rôle domestique. Cette activité dérisoire, cet ersatz d'autorité maintenaient le seul lien avec la vie normale. Pitoyable compensation!

Nous passions ensuite à une sorte de vote pour désigner «le héros travailleur populaire de la semaine » qui bénéficiait de l'honneur d'être cité en exemple à la cellule et de dix points de «bonus ». Du reste, chacun était noté de O à 10 selon des critères fondés sur l'observation du règlement, le rendement aux corvées, l'attitude politique. La discussion était animée, presque passionnée, la direction ayant laissé entendre que notre durée d'internement dépendrait de nos annotations. Les débats étaient émaillés de camarade par-ci, camarade par-là. N'étions-nous pas tous égaux? Il était néanmoins interdit d'utiliser ce terme avec, ou devant, un cadre. Déchu de nos droits, nous n'étions égaux qu'entre sous-hommes.

Au cours de cette fameuse séance qui suivit l'incident du canal, Ly, jugeant qu'il n'avait pas mal agi, ne fit pas son autocritique. Aussi, quand Duc Rau demanda la parole au moment de la critique fraternelle en regardant Ly, mon cœur se mit-il à battre la chamade.

- Camarade chef de cellule, camarades, je veux faire la «critique fraternelle » du camarade Ly. Jeudi dernier, quand nous procédions au nettoyage des canaux de Kinh-Mot, le camarade Ly a refusé de travailler. Quand je lui ai demandé de continuer, le camarade Ly a voulu m'agresser, alors que j'étais dans l'exercice de mes fonctions. Le camarade Ly a qualifié le travail manuel de dégradant. Je demande que le camarade chef de cellule et que les camarades se prononcent sur la gravité de son acte et lui donnent une punition exemplaire.

Nam Son fut visiblement surpris que quelqu'un ait osé s'attaquer à Duc Rau que lui-même redoutait comme la lèpre en tant qu'antenne. Terrorisé et ravi, il se tourna vers Ly

- Camarade Ly, qu'avez-vous à dire?

Lourd silence dans la cellule. Ly, décomposé, paralysé par son manque d'instruction, n'osait prendre la parole. La colère aidant, il arriva quand même à balbutier

- C'est un menteur. Je n'ai pas refusé de travailler. J'ai bien le droit de me reposer un peu? Je n'ai agressé personne. Je n'ai pas dit que le travail était dégradant. Je... Je...

ENFER ROUGE, MON AMOUR

Profitant de son trouble, Duc Rau lui coupa la parole. A force de questions perfides, il lui fit dire ce qu'il ne devait pas dire. Au bout d'un moment, Ly passa aux yeux de tous pour un paresseux refusant le travail manuel. Triomphant, Duc Rau conclut

- « Le travail est la gloire », comme dit notre honorable et vénérable et irremplaçable père le président Hô Chi Minh. En prétendant que le travail manuel est dégradant, le camarade Ly a blasphémé, il a trahi le peuple qui a tant versé de sang pour chasser l'impérialisme. Je propose qu'on fasse un rapport sur la conduite inqualifiable du camarade Ly et qu'on l'envoie à la direction du camp.

Bref, le conex et une mort quasi inéluctable. Chuchotements dans la cellule. Nam Son rétablit le silence

- Les camarades ont-ils quelque chose à ajouter à la déclaration du camarade Duc Rau?

Les camarades se concertent du regard puis baissent la tête.

Personne n'ose intervenir.

- Si personne n'a d'objection, je vais annoncer la sentence.

Soudain, je m'entends parler

- Je demande la parole.

Nam Son est surpris. Duc Rau contrarié. Tous les yeux se tournent vers moi.

- Qu'avez-vous à dire?

La gorge serrée, j'ai du mal à articuler

- Camarade chef de cellule, camarades responsables, camarades, je voudrais témoigner. Ce jeudi, je travaillais à côté du camarade Ly et j'ai entendu sa conversation avec le camarade Duc Rau. Il disait qu'il avait fini la moitié de sa part et qu'il venait juste de s'asseoir. Il a ensuite dit que c'était pénible de travailler dans l'eau, et c'est vrai. Le camarade Ly n'a pas fait un geste en parlant, il ne pouvait donc aggraver personne. Je demande au camarade chef de cellule, aux camarades responsables, aux camarades de la communauté de bien vouloir reconsidérer les accusations du camarade Duc Rau qui a peut-être mal entendu. Je fais cependant la « critique fraternelle » du camarade Ly qui ne s'est pas livré à l'autocritique. Mais comme le camarade Ly a repris son travail après cinq minutes de repos et qu'il l'a terminé bien à temps, je demande la clémence de la communauté.

La cellule s'anime, chacun commente l'événement. Duc Rau, furieux, revient à la charge et maintient vigoureusement ses accusations dans un discours interminable.

Soudain, Lung, la deuxième antenne, prend la parole pour la première fois de la séance. Le silence se fait immédiatement

- Camarade chef de cellule, camarade Duc Rau, camarades, j'aimerais raccourcir la séance il se fait déjà très tard et bientôt ce sera le couvre-feu. J'aimerais que la communauté ait un peu

ENFER ROUGE, MON AMOUR

de temps pour se préparer avant de dormir. En tant que responsable, je certifie que le camarade Ly a toujours bien travaillé. Jusqu'à ce jour, il n'a jamais été en infraction avec le règlement. Pour ce premier malentendu avec le camarade Duc Rau, je pense que nous pouvons lui pardonner. Cependant, pour servir d'exemple aux autres, je propose que le camarade Ly fasse une autocritique écrite et qu'il promette de ne plus recommencer.

Après un court silence, Nam Son lève la séance. La cellule applaudit.

Ly a échappé au conex de justesse.

Il reçut une feuille de papier et un stylo-bille pour rédiger son autocritique. Le lendemain, le regard sombre et l'air gêné, il vint me trouver pour me demander de l'aider. J'appris avec surprise qu'il savait à peine lire et écrire. Je m'en fichais bien. Ly était désormais mon ami, pour la vie. Le fait qu'il soit quasiment analphabète me donnait une occasion de l'aider. Et je me réjouissais de chacune des occasions qui me permettaient de lui prouver mon amitié.

Ses parents s'étaient fixés au Cambodge, bien avant la naissance de Ly, l'aîné de leurs trois enfants. Petits commerçants prospères, en bonne entente avec leurs voisins, ils pensaient vivre le reste de leurs jours sur les bords du lac Tonlé-Sap quand survinrent les hostilités entre Cambodge et Viêt-nam qui débouchèrent sur les massacres de Vietnamiens à Pnom-Penh. Les parents de Ly résolurent de fuir le Cambodge. Sa mère partit la première, avec les enfants, pour trouver refuge à My-Tho où elle avait des amis, laissant son mari essayer de sauver quelques biens du naufrage. Elle ne le revit jamais. Veuve, sans ressources, elle fit de son mieux pour élever ses trois enfants. Ly souffrait beaucoup de la disparition de son père et de son exil. Bon élève à Pnom-Penh, il devint un cancre à My-Tho où il lui fallait apprendre le vietnamien et assimiler tout un programme scolaire fort différent du cambodgien. Sa mère se remaria un jour avec un commerçant que Ly prit en horreur en dépit de la bonne volonté de son beau-père. Ne supportant pas cet intrus qui avait usurpé la place de son père, il quitta à quinze ans sa famille, son école. Il mena alors une vie décousue, au milieu de petits voyous, couchant à la belle étoile, le ventre creux, la tête vide, mais fier et querelleur. Tour à tour conducteur de pousse-pousse, docker, vendeur de journaux, quittant un employeur pour un autre sans demander son solde, il finit par vivre d'expédients, de vols à la tire, de maquereautage, faisant le coup de poing pour protéger ses filles, se droguant sans enthousiasme, purgeant de temps à autre des peines de prison pour des délits divers qu'il avait bien évidemment commis.

Ses amitiés se limitaient à des rapports de commerce avec les putains et les revendeurs de drogue.

A 20 ans, petit malfrat dur et blasé, la prise de Saigon n'était pour lui que l'épiphénomène d'une vie sans importance. Un mois après la chute de Saigon, ayant pris à parti deux Nord-Vietnamiens aussi ivres que lui qui se conduisaient en seigneurs dans un bar, il fut arrêté et envoyé au camp comme réactionnaire. Une étiquette bien déplacée pour un souteneur sans envergure, un drogué sans conviction qui relevait plus du droit commun que du politique! Pour lui, son arrestation et son internement n'étaient qu'une arrestation et un internement de plus.

Ly fit la grimace en apprenant que j'appartenais à une famille aisée et que j'avais fait mes études à l'étranger. Il vouait une haine farouche aux riches et éprouvait une méfiance malade à l'égard des intellectuels, sans aimer pour autant les nouveaux dirigeants

ENFER ROUGE, MON AMOUR

communistes qu'il traitait de dictateurs et de menteurs, et pas seulement parce qu'ils avaient dérangé son petit commerce.

Le premier jour, j'avais attiré sa sympathie parce que j'avais l'air d'un pauvre type avec mon déguisement de pêcheur qui n'était que l'uniforme des candidats à l'évasion.

Avec un sourire narquois, il me disait souvent :

- Dis-moi, Trong, si tu n'étais pas en prison, tu n'aurais jamais fréquenté un voyou comme moi, n'est-ce pas?

Comme un nigaud, je répondais à ses provocations

- Ce n'est pas vrai. Le seul ami que j'aurais envie d'inviter à la maison c'est toi.

- Tu parles. Tu dis ça pour me faire plaisir. Si j'ai le malheur de venir chez toi, on lâchera les chiens rien qu'à voir ma tête. Et si les chiens ne me mangent pas tout cru et qu'ils me laissent un bout de derrière, tes parents donneront un coup de pied dedans.

- Oui, c'est ça. Ils te chasseront et je partirai avec toi.

Avec Ly, tout devenait plus facile. Rompu aux difficultés de la vie, il était débrouillard, résistant, audacieux, là où, en petit-bourgeois protégé, j'étais empoté, faible, indécis. Son exemple me stimulait. Si, au début, Ly m'aidait à terminer les corvées, peu à peu, je pus en venir à bout tout seul, et ensemble nous donnions un coup de main à ceux qui étaient à la traîne.

Il améliorait aussi notre ordinaire en ramassant sur le chemin du chantier tout ce qu'il trouvait de plus ou moins comestible. Au contraire de nos camarades, nous refusions avec horreur les produits du « vivier » qui n'était rien d'autre que nos latrines d'hiver. En effet, la direction du camp avait résolu les problèmes d'hygiène d'une manière on ne peut plus « écologique » en construisant plusieurs cabinets rudimentaires au-dessus de l'étang, pour le plus grand bonheur des poissons. Pour les pêcher au filet, il fallait plonger en eau trouble au milieu des étrons, et avec le sourire encore si on ne voulait pas risquer un rapport démontrant que nous trouvions le travail « dégradant ». Pendant la saison des pluies, les eaux de l'étang devenant saumâtres, notre élevage bien particulier périlait; nous devions abandonner ces lieux d'aisance pour d'abominables fosses au-dessus desquelles on jetait des planches. L'abjection de l'endroit transformait la nécessité d'y aller en véritable supplice, qui renforçait en chacun de nous, même les moins délicats, l'idée de notre déchéance.

Que ces dispositifs fussent délibérés ou non, cette offense quotidienne à la dignité humaine était considérée comme une délicatesse déplacée au regard du stock d'engrais naturels qui s'amassait pour notre potager. Il n'empêche que nos légumes n'étaient pas si beaux que ça, l'administration pénitentiaire n'ayant pas encore trouvé le moyen de reconvertir nos déjections en insecticide!

C'est pourquoi les cueillettes que nous faisons au hasard du chemin n'étaient pas de trop. Ly y excellait ainsi qu'à la chasse aux petits animaux de toutes sortes qui nous procuraient cette viande inexistante au camp.

L'emprisonnement permettait aussi à chacun de développer ses talents de bricoleur, don vital dans les conditions de dénuement total où nous vivions. Ly, dans ce domaine, était surdoué.

A l'aide des boîtes Guigoz, il avait fabriqué un garde-manger et un fourneau. Le garde-manger était capital si nous voulions mettre nos provisions à l'abri des rats et des cafards. Le système était simple mais ingénieux il suffisait de percer le fond de la boîte, de faire passer une tige métallique courbée aux deux bouts, d'assurer l'étanchéité, de remplir la boîte d'eau, de la suspendre au plafond par un bout et d'y accrocher de l'autre un panier. Tout prédateur était voué dès lors à la noyade. J'étais ébloui. Le fourneau était de conception plus classique une boîte percée de trous d'aération servait de foyer, une autre boîte de marmite, méthode que nous avons d'ailleurs notablement améliorée par la suite⁷.

Ly n'était avare ni de ses idées ni de sa peine ni de ses biens. Chacun bénéficiait des fruits de son imagination bricoleuse et, de même qu'il aidait les retardataires à finir leurs corvées, il proposait volontiers aux autres de partager le peu de nourriture que nous possédions. Et c'était bien ainsi car la vie devenait moins mesquine sinon meilleure. Habile et astucieux, Ly n'était pourtant pas très porté sur la couture. Je tâchais de compenser mon infériorité notoire dans les domaines de «l'aménagement du cadre de vie en développant un talent que je ne me connaissais pas pour le métier de «styliste-ravaudeur». Je profitais du moment où Ly mettait ses haillons à sécher sur les barbelés de la courette pour les raccommoder; cette obligation de prolonger les seuls vêtements que nous portions sur nous si nous ne voulions pas aller tout nu, devint presque un amusement, notre ridicule obligé une coquetterie. Comme il n'était pas question d'assortir les pièces que je posais sur chemises et pantalons, j'accentuais exprès le côté habit d'arlequin. Grottesque pour grottesque, il fallait l'être jusqu'au bout. C'est avec surprise que je m'aperçus bien plus tard que la mode que j'avais lancée au camp avait gagné l'Occident! Oui, notre côté clochard finit par nous amuser. Clochard, mais propre. La propreté était un luxe auquel beaucoup de détenus étaient très attachés. Elle signifiait pourtant un surcroît de fatigue et l'obligation de rester en slip en attendant que la lessive sèche. Nous payions cette hygiène de quelques bons rhumes. Chacun de nous deux avait sa thérapie qu'il cherchait à imposer à l'autre. Ly me mettait des ventouses et concoctait des tisanes d'herbes médicinales tandis que je le forçais à faire des inhalations et à boire des bouillons de citronnelle. Il disparaissait furibard sous une couverture pendant que je pestais sous les pots de pâte de soja. Match nul. Si le rhume disparaissait, c'est sans doute qu'il avait le sens du ridicule et qu'il était aussi susceptible que moi.

Ly profitait de mes sautes d'humeur, se moquant de moi pour me mettre en boule, puis passait le sextuple du temps à essayer de me sortir de mes bouderies. Il ne supportait pas que nous soyons fâchés et j'exploitais l'avantage comme un enfant. Tout cela était très puéril, mais quoi d'étonnant? Nous étions effectivement comme ces enfants qui n'ont pour tout trésor que des bouts de ficelle et des boîtes en carton et qu'on voit promener imperturbables leur «tigre» et battre fièrement leur «tambour». Et comme les enfants nous étions inséparables, car la moindre absence détruisait l'illusion : tigres et tambours redevenaient ficelles et cartons.

Nous nous efforcions donc de travailler l'un près de l'autre. Ly prétendait qu'avec moi il oubliait la prison. Je n'osais pas lui dire que j'y serais volontiers resté la vie entière si j'avais eu la certitude d'être auprès de lui. Seule la nuit nous séparait. La natte de Ly était à deux rangées de la mienne. Il fallait dormir pour l'oublier.

Un matin, on nous distribua des faucilles pour aller récolter le riz à plusieurs kilomètres du camp. Ces rizières appartenant aux cadres de la région, nous n'étions plus des prisonniers au

⁷ Voir, en annexe 4, l'aménagement de notre cellule.

service du peuple, mais des manants inféodés aux seigneurs qui nous opprimaient.

Inondé plusieurs fois par an, le bas du delta est peu favorable aux cultures, sauf à une sorte de riz sauvage qui supporte le caprice des crues, au point de pouvoir atteindre près de deux mètres en période de hautes eaux là où toute autre espèce périt. On le sème à la volée en saison sèche sur une terre labourée et on laisse faire la nature, le riz se contentant de se hausser toujours plus haut que l'eau. La culture du riz normal est beaucoup plus minutieuse : il faut ensemercer puis, après quelques semaines, arracher les jeunes plants et les repiquer à espaces réguliers, dans une autre rizière. Quand les pousses atteignent vingt à trente centimètres, on module avec soin l'irrigation s'il y a trop d'eau, le riz submergé pourrit; s'il y en a trop peu, il se dessèche et s'étiole au profit des mauvaises herbes. Malheureusement, le riz sauvage, moins exigeant en soins, donne une médiocre récolte. Le spectacle des moissons n'en est pas moins beau, nos chapeaux de feuilles de latanier formant des taches claires sur la nappe dorée des riz mûrs.

Ce jour-là, il faisait très chaud; chacun travaillait torse nu. Ly portait une sorte de caleçon d'un bleu délavé que je lui avais taillé dans un vieux sarong cambodgien, et moi le vestige de mon jean reconverti en short. Les autres n'étaient guère plus élégants. De toute manière, l'essentiel était d'être à l'aise car la journée serait longue et le travail pénible la tête au ras du sol, il fallait d'un coup de faucille trancher une poignée de tiges que nous bottelions ensuite. Moins habile que d'autres, au bout de quelques heures j'étais rompu de courbatures, les mains couvertes d'estafilades de feuilles de riz aussi tranchantes que nos faucilles.

A midi, on nous permit de nous arrêter quelques minutes pour manger, les gardes armés prenant position autour du champ pour nous surveiller. Ly et moi cherchâmes un coin d'ombre. J'aménageai une sorte de niche en rassemblant des bottes de riz dont les plus hautes tiges retombaient en voûte au-dessus de nos têtes, nous mettant à la fois à l'abri du soleil et des regards. Nous mangeâmes le reste de notre gamelle du matin en nous moquant de nos compagnons dont les voix nous parvenaient confusément. Ce jeu sans malice nous faisait rire aux éclats.

Soudain, le regard de Ly tomba sur ma main plein de coupures dont certaines saignaient encore.

- Fais voir.

Je cachai ma main derrière mon dos.

- Non, laisse, ce n'est rien.

- Je t'ai dit de la montrer. Il faut arrêter le sang de couler. Fais voir, idiot.

Avant même que j'ai esquissé un geste, il me fit basculer sur le dos et attrapa ma main de force. Je crispai le poing. Il déplia chacun de mes doigts et maintint ma paume ouverte, puis appliqua vivement ses lèvres sur les plaies, léchant le sang pour l'empêcher de couler. Instinctivement, je me penchai et l'embrassai sur la joue. Surpris, il lâcha ma main. Je n'eus pas le temps de savourer ce premier baiser volé: on nous appelait au travail.

Le Têt approchait. Nous y pensions avec tristesse car il ne faisait aucun doute que nous ne serions pas libérés à temps pour le fêter chez nous. Nous évoquions avec nostalgie les Têts

ENFER ROUGE, MON AMOUR

précédents, passés en famille, avec les pétards et les melons rouges, avec la danse du dragon, la visite des pagodes le jour de l'An et l'hommage rendu à la mémoire des ancêtres.

Contre toute attente, et pour bien montrer l'indulgence du nouveau régime envers les déportés, les cadres du camp nous informèrent qu'à l'occasion des fêtes, nous aurions très exceptionnellement la permission d'écrire à nos parents pour les prévenir qu'ils pourraient nous rendre visite un jour avant le Nouvel An. Cette annonce nous remplit de joie : la plupart d'entre nous n'avaient même pas pu avertir leur famille de leur arrestation. Le camp était en effervescence. On nous distribua une feuille de papier par personne et on confia à chaque chef de cellule un stylo-bille dont nous nous servîmes à tour de rôle. La place et le temps nous étant comptés, il ne s'agissait pas d'écrire un roman; après avoir donné de nos nouvelles en quelques lignes, nous invitions notre famille à venir nous voir à la date et l'adresse indiquées en précisant, aussi discrètement que possible, les cadeaux que la direction nous autorisait à recevoir, et ce non sans glisser quelques phrases à la louange du nouveau régime afin de nous concilier la censure.

Ly reçut le stylo-bille avec indifférence. Je n'y pris pas garde et lui dis de se dépêcher d'écrire sa lettre. Une ombre de tristesse passa dans son regard.

- A qui veux-tu que j'écrive?

- A ta mère bien sûr.

Je réalisai trop tard ma gaffe. Pourtant Ly ne devait pas laisser passer cette occasion de renouer avec sa famille.

Il eut un sourire amer.

- Est-ce qu'elle pense encore à moi? Et d'ailleurs, je ne mérite pas de la revoir, j'ai gâché ma vie.

C'était trop bête. Je cherchai à le convaincre.

- Écoute. D'abord, c'est toi qui as laissé tomber ta famille. On ne t'a pas chassé, tu es parti. Et puis, qu'est-ce que tu reproches à ta mère? Elle s'est sans doute remariée pour pouvoir vous élever convenablement.

Il restait pensif. Je revins à la charge.

- Tu n'as rien non plus à reprocher à ta vie passée. Tu étais trop jeune à l'époque pour comprendre. Tu as 20 ans. Ta vraie vie est devant toi.

Je fus effrayé par la sottise de ma réflexion, mais Ly n'y fit même pas attention. Profitant de son silence, je lui mis le stylo dans la main.

- Dépêche-toi un peu. Ils vont bientôt ramasser les lettres.

- Mais je ne sais pas quoi dire.

La partie était gagnée.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

- Je vais te la dicter si tu veux. Fais-le pour me faire plaisir. Je suis Sûr que ta mère et tes sœurs seront heureuses de savoir où tu es et que tu vas bien.

Encore une maladresse qui, autant que les deux autres, échappa à Ly : il avait trouvé un nouvel argument.

- Je n'ai que leur ancienne adresse.

- D'abord elles n'ont peut-être pas déménagé, et puis on fera suivre.

- Mais tu crois qu'elles vont venir me voir?

- Tu parles. Les mères n'oublient jamais leurs enfants, à plus forte raison leur fils aîné, et les sœurs n'oublient pas leur seul frère.

En fait, la situation était cocasse. J'obligeais Ly à oublier ses griefs contre sa mère alors que moi-même je gardais rancune à mon père. Ly ne releva pas la contradiction et écrivit sa lettre sans me la montrer. Peut-être avait-il honte de ses fautes d'orthographe. Qu'importe, j'étais content.

La direction se chargeait d'affranchir les lettres et de les envoyer non sans les avoir épluchées une à une et censurées au préalable. On n'a rien sans rien! C'était d'ailleurs le dernier de nos soucis comparé à la joie de revoir nos familles.

Le jour même de la visite, une chance inespérée nous fut donnée à Ly et moi de réaliser notre rêve le plus cher une place se libéra à côté de ma natte. Ly fut ravi, mais je savais qu'il ne lèverait pas le petit doigt pour l'avoir tant il détestait quémander. Moi, je m'en fichai bien; j'étais même presque trop heureux pour m'attendrir sur le sort de mon voisin qui ne nous quittait que pour aller dans la « petite paillote » des contagieux avant une ultime excursion pour le « champ de manioc ». Je lui dis adieu et, sans attendre que Nam Son désigne quelqu'un d'office, j'allai voir Lung, l'antenne responsable de ma rangée, pour lui demander si Ly pouvait s'installer à côté de moi. Lung y voyait d'autant moins d'inconvénient qu'en partant, Ly dégagerait un passage qui faciliterait la circulation dans la cellule. Nous eûmes tout loisir de nous consacrer à l'événement. La direction - décidément magnanime - nous avait dispensés de corvées pour que nous puissions nous préparer à la visite. Ly déploya pour aménager notre coin toutes les astuces de son esprit pratique. Après avoir nettoyé la place et installé sa natte à côté de la mienne, il confectionna en un rien de temps une étagère à l'aide d'une planche de récupération et de vieux bouts de fils de fer barbelés qu'il fixa à la cloison. Puis il entreprit l'aménagement d'une « cuisine » en creusant sous nos nattes un trou de la grandeur d'un panier où il plaça un « four » en douille d'obus rouillé camouflé par une autre planche. C'était ingénieux planchette enlevée, cuisine; et nattes rabattues, chambre à coucher. Cette nouvelle invention, alliant sécurité et discrétion, arrivait à point nommé, la direction nous ayant autorisés à faire du feu à l'intérieur des cellules à condition de ne pas incendier la baraque.

Nous installâmes nos ustensiles sur la planchette qui pouvait à peine les contenir tant notre batterie réunie devenait opulente six boîtes de Guigoz, deux louches faites de demi-noix de coco, deux paires de baguettes de bambou. Nous escamotâmes pudiquement nos bouteilles-urinoirs, moins sonores que les boîtes métalliques et tout aussi utiles après le couvre-feu. Pour parfaire le tout, je suspendis une botte de feuilles mortes au-dessus de nos têtes, à la fois

bouquet et bois de chauffage. Puis nous contemplâmes notre maison nos deux nattes formaient un espace de trois mètres carrés, délimité par deux murs en coin - comble du confort! - un passage au pied, et la natte de notre vieux voisin taciturne.

Enfin réunis. Nous ne nous tenions plus de joie. Un bienfait ne venant jamais seul, on nous permit, sous bonne garde, d'aller nous laver à la rivière et de nettoyer nos vêtements : c'est propres comme des sous neufs que nous étrennâmes notre coin.

Si nous présentâmes ce matin-là le visage du bonheur à nos familles, ce fut donc sans nulle hypocrisie. La direction n'avait pourtant pas ménagé ses précautions pour gâcher la joie des retrouvailles, en construisant à l'entrée du camp deux clôtures de bambou séparées par un passage de deux mètres afin que nul contact ne fût possible.

Très tôt le matin, nous vîmes des silhouettes de femmes et d'enfants chargés de paquets se profiler à l'horizon. Le camp étant loin de toute agglomération, perdu au milieu des marécages du delta, presque tous les visiteurs avaient dû partir tôt la veille, passer la nuit dans les villages les plus proches et se lever à l'aube pour arriver au camp lui-même. La majeure partie du trajet s'était effectuée à pied, les moyens de transport étant devenus rarissimes depuis la « libération » : un voyage d'une ville à l'autre prenait désormais autant de temps et valait autant de tracasseries qu'une expédition en Chine. Ma mère m'apprit plus tard que, pour venir nous voir, elle et ma sœur avaient dû se présenter au comité du quartier pour se procurer une « attestation de résidence », puis à la police d'arrondissement pour recevoir une « feuille de route » qui ne leur avait été délivrée que sur présentation de certificats de bonne conduite et de billets d'assiduité aux réunions. Sans ces documents, elles risquaient, comme les autres, d'être arrêtées et incarcérées en tant que présumées « réactionnaires en voie de contacter des complices » ou « suspectes de tentatives d'évasion appréhendées sur le chemin de la fuite ».

Elles avaient pourtant eu la chance de se procurer deux billets de car, au marché noir bien sûr, après quatre ou cinq heures d'attente et, seconde chance, d'accéder, en jouant des coudes, au car bondé. Croire que leurs ennuis étaient finis pour autant, c'était faire foin des pannes obligatoires depuis l'exode des mécaniciens et la fuite des pièces détachées vers le nord, compter sans les perpétuels contrôles d'identité et les fouilles méticuleuses destinées à débusquer les « produits interdits pouvant porter atteinte à l'économie de la République populaire ». Il ne s'agissait pas, comme on pourrait le croire, de drogues ou d'articles de luxe, mais tout simplement de produits alimentaires dont on ne pouvait transporter qu'une très petite quantité : 100 g de café ou de sucre, 2 kg de riz, etc. Toute infraction entraînait la confiscation des preuves », toujours, et l'emprisonnement, parfois, la police étant d'autant plus vigilante qu'elle s'attribuait généralement les produits confisqués.

Ces mesures, sans doute nécessaires pour enrayer le marché noir et couvrir les fraudes à grande échelle, étaient dérisoires quand il s'agissait de faire descendre les voyageurs d'un car à ce point bourré qu'un kilogramme de riz n'aurait pu y trouver place. Comment expliquer ce zèle maniaque? Pourquoi ces tracasseries mesquines sinon pour persuader le petit peuple de l'omniprésence du gouvernement populaire, pour lui inspirer la crainte et donc l'obéissance?

Après ce voyage éprouvant, ayant enfin atteint la ville la plus proche du village le plus proche du hameau le plus proche du camp, ma mère et ma sœur avaient dû prendre un sampan pour traverser les canaux et parvenir à la nuit tombée chez des paysans qui avaient bien voulu les accueillir. Cette hospitalité traditionnelle se manifestait plus volontiers encore à l'égard des

familles des détenus, chacun sachant qu'il n'était pas à l'abri de l'arbitraire et qu'il devrait peut-être un jour compter sur la charité de ses concitoyens.

Un grand nombre de gens étaient déjà agglutinés aux portes quand, vers 8 heures, un garde armé d'un mégaphone convoqua un à un les prisonniers dans l'ordre d'arrivée de leur famille. En rang par deux, nous gagnâmes la première clôture, nos parents se tenant derrière la seconde, plusieurs gardes arpentant l'espace intermédiaire. J'entendis Lan m'appeler. Cela faisait exactement huit mois que je ne l'avais pas vue.

Malgré son costume de paysanne, pantalon noir, chemise rose sans col et sabots de bois, elle restait fraîche et élégante. Ma mère, en revanche, avait subitement vieilli; son visage si fin s'était ridé, je voyais des cheveux blancs sous le carré de soie beige noué sur sa tête. Comme ma sœur, elle avait coupé les pans de sa tunique sans doute pour se soumettre aux nouveaux impératifs du régime et à sa politique de rigueur. En regardant autour de moi, je constatai que toutes les femmes avaient fait de même. Cette mutilation de la robe vietnamienne m'apparut comme le symbole de l'attitude de tout un peuple.

J'essayais de sourire, mais je n'arrivais pas à parler. Ma mère avait les larmes aux yeux. Tout le monde criait pour se faire entendre. Dans le brouhaha général, j'entendis Lan hurler

- Comment vas-tu? Tu n'es pas malade au moins? Dis ce dont tu as besoin. Papa est fatigué, il n'a pas pu venir.

Le tumulte devint plus grand. Je happais quelques bribes de nouvelles mon beau-frère était encore au Nord Viêt-Nam, on ne savait trop où; tous nos biens avaient été confisqués; Lan travaillait dans une coopérative à crocheter des travaux exportés en Russie. Elle gagnait 50 piastres par mois⁸. Avant même que j'aie pu parler de ma nièce, on nous annonça la fin de la visite. A côté de Lan, une jeune femme essuyait furtivement ses yeux et portait un mouchoir à sa bouche pour étouffer un sanglot pendant que l'enfant qu'elle tenait dans ses bras faisait de grands signes à son père abasourdi de chagrin.

On nous distribua nos cadeaux après le départ des dernières familles. Ils avaient été soigneusement fouillés. Nous n'avions droit qu'à 5 piastres au maximum, à des habits et objets usuels, des friandises, mais pas de riz pour bien signifier que nous n'en manquions pas au camp. En fait, le peu que nous étions autorisés à recevoir avait déjà dû coûter beaucoup de sacrifices à nos parents et, de toute façon, ces cadeaux nous comblaient. Pour nous qui étions privés du nécessaire, ils constituaient le luxe. Nous examinions chaque chose comme une curiosité, avec une joie intense. C'était la première fois depuis notre entrée au camp que nous étions si heureux.

Même Ly, qui semblait attristé après la visite de sa plus jeune sœur, exultait en déballant son panier. Il y découvrit des crevettes séchées, de la saumure de poissons, une couverture militaire, une chemisette et un caleçon. J'exhibai du mien une gamelle de poisson au lait de coco (mon plat préféré), un petit flacon de baume du tigre (la panacée vietnamienne contre tous les maux), un paquet mélangé de sésame, de cacahuètes et de sucre (providentiel contre le bériberi), un pyjama noir à la paysanne et une moustiquaire bleu ciel. Avec les 10 piastres que nous avions mises en commun, nous nous sentions riches.

⁸ Environ 50 F.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

Ce soir-là, nous allumâmes un feu de bois dans notre cuisine souterraine pour faire une infusion de nhan-long, une plante médicinale qui pousse dans les cimetières et qui peut remplacer le thé. Nous la brûlâmes à la lueur des braises, dans de vieilles noix de coco. La cellule était très sombre et notre petit feu n'éclairait que notre coin, nous isolant du reste du monde. Ly avait enfilé sa chemisette bleue. Avec ses cheveux bien peignés, dégageant son front, il semblait plus sérieux. Comme j'arborai mon pyjama noir, il ne manqua pas de se moquer de moi.

- Alors, on se déguise en paysan! Au fond, ça ne te va pas si mal. Tu ressembles à un petit gardien de buffles. On te donne à peine 20 ans.

Nous avons parlé de nos passés, de nos familles, des derniers Têts fêtés à la maison. Le temps s'écoulait. Plus jamais de ma vie je ne retrouverai cette atmosphère de douceur. A minuit, ce sera le Nouvel An lunaire, notre premier Têt en prison. Sans Ly je serais en train de pleurer sur ma natte. Sa seule présence change tout.

Quand le gong annonça le couvre-feu, nous préparâmes la «chambre ». Le feu s'était éteint, nous rabattîmes la planchette et déroulâmes nos nattes. Nous partagions bien sûr moustiquaire et couverture. J'avais déjà fixé des crochets aux cloisons et Ly avait planté un bâton au pied de sa natte pour soutenir le quatrième côté. Tout cela était du meilleur effet. Nous finissions à peine notre installation que Nam Son soufflait la lampe à pétrole.

La cellule était plongée dans l'obscurité totale, les conversations devinrent des chuchotements qui faiblirent peu à peu. On pouvait entendre le murmure de la pluie sur le toit de paille, le coassement des crapauds dans les rizières alentour.. Je me glissai sous la moustiquaire et tirai doucement la couverture sur moi en prenant soin de ne pas toucher Ly qui semblait s'être assoupi. Un mélange de joie et de tristesse m'envahit.

Le ronflement de mon voisin le gardien de buffles m'arracha à la mélancolie. Il fut bientôt rejoint par d'autres virtuoses. Je ne trouvais pas le sommeil.

Au bout d'un long moment, je sentis Ly bouger. Lui non plus n'arrivait pas à s'endormir. Il se tourna de mon côté, sa main effleurant la mienne. Je sentis la chaleur de son corps et l'odeur de tabac qu'il fumait, roulé dans du papier journal. Sous la moustiquaire couleur de ciel, dans ce coin du camp de déportation, prit forme cette nuit-là mon univers.

Sur le chemin du chantier, bras dessus, bras dessous, nous discutons interminablement. Que de choses nous avons à nous dire! Ces choses banales, quotidiennes, qui m'auraient assommé d'ennui au bout de cinq minutes avec un autre, m'enchantaient et me faisaient rire aux larmes avec Ly, même si j'avais le ventre vide et la gorge desséchée.

Je lui confiai combien j'étais malheureux chez moi, combien l'agressivité, ou, pire, l'indifférence de mon père à l'égard de ma mère me faisait souffrir, et il me réconfortait. Je lui disais aussi mon isolement, ma solitude; sans rire de mes tristesses de riche, il me consolait. Je l'écoutais évoquer son enfance heureuse au Cambodge, ce pays si paisible soudain ravagé par la guerre. Il décrivait les massacres auxquels il avait assisté quand ils avaient cherché à gagner la frontière vietnamienne avec sa mère et ses sœurs. Il me parlait de ses vagabondages, m' énumérait ses métiers successifs, qu'il quittait comme un seigneur

avant qu'on ne le chasse pour insubordination. Il m'avouait qu'il volait pour prendre une revanche contre la société et la morgue de ses employeurs. La prison ne lui arrachait qu'un petit sourire amer. Il était sans remords.

- Tu sais, Ly, je n'aime pas beaucoup les voleurs. Promets-moi de ne plus recommencer.

- Je te le promets.

- Mieux que ça. Faisons un pacte⁹.

Je lui tendis le petit doigt. Il me présenta son index en riant. Quel filou! J'étais furieux. Je tendis mon index, il tendit son auriculaire. Finalement, nous nous sommes donné le petit doigt en pouffant de rire.

Nous fûmes vite ramenés à des préoccupations d'adultes. Les lendemains de Têt furent amers. On nous supprima le dimanche, les corvées devinrent de plus en plus lourdes. La rumeur circulait que dans tout le pays les récoltes étaient désastreuses faute d'engrais et d'insecticides, mais aussi en raison du manque d'enthousiasme des paysans enrôlés de force dans les coopératives. Ils ne pouvaient garder qu'une infime partie de la récolte. Le reste était vendu à des prix dérisoires aux autres coopératives de production, dont les articles coûtaient en revanche très cher.

Le Viêt-nam du Sud, le grenier à riz de l'Indochine, se vidait littéralement. Les mauvaises langues prétendaient que les exportations vers la Russie n'y étaient pas pour rien. L'aide des Russes n'aurait donc pas été si désintéressée que ça; elle se serait monnayée au prix fort et au détriment du seul produit indispensable au peuple : le riz. Vrai ou faux, ces bruits étaient inévitables. On n'empêche pas un peuple affamé de jaser.

De toute manière, l'aide de la Russie revêtait parfois les aspects d'une fable morale après ma libération, un ami, professeur à l'Université de Saïgon, me raconta qu'invité à l'inauguration d'une coopérative agricole, il admira plusieurs tracteurs portant fièrement sur leur flanc un écriteau « Don de la Russie ». Estomaqué par tant de générosité, il allait rejoindre la délégation quand il remarqua une toute petite plaque couverte de graisse. Intrigué, il la nettoya et lut, en tout petit *Made in USA*.

Que la Russie en fût ou non indirectement responsable, si le peuple manquait de riz, nous n'allions pas tarder à en ressentir durement les effets. La direction, non contente de nous supprimer tout jour de repos et d'augmenter nos corvées, nous annonça qu'il lui fallait imposer des restrictions. Notre ration de riz mensuel allait tomber de 13kg à 9kg, soit une réduction d'un quart : 270 g de riz par jour et du sel pour nourrir des travailleurs de force!

Dans la foulée, la direction nous annonça que nous pourrions recevoir la visite de nos parents et des colis une fois par mois. Désormais la mesure n'était plus humanitaire, mais vitale.

Grâce aux provisions que nous apportaient nos familles, nous pûmes à peine survivre. Quant à ceux qui n'étaient pas mariés, dont les proches étaient morts, trop éloignés du camp ou trop pauvres, ils seraient littéralement morts de faim si nous ne nous étions efforcés de partager avec eux nos maigres ressources.

La direction du camp avait décidé de nous donner l'équivalent d'un franc français par mois pour que nous puissions nous acheter du dentifrice. Cette prime, distribuée, je crois, dans tous

⁹ L'équivalent du «croix de bois, croix de fer» français consiste au Viêt-nam à s'accrocher le petit doigt de la main droite.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

les camps de concentration, y compris au Nord, servait le plus souvent à se procurer la moitié d'un pain de tabac de la pire qualité ou un sachet de sel. Avec les restrictions, il fallut renoncer à ce luxe au profit de quelques poignées de riz. Malgré cela, des gens qui, à leur arrivée au camp, pesaient 60 à 70 kg n'en faisaient plus que 40 et parfois moins au bout de quelques mois.

Il fallait voir ces squelettes se traîner sur les tas d'ordures à la recherche d'un bout de patate pourrie rejeté par d'autres prisonniers moins démunis pour apprécier à leur juste valeur les promesses de clémence du président Ton Duc Thang et de son Premier ministre.

Pendant les premiers mois, des rumeurs de combats aux alentours du camp nous soutinrent le moral. Qu'on ne nous reproche pas d'avoir pactisé avec le diable, nous étions déjà en enfer! Nous espérions être délivrés par les maquisards, généralement des militaires qui avaient refusé la rééducation. Puis les coups de mortiers s'éloignèrent, les crépitements de mitraillettes se turent, et notre espoir s'évanouit.

Malgré notre isolement, nous savions aussi qu'outre la pénurie, nos concitoyens avaient dû subir deux dévaluations chaque nouvelle piastre en valait cinq cents anciennes. D'une manière ou d'une autre, l'occupant pillait le peuple. Tous les moyens étaient bons pour l'appauvrir et l'humilier.

Il n'était pourtant pas question pour nous de commenter l'événement : la moindre allusion était gravement punie. Plusieurs détenus avaient été envoyés au conex pour en avoir parlé entre eux; ils s'étaient rendus coupables de « propagande contre le gouvernement du peuple ». Pour avoir tout simplement dit qu'il ne savait pas quel crime il purgeait au camp, un autre prisonnier avait subi la même peine pour « propos défavorables au gouvernement ». Afin de me rappeler à la méfiance, j'avais façonné dans un bout de glaise les trois singes traditionnels le premier a les mains sur les yeux, le second sur les oreilles, le troisième sur la bouche. Ma survie et celle de mes compagnons... Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire.

Je ne transigeais sur ce principe qu'avec Ly. Pour nous évader de cette existence sordide, nous échafaudions des rêves.

- Tiens, regarde cette maison. Ça te plairait d'y habiter avec moi?

Il me montrait une petite pailote cachée derrière une haie de bougainvilliers avec un petit étang couvert de nénuphars.

- Oui, ça me plairait bien. Mais je te préviens, il faudra que tu m'entretiennes. Je suis paresseux, tu sais. Mais je préparerai les repas.

- D'accord, mais il faudra que tu restes à la maison. Je tiens à ce que tu m'accueilles sur le pas de la porte.

- Si tu y tiens, je plaquerai l'Université. Mais pour m'occuper un peu, j'aurai une grande basse-cour et beaucoup de chiens.

Il faisait la grimace. Pour les voleurs de son espèce, les chiens n'évoquent guère autre chose que de cuisantes morsures aux mollets. Cependant, même à ce jeu-là, il ne voulait pas me contrarier car il craignait mes réactions et il m'écoutait. De la part de Ly qui n'avait jamais

craint ni aimé ni écouté personne, c'était la plus belle preuve d'amitié.

Je me rappelle d'une phrase qu'il me dit un jour

- Dans ma vie, je veux éviter deux mots merci et pardon. Lui, le sans foi ni loi était tout excité à l'idée de m'avoir à lui tout seul dans une maison. Nous construisions notre château de sable; jour après jour, nous y apportions un nouvel ustensile, un nouveau meuble. Nous étions contents de « voir » notre projet se « réaliser » et ignorions superbement le sort réservé aux chimères. Nous n'allions pourtant pas tarder à les voir s'écrouler.

Une nuit, nous fûmes réveillés par des détonations, suivies d'une cavalcade et d'une grande explosion provenant du champ de mines près de la rivière. Chacun émettait une hypothèse. Nam Son nous conseilla de nous tenir tranquilles en nous menaçant du pire. Le lendemain, nous apprîmes que les détenus du conex B avaient tenté de s'évader. Avec la complicité d'un détenu extérieur qui avait retiré la barre de fer de la porte, ils avaient scié les chaînes et fait sauter le fermoir des menottes et le cadenas de la barre qui immobilisait leurs pieds. Sur les huit détenus, seuls deux paralytiques avaient dû renoncer à s'enfuir. Les six autres avaient réussi à franchir les clôtures en recouvrant les fils de fer barbelés de sacs de jute. L'alerte avait été donnée par les gardes des miradors qui avaient ouvert le feu sur les ombres suspectes, faisant un mort et un blessé. Sur les quatre rescapés de la fusillade, deux seulement purent prendre la fuite, les deux autres sautèrent sur le champ de mines.

On ramena le blessé au camp. C'était Xay, un Chinois dont le gouvernement avait confisqué tous les biens au cours de sa campagne contre les « capitalistes ». Ses parents, chassés de leur maison à Cholon, avaient été emmenés par camion sur une route déserte, loin de toute habitation, avec quelques bagages pour seules richesses. Comme ils ne pouvaient revenir à Saïgon pour y trouver asile, tous leurs parents et amis ayant subi le même sort, ils s'étaient mis en route pour Thu-Duc, à quelques kilomètres de Saïgon, où ils s'étaient réfugiés dans le caveau familial. Par bonheur, comme toutes les tombes chinoises, il était presque aussi vaste qu'une maison.

Xay, quant à lui, avait décidé de s'enfuir. Appréhendé en pleine mer par des garde-côtes qui avaient fait plusieurs morts en tirant dans le tas, il avait atterri au camp, dans notre cellule. Peu de temps après, il était envoyé au conex par Duc Rau pour s'être permis quelques réflexions sur la politique du gouvernement.

Xay, l'épaule à moitié arrachée par les balles, fut jeté enchaîné par les gardes dans un conex spécial où il était seul. Comme il perdait beaucoup de sang, l'infirmière fut chargée d'arrêter l'hémorragie. Faute d'antibiotiques, elle ne put que lui appliquer un peu de mercurochrome et lui faire un pansement. Au bout de quelques jours, la plaie devint si horrible que l'infirmière n'osait plus changer les compresses. Les derniers jours, elle n'osait même plus entrer dans le conex. Xay mourut en une semaine, suffoqué par la douleur, au milieu du pus, du sang et des excréments.

Les cadres du camp attribuèrent cette tentative d'évasion à un relâchement de la discipline. Les chefs de cellules, convoqués devant les autorités du camp, reçurent de nouvelles directives de sécurité. Pour commencer, on procéderait à l'échange par moitié des détenus de chaque cellule, en veillant à séparer les amis afin de déjouer tout risque de complot.

Nam Son, à peine revenu, dressa avec Duc Rau et Lung la liste des prisonniers. En les voyant

ENFER ROUGE, MON AMOUR

s'affairer et discuter ensemble, je sentis que Duc Rau ne manquerait pas une occasion de se venger de l'insolence» de Ly et du camouflet que lui avait infligé Lung en le frustrant de sa revanche.

Quand on appela Ly, mon univers s'écroula.

Mon Dieu, pourquoi faire payer si peu de bonheur par tant de chagrin!

4

Pendant deux semaines je n'ai pas vu Ly, la direction ayant renforcé l'interdiction de circuler d'une cellule à l'autre.

Jamais je ne pourrai décrire les jours qui suivirent notre séparation, jamais je ne les oublierai. J'essayais de me convaincre qu'un jour, profitant d'un nouveau déménagement, j'aurais peut-être l'occasion de vivre dans la même cellule que lui et que tout recommencerait comme avant. Je me faisais des illusions.

Désormais, je devais manger seul; je n'arrivais ni à déglutir mon riz ni à boire ma soupe. Je réalisai qu'avant, j'avalais tout sans m'en rendre compte en bavardant avec Ly. Je devais travailler seul, sans personne à qui parler, et les corvées devenaient écrasantes. De retour dans la cellule, abasourdi de fatigue, j'étais horrifié par la soirée vide qui m'attendait.

Je n'avais pas envie de frayer avec mon nouveau voisin transféré de la cellule 3. Il s'appelait Hung, mais nous l'avions surnommé Hung Nhi (Hung le Minus) en raison de sa petite taille et de son caractère irascible. Je lui donnais de temps en temps un bout de manioc ou autre trouvaille, mais sa vulgarité m'horripilait. Certains nouveaux venus cherchaient à se lier avec moi, mais je n'avais pas envie de parler. Je m'enfermais dans mon silence.

C'était la même cellule, la même atmosphère, mais rien n'était pareil. La prison m'apparut à nouveau sous son vrai jour. Avec Ly, je voyais tout avec des lunettes roses, sous un angle différent. Même la misère et la douleur ont un certain charme quand on est deux.

Le matin, profitant du moment où nous étions tous aux latrines, j'essayais de chercher Ly dans la foule, mais je ne le retrouvais pas. Enfin, le jour de la visite mensuelle arriva. Depuis le Têt, Ly et moi nous étions arrangés pour recevoir nos visites ensemble je voulais lui montrer ma mère et ma sœur et lui voulait que je voie sa sœur cadette. Ce matin-là, mon cœur faillit s'arrêter quand je le vis. Profitant de la cohue, il me mit précipitamment quelque chose dans la main en passant auprès de moi. Après la visite, je retournai dans la cellule, impatient de lire sa lettre. Je m'allongeai sur la natte et tournai le dos aux autres, comme pour dormir si quelqu'un découvrait ce message, ce serait le conex pour le destinataire et l'expéditeur. Au camp, crayon et papier étaient considérés comme « biens du ministère de la Défense »; il était interdit d'en garder sur soi.

Je dépliai le mot écrit à la hâte sur du papier d'emballage et, grâce au petit rai de lumière qui filtrait de ma « fenêtre », je pus déchiffrer le gribouillage de Ly, bourré de fautes d'orthographe :

Trong,

Je suis très malheureux depuis notre séparation. Aujourd'hui, c'est la visite. Il y aura des relâchements dans les contrôles. A midi, tâche de venir me voir dans ma cellule (n° 12). J'ai quelque chose de très important à te dire.

Ly

Je fouillai dans mon panier à provisions. J'en tirai deux paquets de gâteaux d'amandes et une bouteille de saumure. J'allai voir Nam Son qui avait l'air aux anges après la visite de sa deuxième femme. J'insistai pour qu'il acceptât ma bouteille de saumure en lui disant que ma sœur m'en avait offert deux le matin même. Il se fit un peu prier, puis rangea la bouteille sur son étagère. Je lui demandai alors la permission d'aller dans la cellule 12 pour rendre deux piastres à un ami. Avec réticence, il y consentit non sans me faire ses recommandations :

- N'oublie pas de demander la permission à Bay Du, le chef de la cellule 12. N'y reste pas trop longtemps et présente-toi à ton retour.

Prenant les gâteaux d'amandes sous le bras, je me dirigeai vers la cellule 12 en me demandant ce que Ly pouvait bien avoir à me dire. L'essentiel pour moi était de le voir.

Bay Du, un gros homme jovial, encore tout rayonnant de la visite de sa femme, m'accorda joyeusement la permission de voir Ly. La cellule était très animée. On mangeait, on plaisantait, on riait. Si quelque malheureux n'ayant pas reçu de visite restait à l'écart, on l'invitait à se joindre aux autres.

Ly guettait mon arrivée. Pendant que je bavardais avec Bay Du, je le voyais me faire de grands signes. Il était très amaigri. Dès que j'en eus fini, il m'amena dans la courette et me fit asseoir sur sa natte de jonc qu'il avait étalée avant mon arrivée à côté d'une gamelle de pâtes de soja disposée sur une feuille de bananier. La cellule 12, dernière d'une rangée de paillotes, jouissait d'une courette à angle droit dont le deuxième côté donnait sur le champ de mines de la rivière. Pour plus de discrétion encore, Ly avait installé sa natte derrière deux jarres à eau. Il était midi, tout le monde était à l'intérieur en train de manger. Nous ne risquions pas d'être vus ni entendus. Nous pourrions donc parler librement. J'étais content de ce moment d'intimité.

Je déposai mes gâteaux d'amandes sur la feuille de bananier, sans pouvoir parler tant j'étais ému. Ly m'invita à m'allonger sur la natte, à la tête de laquelle il avait soigneusement plié la moustiquaire bleu ciel en guise d'oreiller. Ce détail m'émut; la moustiquaire avait fait l'objet d'une dispute entre nous, au moment de notre séparation il n'avait voulu l'accepter comme cadeau qu'en échange de sa couverture. Fatigué, je fis ce qu'il demandait. J'étais heureux de le voir, mais déjà désespéré à l'idée de le quitter dans un instant alors que je ne supportais pas d'être séparé de lui, pas même une heure ni une minute ni une seconde.

Je n'arrivai pas à saisir son regard il cherchait à éviter le mien. Je fis un effort pour parler :

- Tu sais, j'ai eu la visite de ma sœur, parce que ma mère était un peu fatiguée et qu'elle ne pouvait pas venir. Qu'est-ce que tu as eu comme cadeau? Moi j'ai reçu du poisson séché, des gâteaux d'amandes, une bouteille de saumure de poisson... Hé, tu m'écoutes?

Il gardait la tête baissée. Je ne voyais que son profil. Il y avait dans son attitude une sorte de détermination qui me déconcertait. Pour cacher mon trouble, je me remis à parler beaucoup. Soudain, je m'arrêtai une larme coulait sur sa joue. Il se mordit les lèvres et détourna la tête, honteux de sa faiblesse. J'étais médusé. Maintenant, son visage était baigné de larmes. Dans un élan de tendresse, je l'attirai avec force pour l'embrasser. Il me repoussa violemment. Puis il souleva la moustiquaire et me montra une corde terminée par un nœud coulant qui épousait exactement la forme du paquet.

- Je voulais te tuer.

Instinctivement, je sautai sur mes jambes. Malgré sa tristesse, il ne put s'empêcher de sourire de mon air effrayé. D'un revers de manche, il essuya ses larmes et chercha à attraper ma main. Je résistai et tentai de me dégager.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Tu parles sérieusement? Réponds tout de suite ou je m'en vais.

Il était tellement ému qu'il n'arrivait pas à parler. Je restai à l'écart, prêt à me sauver au moindre geste. Je réalisais soudain qu'il lui aurait suffi de tirer sur la corde pour m'étrangler. J'eus la chair de poule. Jamais je n'aurais pensé qu'il fût capable d'une chose pareille.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

Au bout d'un moment, il s'assit sur la natte et m'engagea à venir près de lui. Je restai sur la défensive.

- N'aie pas peur. C'était une plaisanterie.

- Si c'était une plaisanterie, pourquoi cette corde, pourquoi ce nœud coulant, pourquoi le cacher sous la moustiquaire?

Mon attitude l'amusait beaucoup.

- Trong, tu es drôle. Tu es un petit froussard. Comme je sais que tu es peureux, j'ai voulu te faire peur. La corde, c'est pour lier le bois.

Si c'était une farce elle était un peu trop macabre à mon goût.

- Et pourquoi voulais-tu me tuer? Qu'est-ce que je t'ai fait?

Il eut un air bizarre.

- Rien.

Je regardais toujours la moustiquaire comme si elle cachait un rat mort.

- D'ailleurs, si tu m'avais étranglé, j'aurais crié, les autres seraient venus.

Il baissa la tête et répondit sur un ton énigmatique

- Non, tu n'aurais pas pu crier. Et même si les autres étaient arrivés, ç'aurait été trop tard. Après, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Écoute, Trong, je deviens fou. C'est vrai, je voulais te tuer, mais quand je t'ai vu, je n'ai pas pu.

Tout en parlant, il prit la corde, la roula et la mit dans sa poche.

Il était assis, un peu penché en avant. Je restais debout, sans mot dire. Après un long moment, je m'approchai et posai ma main sur son épaule. Il sursauta. Il prit sa tête entre les mains et se mit à sangloter. De ma vie, je n'avais vécu une telle situation. Peu à peu, je compris l'état de désespoir dans lequel il était plongé il avait peur de me perdre.

Quand il fut un peu calmé, j'essayai de le faire rire en lui racontant des histoires drôles. M'assurant que la corde était bien dans sa poche, je pris une pose théâtrale, m'allongeai sur la natte, la tête sur la moustiquaire et déclamai d'un ton mélodramatique

- Va, je suis à toi. Puisque tu le veux, tue-moi!

Un éclat de rire chassa toute tristesse sur son visage

- Tu es bête? Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois que je te vois, j'ai envie de t'envoyer un coup de poing.

- Eh bien, ne te gêne pas, cogne, vas-y.

Il m'attrapa par les épaules, me fit asseoir bien en face de lui et, comme on gave un bébé, il me mit une pâte de soja dans la bouche.

- Mange, au lieu de faire le crétin. Ça te fera du bien. Tu as beaucoup maigri, tu sais.

Soudain sa voix s'étrangla

- Je ne veux pas te perdre. J'ai peur que tu m'oublies. Je préfère encore te tuer. Après je courrai vers le champ de mines.

Je tournai instinctivement les yeux du côté de la rivière, là où quinze jours auparavant deux détenus avaient trouvé la mort en essayant de s'évader, provoquant indirectement notre malheur.

- Écoute, Ly, moi aussi je n'ai plus que toi. J'ai tout perdu. J'ai voulu me tuer, on m'a sauvé. Après, je t'ai rencontré, et puis... Au fond, tu as peut-être raison, à quoi ça sert de vivre maintenant?

Ma voix tremblait. Je n'avais pas l'habitude de dire des choses pareilles, mais Ly avait compris.

- Tu sais, Trong, j'ai voulu te proposer de t'évader avec moi. J'ai étudié la question. Mais c'est impossible. Et puis, à un moment, j'ai pensé que de toute façon, tu allais m'abandonner. Je promenai ma main sur sa joue.

- Je ne peux plus rester longtemps, sinon Duc Rau viendra me chercher et fera un rapport. Mais écoute tous les jours, après le premier coup de gong, tâche d'être parmi les premiers au

portail des toilettes. Je te retrouverai là. D'accord?

Quand il réalisa que j'allais devoir partir, son visage s'assombrit davantage.

- Reste encore un peu. Tu viens à peine d'arriver.

- C'est impossible. Si Duc Rau nous trouve ensemble, c'est le conex.

Je me levai, m'appêtant à partir, quand il me retint par mon pantalon.

- Reste. Tu as bien le temps.

- Enfin, sois raisonnable, lâche-moi.

Plus j'essayais de me dégager, plus il tirait.

- Arrête, crétin, tu vas me déshabiller.

Il cligna de l'œil d'un air amusé.

- Et alors?

Je le repoussai avec dignité et arrangeai mon pantalon tout froissé. J'avais l'air d'un idiot. Je partis en riant. Au bout de l'allée, en me retournant, je vis le sourire de Ly mourir sur ses lèvres. J'étais désespéré.

Le camp était réveillé tous les matins par Bay Que, le responsable de la popote et des conex, qui tapait à grands coups de boulon sur la vieille roue. Ce « gong » qui m'exaspérait tant naguère devint, après ma visite à la cellule 12, le signe de mes retrouvailles avec Ly.

Après m'être débarbouillé et peigné, je me précipitais aux latrines-vivier, comme un amoureux. C'était pourtant bien le lieu le moins poétique du monde. Comme la direction craignait que les détenus ne profitent de l'occasion pour voler du poisson, une clôture de barbelés entourait l'étang et contournait les cabinets auxquels on accédait par un portail surmonté d'un écriteau annonçant les heures d'ouverture et de fermeture 4 heures 15 - 6 heures/17 heures - 18 heures. Le camp régentait tout, même nos intestins. Aux prisonniers de les domestiquer.

Le jour n'était pas encore levé à cette heure-là, bien entendu. Il fallait prendre la queue et faire vite si on ne voulait pas être en retard pour le départ aux corvées, mais tous ces détails sordides étaient nos alliés ils nous permettaient de bavarder cinq bonnes minutes, quasi invisibles dans l'obscurité, accroupis à côté du portail. Nous nous racontions notre journée de la veille, échangeions des petits cadeaux une patate, des gâteaux. Nous étions heureux.

Pour rien au monde je n'aurais raté ces rendez-vous. Même malade, avec une fièvre de cheval, dispensé de corvées, je me débrouillais toujours pour me traîner jusqu'à l'étang. Je ne vivais désormais que pour ces cinq petites minutes. Quand nous nous quittions, le jour se levait.

La pénurie elle-même se fit notre complice. Tout devenant de plus en plus rare, notamment le bois de chauffage, Bay Que demanda qu'on le ravitaille en herbes sèches pour la cuisine. Chaque jour, une équipe composée des détenus de cinq cellules partait sous bonne escorte ramasser son combustible dans les marécages. Une fois tous les quatre jours, nous avions donc l'occasion de revivre ensemble, le temps de la corvée. Une journée entière.

Ces herbes sauvages, qui poussaient dans des eaux saumâtres où aucune autre végétation ne pouvait survivre, atteignaient parfois deux mètres. Leur abondance et leur hauteur rendaient toute surveillance très difficile et semblaient offrir une cachette sûre. Plusieurs candidats à l'évasion se laissèrent tenter par cette aubaine qui se révéla traîtresse. Deux furent abattus sur place; les autres furent repris et envoyés au conex.

La garde, renforcée, redoubla de vigilance et, surtout, on réduisit l'effectif des équipes qui furent réparties en petits groupes qui se contrôlaient mutuellement. Les antennes veillaient à ce qu'il n'y ait plus aucun contact entre détenus des différentes cellules. Désormais, non seulement les chances d'être appelés ensemble à la corvée d'herbes étaient minimales, mais, dans le meilleur des cas, nous pouvions à peine nous lancer un signe. Toute tentative de communiquer était assimilée à une tentative d'évasion.

Seule la beauté désolée de ces terres incultes m'arrachait à la douleur de ne pas voir Ly. La

simple silhouette d'une petite barque sur le fond gris du fleuve évoquait pour moi tout un univers de symboles : le Mékong alimente en hautes eaux le lac Tonlè-Sap auprès duquel la famille de Ly avait vécu heureuse tant d'années, puis se déverse dans la mer de Chine où ses limons fertilisent les anciennes propriétés de mon grand-père qui voyait chaque année ses terres gagner un peu plus sur la mer. Témoin de notre prospérité et de notre bonheur passés, le Mékong assistait indifférent à notre décrépitude. Ses eaux apportaient à la fois la vie et la mort, ses crues avaient un effet fertilisant et stérilisant c'est à elles que le Sud Viêt-nam doit sa réputation de grenier à riz, c'est d'elles aussi que viennent ses sels d'alun qui asphyxient certaines régions basses perpétuellement inondées : ces eaux qui créent la terre engendrent aussi la désolation. Pourtant, de cette désolation même naissaient quelques instants de bonheur comme en souvenir des douceurs d'antan.

Avec seulement quelques grains de riz dans le ventre, il fallait partir avant l'aube, parcourir cinq à dix kilomètres en empruntant des chemins tortueux et boueux où nous marchions en file indienne, traverser des canaux et passer à la nage un immense bras du fleuve. Pour éviter le supplice de continuer la marche avec nos vêtements mouillés, nous nous mettions à l'eau quasiment nus après avoir fait un paquet de nos habits et de notre faucille, liant le tout avec la corde de coco qui maintiendrait plus tard nos bottes d'herbes. Arrivés sur la berge, chacun se déshabillait tandis que les gardes embarquaient sur des sampans mis à leur disposition par un poste militaire des environs. Ly et moi profitions du désordre pour nous rapprocher. Malgré mes protestations, il prenait mon paquet, l'attachait au sien et le maintenait d'une main sur sa tête, nageant de l'autre.

Dans le silence et le calme du matin, Ly à mon côté, je baignais dans une sensation de sécurité et d'ivresse. J'aurais voulu que la traversée durât l'éternité.

Parvenus sur l'autre rive, il fallait pourtant se rhabiller en frissonnant et se séparer. Avant de quitter Ly, je veillais rituellement à ce qu'il ne parte pas, comme à son habitude, la poitrine nue. Il faisait durer le plaisir en boutonnant sa chemise à la dernière minute en se moquant de ma pudibonderie. Nous rejoignons notre groupe et nous remettons en marche, la tête pleine de ces courts moments passés ensemble.

A peine arrivés dans les marécages, nous devons nous atteler au travail, sans nous reposer, en veillant à ne pas être à la traîne. Nous pataugions dans la boue puante, parfois enfoncés dans l'eau jusqu'au cou, des sangsues agrippées à nos jambes, trop absorbés pour en sentir les morsures ou nous plaindre des coupures de rasoir que nous infligeaient les feuilles quand nous tirions dessus.

Au début, j'étais si maladroit que je devais m'entourer la main gauche d'un chiffon, ce qui me protégeait mais ralentissait beaucoup mon rendement. Quand il s'en aperçut, Ly se débrouilla pour m'aider. Il me faisait un petit signe de loin et je trouvais la brassée d'herbe qui me permettait de rattraper mon équipe. C'était pour moi le plus beau cadeau du monde. Non seulement rien n'aurait pu me faire plus plaisir, mais la générosité de Ly m'évitait les réprimandes ou même les châtements corporels qui frappaient tous ceux dont la botte d'herbes n'atteignait pas la norme, c'est-à-dire deux mètres de circonférence.

C'était beau de voir défiler sur les digues ces silhouettes menues surmontées d'énormes bottes d'herbes. C'était beau, mais épuisant. Les digues étaient glissantes, les bottes alourdies d'eau semblaient de plus en plus pesantes au fur et à mesure de la marche. Une boue liquide dégouttait des gerbes, nous dégoulinait sur le visage, brouillait notre vue, nous maculait des pieds à la tête. Le cou et le dos mouillés, nous marchions d'une traite jusqu'au camp, sans oser poser notre fardeau tant il était difficile de le recharger.

Un jour, exténué, je dérapai sur la digue et tombai. Impossible de replacer la botte sur ma tête. Mes compagnons continuaient leur chemin sans s'arrêter. Eux aussi étaient épuisés. Peut-être m'auraient-ils aidé si je l'avais demandé, mais je ne le fis pas. Par pitié et par orgueil. Pourtant j'avais besoin d'une main secourable, n'importe quelle main. Mais

ENFER ROUGE, MON AMOUR

personne. Rien. C'était un peu comme ma vie un naufrage.

Soudain, Ly arriva. Il prit une partie de ma récolte, la ligota à la sienne. Je protestai.

- Aide-moi seulement à remettre la botte. Je t'assure que je peux tout porter. La tienne est déjà énorme.

- C'est que j'y ai mis des branches pour la soupe du soir du petit professeur. Pas moyen de te faire une surprise! Laisse-moi faire sinon tu vas te rompre le cou en tombant dans le fossé.

Comment un garçon si mince pouvait-il porter un tel poids pendant des kilomètres?

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il ajouta en souriant

- Ne te fais pas de bile. Tu as sans doute oublié que j'ai été docker. Alors que toi, mon petit professeur, peintre et poète, je suppose que tu n'as jamais autant travaillé de ta vie. Je me trompe?

J'avais huit ans de plus que lui, mais, toujours, il assumait le rôle de l'aîné. Et loin d'en être humilié, j'aimais assez dépendre de lui.

A l'entrée du camp, il me rendit ma part d'herbes et me donna les branches en clignant de l'œil. Je rentrai fourbu, tout courbatu mais heureux. Heureux que cette amitié fût si forte et si parfaitement réciproque. Cet attachement que Ly avait pour moi, qu'il n'avait jamais éprouvé pour aucune fille, encore moins pour un garçon, lui semblait aller de soi. Quant à moi, chaque jour passé à ses côtés était un cadeau précieux, même si je devais le payer de ma sueur et de mon sang.

Un jour de corvée d'herbes, je me réveillai brûlant de fièvre. Pour rien au monde pourtant je ne me serais privé du bonheur de retrouver Ly en me faisant porter malade. Je fis tant bien que mal le trajet jusqu'au fleuve et titubai sur la berge à sa recherche. Me voyant défaillir, des cernes noirs autour des yeux, grelottant de froid, il me prit par les épaules.

- Qu'est-ce que tu as? Tu es malade? Pourquoi n'es-tu pas resté au camp? Tu vas attraper une pneumonie. Écoute, de l'autre côté, tu mettras ma chemise par-dessus la tienne. Au moins tu auras moins froid.

Je le rassurai en souriant, mais, arrivé au milieu du fleuve, je fus saisi d'une crampe et pris de vertige. Je perdis pied, suffoqué par l'eau, submergé par la peur, asphyxié, sans pouvoir me débattre, n'émergeant que pour sombrer davantage. Tout à coup, comme dans un rêve magnifique, je sentis un bras robuste me soulever de l'eau et m'étreindre fermement. A bout de souffle, sans force, je me laissai entraîner dans un tourbillon de volupté indescriptible, le visage anxieux de Ly au-dessus du mien.

Oh! mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas mort à l'instant même pour prolonger à tout jamais cet instant?

On me ramena au camp sur une civière de fortune. Cloué sur ma natte par une pneumonie, je passai toute une semaine à glisser interminablement dans les bras de Ly.

5

Nous étions à deux mois de la fête du Têt. Encore un Têt en prison. J'y pensais avec une nostalgie déchirante. Ly et moi étions désormais séparés, contraints à nous voir furtivement, abandonnés à notre solitude originelle.

Le camp était pourtant moins sinistre qu'à l'ordinaire. Notre impitoyable cerbère nord-vietnamien avait été muté ailleurs et remplacé à la tête du camp par un ancien capitaine du Front de libération, originaire du Sud, plutôt sympathique. Il ne répugnait pas en tout cas à bavarder avec les prisonniers qui l'appelaient familièrement Anh Hai ou « frère Hai ».

Trouvant que le camp manquait d'animation, il décida d'entraîner une équipe de football et de monter une troupe de théâtre. Il convoqua immédiatement les chefs de cellule pour mettre en chantier le terrain et construire la scène au plus vite, afin qu'on puisse organiser un match et donner un spectacle à la veille du Têt au profit des détenus et des familles des cadres conviées pour la circonstance. Les festivités seraient clôturées par une danse du Dragon. Après tant de mois sans la moindre distraction, nous étions très excités à la perspective de ces réjouissances et pour la première fois, chacun se mit au travail avec enthousiasme.

Le « stade » occupait tout l'espace laissé libre entre les grandes paillotes et le bloc des équipements du camp, tandis que le théâtre était situé dans la cour centrale. Des équipes nivelaient le sol, délimitaient le terrain de foot, construisaient les buts, laissant aux autres le soin d'aplanir la salle du théâtre et d'élever, en guise de plateau, une sorte d'estrade en terre battue, surmontée d'un toit de paille avec, pour fond de scène, des nattes de joncs tressés, des panneaux de bambou côté cour et côté jardin; de vieux sacs de jute cousus ensemble faisaient office de rideaux. Le tout fut fini en un temps record.

Anh Hai convoqua à nouveau les chefs de cellule pour voir comment résoudre les problèmes de régie. Au cours de la réunion, il fut décidé que tous les détenus qui recevaient la visite de leur famille feraient le sacrifice de leur « prime de dentifrice » pour couvrir les frais d'installation et de fonctionnement. Grâce à la première collecte, notre régisseur-chef de camp put se procurer un vieux générateur et deux néons qui, couverts de papier transparent rouge et bleu, nous permirent d'affronter honorablement les feux de la rampe. Le reste servit à acheter divers accessoires.

Enfin, nous fûmes prévenus que les amateurs de foot et de théâtre pourraient se présenter à la sélection. Dès lors que l'on sut que les heureux élus rentreraient à 14 heures des corvées pour se consacrer aux séances d'entraînement et aux répétitions, les candidats se présentèrent en nombre. La compétition promettait d'être rude. Le lendemain de cette annonce, notre rendez-vous aux latrines fut animé. Ly adorait le foot et prétendait chanter comme une casserole; je n'avais jamais touché à un ballon de ma vie et je raffolais du théâtre. Contrarier nos natures, c'était nous exposer à l'élimination alors que, séparés, nous avions toutes nos chances. Sélectionnés, nous aurions la possibilité de nous voir plus souvent. Nous présentâmes donc nos candidatures.

Anh Hai avait déjà nommé le directeur du théâtre : Tam Mao était l'ancien conseiller

artistique d'une troupe de province contraint de devenir garçon coiffeur après la faillite de son groupe. C'était un petit homme vif, d'une cinquantaine d'années, animé d'une véritable passion pour cet art difficile qu'est le théâtre classique vietnamien¹⁰. Si Tam Mao, malgré son talent, ne pouvait guère espérer former au camp autre chose qu'une troupe d'amateurs, il mit dans sa sélection autant de sérieux que s'il s'agissait de la distribution d'un théâtre national. En présence de Anh Hai, il auditionna les candidats en insistant particulièrement sur le chant, nous accompagnant lui-même de sa guitare classique miraculeusement réchappée des fouilles. Il retint douze acteurs mais obtint de garder les détenus éliminés comme machiniste, souffleur, décorateur, accessoiriste, costumier, habilleur, éclairagiste. Par cette requête, non seulement Tam Mao se débrouillait pour ne léser personne, mais donnait encore à sa troupe une régie dont il n'avait peut-être jamais joui jusqu'alors.

Le règlement du camp interdisant tout contact entre hommes et femmes (étant entendu que les femmes donneraient un spectacle spécial après la représentation des hommes), la difficulté pour lui était de trouver des garçons capables de jouer les filles. Il y eut alors un moment de flottement parmi les acteurs. Chacun redoutait d'être désigné. Soudain le verdict tomba :

- Anh Hai, je crois que Trong pourra jouer les premiers rôles féminins. Il est mince, quoiqu'un peu grand, mais les autres pourront mettre des chaussures et lui des chaussettes. Ses traits sont assez fins. Avec le maquillage, ce ne sera pas mal. Huu Ha et Bui Dan chantent moins bien, mais ils pourront prendre les seconds rôles de filles. Pour le reste, il n'y a pas de problème Chau et Luong interpréteront parfaitement les principaux rôles masculins.

Les trois « actrices » protestèrent : qui vantait sa laideur, qui sa voix grave, qui son manque de souplesse. Bref, une troupe d'éclopés raides et aphones.

Anh Hai, amusé, nous approuva, mais conclut sans ambages :

- C'est un ordre et tâchez de bien faire. Demain je vous apporterai la pièce *Truong-Chi et My-Nuong* et vous commencerez les répétitions. Vous aurez deux semaines; c'est court, mais vous pourrez quitter les corvées à deux heures de l'après-midi. Je vais en informer les responsables. Néanmoins, attention il vous est interdit de parler d'autre chose que de la pièce et toute infraction au règlement du camp sera punie.

Anh Hai était décidément de ces chefs dont on dit qu'ils sont sévères mais justes. Plus juste que sévère d'ailleurs. De ceux en tout cas qui par leur humanité dans un lieu inhumain rachètent un peu l'inutile cruauté des autres. Après sa tirade, il repartit de son pas claudicant, souvenir sans doute des maquis, pour voir où en était la sélection des footballeurs.

Ly fut choisi comme avant-centre. Quand je lui dis le lendemain mon regret qu'il ne se fût pas présenté pour le théâtre puisque Tam Mao avait retenu tous les candidats, il sauta sur ses deux pieds, jurant que jamais il n'aurait accepté un emploi de machiniste. Alors que je répliquais un peu acide que moi j'aurais bien consenti à être ramasseur de ballon, il fut offusqué. « Eh bien, je n'aurais pas voulu de ça pour toi ! » Touché que cette fierté pointilleuse m'englobe, mais un peu déconfit, j'avouai enfin que j'allais devoir jouer les princesses :

- Quelle chance ! Non seulement j'aurais un copain mais une copine !

Cette boutade nous mit en joie pour la journée.

A notre retour de corvée, à 14 heures, Ly partit à l'entraînement et moi à la répétition. Anh Hai nous apporta le livret de sa pièce favorite que nous recopiâmes sur du papier d'emballage. Elle comportait une quinzaine de chants que nous répétions l'après-midi, consacrant nos soirées à apprendre les dialogues. La dernière semaine de répétition fut réservée à la mise en scène proprement dite. Les « actrices » étaient au martyre.

Pour faire les costumes, Anh Hai nous procura quantité de vieux vêtements, de draps et de chiffons, probablement saisis sur les gens appréhendés en pleine mer pendant leur fuite. Pour

¹⁰ Le théâtre classique vietnamien est assez proche de l'opéra chinois.

une fois, nous n'en avions cure et nous mîmes au travail avec ardeur, aidé par un ex-tailleur qui s'était porté volontaire. Je dessinai les costumes et cousai le soir à la lueur de la petite loupiote de la cellule. Ba Duong et moi devions transformer tous ces habits modernes en costumes anciens. Nous récupérions le papier argenté des paquets de cigarettes offerts par nos parents pour faire des incrustations, découpons des boîtes de conserve et tordions des barbelés pour façonner bijoux et couronnes, dénichions des fils de nylon pour fabriquer perruques et fausses barbes, roulions de vieux chiffons en guise de faux seins, coupions des tiges de papayers en forme de sabres.

Avec le talc pour bébé et les colorants pour pâtisserie dénichés par Tam Mao, du noir gratté au cul des casseroles de Bay Que, nous étions parés pour le maquillage. Restait le décor. Grâce aux méchantes peintures achetées par Anh Hai avec la « prime dentifrice », j'ébauchai à gros traits un fond de scène et renforçai le réalisme avec des branchages et des roseaux mêlés à des fleurs artificielles trouvées Dieu sait où. La danse du dragon requit moins d'accessoires mais plus d'habileté, puisqu'il suffit d'un vieux panier à légumes et de papier mâché pour sculpter la tête; des draps cousus bout à bout firent le corps. Tam Mao n'était pas mécontent de ma collaboration : non seulement je donnais toutes les idées mais je les exécutais en partie, mes collègues étant plutôt à court d'imagination et de surcroît un peu empotés. J'étais épuisé, mais finalement assez fier de moi et surtout heureux que mon travail pût aider mes copains à vivre un soir une vie presque normale. Avec une vraie pièce, de vrais décors, de vrais costumes, ils pourraient entretenir l'illusion d'être un vrai public dans un vrai théâtre.

Chaque matin, je rapportais à Ly le progrès des préparatifs. L'après-midi, je pouvais parfois assister à son entraînement. Si je lui demandais pourquoi ils ne réclamaient pas un ballon chacun au lieu de se disputer le même, il promettait de me le dire dès qu'il aurait assisté au miracle de ma métamorphose en princesse My Nuong avec chignon, seins et tout le tintouin. Un jour, il me pria de lui raconter la pièce afin de ne pas être distrait pendant la représentation et d'être tout à son aise pour ne regarder que moi. Malgré ce trait d'ironie, je m'exécutai sans me rendre compte que j'avais pris inconsciemment le ton qu'avait ma nourrice pour me raconter des contes à dormir debout.

- *Truong Chi et My Nuong, ou le Pêcheur et la Princesse*, est l'histoire d'une princesse amoureuse d'un son de flûte qu'elle entend tous les soirs monter de la rivière qui baigne les colonnes du palais impérial. Elle est tellement fascinée, si éprise, qu'elle en tombe malade d'amour. L'empereur, inquiet de voir sa fille unique dépérir, cherche le mystérieux flûtiste et le ramène dans son palais. Hélas! c'est un pauvre pêcheur, bossu et laid, dont la seule grâce est le son de sa flûte, et ce talent, qu'elle a tant aimé, ne suffit pas à lui faire oublier que le pêcheur est contrefait et de vilaine figure. Rien qu'à le regarder, elle est définitivement guérie de son amour. Rien qu'à la regarder, il est tombé éperdument amoureux. Chassé, il meurt de n'avoir su la séduire. En expirant, son amour muet se cristallise en un bloc de jade d'une rare perfection. Exauçant le vœu de son fils, la mère de Truong Chi le donne à la princesse qui exige qu'on y taille un bol. Quand le joaillier apporte son oeuvre, My Nuong l'étreint en y faisant verser son thé. Au moment où elle le porte à ses lèvres, elle entend le son de la flûte depuis longtemps oublié. Suspendant son geste, elle regarde le fond du bol et y reconnaît le reflet du pauvre pêcheur, bossu et laid, jouant de la flûte, dans sa barque immobile sur la rivière, au pied du palais impérial. Comprenant qu'il est mort d'amour pour elle, elle est émue et pleure. Une larme tombe dans le thé et le bol vole en éclats. Il n'en reste que poussière de jade, mais Truong Chi peut enfin reposer en paix car My Nuong a compris qu'il est mort d'amour pour elle.

Ly se demandait comment j'allais faire pour pleurer sur commande. Moi aussi. Je promis à mon tour de tout lui dire s'il trouvait un prétexte quelconque pour venir me rejoindre dans sa cellule, juste après la pièce.

Le jour fatidique arriva. Anh Hai avait invité sa famille au grand complet une ribambelle d'enfants, un nombre impressionnant de femmes au chignon huilé, et plein de grands-mères chiqueuses de bétel, chacune équipée d'un grand mouchoir pour pouvoir pleurer tout à leur aise, et d'un panier de friandises et de grains de pastèques pour se remettre de leurs émotions. Si les Vietnamiennes raffolent généralement du théâtre, les femmes de Anh Hai comblaient les espérances des acteurs les plus cabotins. A elles seules, elles constituaient un public exceptionnellement réceptif.

Au programme des réjouissances, il y avait le match de football le matin, et dans la soirée la représentation théâtrale suivie d'un récital de chants révolutionnaires. Un ballet, préparé de longue date par le camp des femmes, clôturerait la fête. La danse du Dragon était prévue pour le lendemain et laissée à la responsabilité des Chinois qui en sont les maîtres incontestés. Rien qu'à évoquer la danse du dragon, je me rappelais les Têtes de mon enfance où, caché derrière ma nourrice, je regardais, effrayé et fasciné, les circonvolutions de cet animal fabuleux se frayant un passage dans la foule au son strident des tambours et des gongs. L'équipe de Ly perdit le match mais, de l'avis des experts, ce fut une belle partie qui honorait autant les vainqueurs que les vaincus.

Le soir venait à peine de tomber que déjà Anh Hai donnait l'ordre de mettre le générateur en marche. La lumière rouge et bleue baignait le camp d'une lueur irréaliste. Nous étions excités comme si nous découvrions l'électricité. Dans cette lumière artificielle, le décor devenait vivant, magique; les couronnes et bijoux de fer-blanc semblaient des bijoux inestimables, les vieux haillons épinglés de papier d'argent et de bouts de nylon aux couleurs criardes, des pièces de musée.

A l'heure dite, les chefs de cellule conduisirent les prisonniers qui s'assirent par terre, dûment encadrés par les gardes. Un espace de deux mètres les séparait des femmes restées sous la surveillance de M^{me} Tam. Anh Hai et sa famille trônaient sur des chaises disposées le long du mur de la cuisine. Chi Tu, l'infirmière aux boucles d'oreilles d'or, avait pris place juste derrière, entourée de ses sœurs, cousines et amies toutes raides dans leurs chemises neuves.

Pendant que le public s'installait, je mis la dernière touche à mon maquillage, surpris par l'image que renvoyait mon miroir de poche un visage triangulaire, aux yeux bridés, à la bouche charnue, encadré de longs cheveux dont une partie était relevée en un chignon compliqué piqué de lourds bijoux et de fleurs. Dans la pénombre, mon costume rouge paraissait encore plus magnifique et délicat que ceux des vieilles peintures chinoises.

Un peu troublé, j'allai aider mes « compagnes », tout aussi méconnaissables en dames de cour. Le mandarin, l'empereur et les soldats étaient moins spectaculaires, mais très impressionnants. Seul Chau, qui devait jouer Truong Chi, était pareil à lui-même. Avec ses haillons du camp et son chapeau élimé, il avait déjà l'air d'un pauvre pêcheur. Il n'eut qu'à fixer sa bosse-oreiller et à se couturer le visage de balafres pour être dans la peau du personnage. Le pauvre Chau avait hérité toute la laideur de Truong Chi mais n'avait pas son seul talent en partage : il ne savait pas jouer de la flûte. Un autre acteur le doublait en coulisse.

Les préparatifs terminés, quand je parus devant les « machinistes », ce fut un concert de sifflets et de cris d'admiration. A peine remis de ma métamorphose, ils se ruèrent sur moi pour me palper les seins, me mettre sans vergogne la main aux fesses, tandis que d'autres m'appelaient « chérie » d'un ton câlin en cherchant à m'embrasser dans l'hilarité générale. Comme une jeune fille rougissante, je courus me réfugier derrière les rideaux en appelant Tam Mao au secours. Je pouffai de rire tout seul en pensant que le lendemain ils auraient tous les mains bien trop occupées avec leur faucille et leur pelle pour poursuivre de leurs assiduités une princesse en short et sans faux seins.

La salle était animée, vibrante comme un jour de grande première à Saigon. Tam Mao me dit

de prendre place sur la scène et leva le rideau, après avoir remercié la direction et chanté les mérites du régime.

La princesse est mélancolique dans le jardin impérial, tandis que le son de la flûte s'élève dans le silence de la nuit. De la salle saisie un instant par la surprise montent des commentaires de plus en plus distincts.

- D'où vient cette fille? Elle est superbe!

- Formidable! C'est une actrice de Saïgon. Elle est arrivée cet après-midi.

- Mais non, bande d'idiots, c'est le garçon de la cellule 9. Je le reconnais.

- Ça va pas, non!

- Où ont-ils trouvé ces costumes?

- On a dû les emprunter à un théâtre.

Les femmes jacassaient d'autant plus fort que, contrairement aux hommes, elles s'attendaient à quelque sketch de propagande politique. L'idée d'assister à une représentation de trois heures avec costumes « d'époque », instruments de musique et décors les excitaient terriblement. Mais comme les hommes, ce qui les intriguait le plus c'était l'énigme de cette fille qu'elles ne connaissaient pas.

- Ce doit être une nouvelle. Il faudra se renseigner.

- Mais non, c'est un type. Maman Tam l'a vu répéter.

- Tu es folle, j'ai jamais vu une fille aussi belle. Tu vas pas me raconter que c'est un bonhomme.

- Si tu ne me crois pas, je te le montrerai quand on ira aux corvées.

Maman Tam s'époumonait pour les faire taire. Le vacarme était tel que Anh Hai menaçait d'annuler la représentation. Le silence se rétablit peu à peu.

Tam Mao dut me pousser pour que je reprenne mes esprits et surmonte mon trac. Ce n'était pas le moment de flancher. Ces compliments qui étaient autant d'injures à ma virilité, qui me flattaient autant qu'ils m'humiliaient, que Ly entendait aussi bien que moi, ne devaient pas me faire oublier que la joie du camp était suspendue à cet instant. Après tout, le théâtre Kabuki japonais s'honorait du talent de ses acteurs dans les rôles féminins. Victime de mes préjugés, je m'identifiais tout simplement aux jeunes types qui faisaient le tapin en minaudant dans les rues de Saïgon. Mais pourquoi cette répulsion insurmontable pour les gitons efféminés qui se prostituaient alors que les filles de joie ne m'inspiraient que sympathie? Pourquoi ne voir là que laideur et ridicule, et ici que beauté et naturel? Une belle chanson est-elle moins belle selon qu'elle est chantée par un homme ou une femme? L'amour qui m'attachait à Ly était-il moins intense et moins bouleversant que celui que j'aurais éprouvé pour une jeune fille? Y a-t-il vraiment deux façons de naître, d'aimer et de mourir?

La princesse était de plus en plus mélancolique, le joueur de flûte de plus en plus émouvant. Le doute et la certitude le disputaient en moi. J'étais comme My Nuong à l'humeur changeante; orgueilleuse princesse, mélancolique amoureuse, tour à tour désespérée, moqueuse et cruelle envers celui qu'elle avait paré de beauté et qui n'était que laideur, insouciant du malheur qu'elle déclenchait par sa frivolité. Emue enfin, pathétique face au tragique destin que lui révélait un reflet dans une coupe de jade. N'avais-je pas vu l'image de l'amour dans un camp de rééducation?

Quand les accents de la flûte s'élevèrent pour la dernière fois au moment où je portais la coupe à mes lèvres, je vis le visage de Ly frissonner à la surface de l'eau. Ly que j'aimais tant. Si proche et si lointain. J'étouffai un sanglot, les larmes coulaient le long de mes joues, tombaient dans le bol. Mes mains tremblaient si fort qu'il m'échappa, se brisant à mes pieds. Mon cœur était désolé.

Le rideau tomba dans un tonnerre d'applaudissements; je sanglotais de plus belle, essuyant mes yeux au revers de ma longue manche. J'étais épuisé, anéanti de chagrin. Toute la troupe vint me féliciter, riant aux éclats, commentant la pièce, mon jeu.

Il n'y avait pas de jeu. J'étais triste à en mourir. J'avais envie qu'on me console. C'est alors que je me souvins du rendez-vous avec Ly. Je demandai précipitamment à Tam Mao la permission de revenir dans ma cellule pour me changer et me débarbouiller. Je courus presque, entravé dans ma longue robe, aveuglé par les larmes, vers la cellule 12.

J'allais seul dans la nuit. Tous les détenus écoutaient les variétés. Le ciel très noir, criblé d'étoiles, l'air si doux me laissaient oublier que j'étais prisonnier dans un camp. Avant d'atteindre la cellule 12, je distinguai vaguement Ly qui m'attendait devant la porte. Il m'entraîna rapidement à l'abri des jarres. Défait, empêtré dans ma jupe, je trébuchai. D'une poigne solide, il me retint. Je fus envahi d'une sensation indescriptible, une sorte d'ivresse délicieuse. Maintenu contre la cloison, je ne voyais que l'éclat de ses yeux, l'émail de ses dents.

Je ne savais plus qui j'étais, Trong ou la princesse. Il fallait pourtant que je cesse de jouer la comédie pour redevenir un jeune homme.

- Lâche-moi, tu me fais mal.

Je le repoussai de mon éventail de plumes de canard et lui demandai avec coquetterie

- Dis, tu me préfères comme ça ou comme avant?

- Question stupide!

Je le voyais sourire malicieusement dans la pénombre. C'est alors qu'il y eut un bruit sec d'armement de mitraillette. Je n'eus que le temps de repousser Ly dans la cellule.

- Sortez ou je tire.

J'émergeai de la nuit, tenant ma jupe à deux mains pour ne pas m'étaler dans la poussière. Ce geste si féminin me paraissait maintenant aussi ridicule que mes faux seins, mon faux chignon, mes faux bijoux. J'étais face à la vraie mort. Les gardes n'hésitaient pas à tirer. Pourtant, j'étais calme, prêt à n'importe quoi, même à mourir si c'était pour Ly. Ce serait l'occasion de lui prouver... Lui prouver quoi au juste? Pas plus qu'aujourd'hui, je n'aurais su définir mes sentiments pour lui.

- Où alliez-vous? Quelle est votre cellule?

Je n'eus pas le temps de répondre que le garde pointait déjà le canon de la mitraillette sur ma poitrine.

- Venez vous expliquer au bureau.

Il y avait une lueur de haine dans son regard. Pourquoi? La plupart des gardes étaient plutôt gentils. Tous s'étaient inclinés en souriant devant la princesse. Celui-là ne souriait pas. Il était exclu de la fête, de ceux sans doute qui n'aimaient pas voir les gens, surtout les prisonniers, se réjouir. Il me fit pirouetter du canon de son arme et me poussa devant lui. Quel spectacle nous devions offrir une princesse médiévale menée par un soldat communiste!

Arrivé au bureau violemment éclairé par une lampe à manchon, il me confia à un autre garde pour aller prévenir Anh Hai. L'écho des chants patriotiques entonnés par les filles me parvenait distinctement. Anh Hai entra au son de *Ton nom est le plus beau Hô Chi Minh* sur accompagnement de guitare et de tambour. Il avait l'air dur.

- Vous avez tenté de vous évader?

Je ne m'attendais pas à cette accusation. Une sueur froide me dégouлина le long du dos. Je me vis, enchaîné dans le conex, Ly désespéré, prêt au pire.

- Je ne cherchais pas à m'évader, j'ai eu envie d'uriner. J'ai vu les jarres et j'ai voulu m'abriter. Je vous jure que je n'avais pas l'intention de m'enfuir. Du reste, où pourrais-je aller dans cet accoutrement?

Assis derrière son bureau, Anh Hai m'observait : un détenu déguisé en femme, grossièrement maquillé, vêtu d'un costume de mauvais drap incrusté de couleurs criardes, tenant à la main un éventail de plumes récupérées à la poubelle. Un curieux détenu. Une pitoyable princesse.

- Pour cette fois, je ferme les yeux. Mais désormais, vous n'aurez pas le droit de quitter la scène avant la fin du spectacle.

Je balbutiai quelques mots de remerciements inaudibles. Il voulut ajouter quelque chose mais se ravisa et sortit.

La vie du camp était maintenant suspendue aux spectacles qui devinrent hebdomadaires. Notre répertoire s'enrichit de nouvelles pièces, d'un plein carnet de chants patriotiques, d'un vestiaire impressionnant de costumes de scène. Mes talents d'actrice me valurent quelques compliments flatteurs, une kyrielle de plaisanteries d'un goût douteux et une aventure insolite.

Une de nos soirées comportait une pièce dans laquelle je jouais un rôle de fée, et un récital de chants révolutionnaires et de danses assuré par le camp des femmes. Conformément aux ordres de Anh Hai, les acteurs restèrent en « coulisses » pour assister à la fin du programme clôturé ce jour-là par un ballet intitulé *la Victoire du peuple*. La grosse Maman Tam, poussive et soufflante, escortait son troupeau de danseuses qui trottaient en jetant des petits cris flûtés, ravissantes sous leurs chapeaux coniques, avec leurs simples costumes noirs de paysannes.

Le spectacle terminé, nous dûmes nous effacer pour laisser passer la cavalcade, triomphante des danseuses qui quittaient la scène sous nos applaudissements enthousiastes. Dans la bousculade générale, une des filles me saisit brutalement la main pour y glisser un billet plié menu. J'étais abasourdi, partagé entre la surprise et le rire : une vraie jeune fille habillée en paysanne étreignait la main d'une fausse jeune fille déguisée en fée! M^{me} Tam ne me laissa pas le temps de savourer cette situation équivoque qui m'aurait tant plu en temps normal. Elle m'arracha le papier des mains, tout en faisant regagner le gros de la troupe à sa petite paysanne égarée que j'avais à peine eu le temps de dévisager.

J'appris le lendemain que Nguyet, la danseuse téméraire, avait été enchaînée à un poteau dans sa cellule pour avoir essayé de me passer un billet doux. J'aurais été moi-même passible du conex si M^{me} Tam n'avait précisé dans son rapport - lettre à l'appui - que Nguyet avait eu l'initiative du geste. Son mot d'ailleurs confirmait cette thèse puisqu'elle y avouait être tombé amoureuse sans même m'avoir jamais parlé.

Mes copains, tout excités par cette aventure, m'apprirent que Nguyet était une habituée du Jardin des fleurs¹¹. J'étais perplexe, honteusement flatté mais surtout ému par ma petite putain amoureuse qui n'avait tant vu et tant vécu que pour s'éprendre d'un garçon qu'elle n'avait remarqué que parce qu'il incarnait des fées et des princesses sur le plateau d'un théâtre de camp de concentration. Je ne pouvais rien pour elle, sinon ébaucher un sourire chaque fois que je passais près de la petite fenêtre derrière laquelle je savais qu'elle me guettait en tirant sur sa chaîne.

Ly était le seul à ne pas faire de commentaires salaces sur cette histoire. Il savait ce qu'était une putain et plus encore ce qu'est l'amour impossible et tragique de celui qui ne peut jamais atteindre ni êtreindre la personne aimée.

Nguyet se consumait, pendue à sa chaîne, chaque jour fortifiant un amour qui, en temps ordinaire, sans ces contraintes sauvages, serait mort de sa mort naturelle; et Ly enviait secrètement ce supplice muet qui administrait la preuve éclatante de la passion.

Les semaines passèrent sans qu'on délivrât Nguyet. Le bruit courut qu'elle dépérissait. Chaque représentation théâtrale fêtait le triste anniversaire de son aveu. Je n'aimais pas Nguyet, mais j'admirais son courage. Sa solitude, son chagrin étaient miens. J'avais pour elle la tendresse d'un frère.

Un soir que je me démaquillais après la pièce, un garde vint me chercher pour me conduire à la direction. Je quittai mon costume de scène et enfilai une chemise pour le suivre. Qu'avais-

¹¹ Quartier de prostitution à Saïgon.

je donc fait? Je m'imaginai déjà au conex, entravé dans les menottes, baignant dans la merde, séparé de Ly.

Arrivé au bureau, je vis la lourde silhouette de M^{me} Tam gesticuler devant Anh Hai assis à son bureau, perplexe. Il l'interrompit pour m'expliquer qu'il assurait l'intérim de la direction du camp des femmes en l'absence de la responsable, partie en permission. Or, un incident était survenu depuis une semaine, Nguyet ne mangeait plus. Déjà très affaiblie, elle venait de surcroît de faire une chute et elle était dans le coma. Anh Hai, embarrassé, se tut. Maman Tam se lança alors dans un récit volubile

- Pendant la représentation, j'ai été prise de migraine et j'ai dû rentrer à la cellule. J'ai vu Nguyet perchée sur le tabouret qui essayait de voir la pièce en tirant sur sa chaîne. Elle a eu peur, ou le vertige, je ne sais pas, en tout cas, elle est tombée. Elle pleurait. Pas étonnant! Tout le monde pleurait en vous voyant si malheureuse, pardon malheureux, enfin, la pièce est triste, quoi! Bref, Nguyet est tombée. Elle pleurait et elle vous appelait Trong, Trong. Depuis, rien, elle est comme morte. On a fait venir le D^r That et puis le bonze acupuncteur impossible de la sortir du coma. Son état empire. J'ai entendu un jour une histoire comme ça. La fille ne s'est réveillée que quand son amoureux l'a appelé. Alors, voilà, j'ai pensé que peut-être si vous veniez... Ecoutez, elle va mourir. Si vous ne faites pas quelque chose, vous aurez sa mort sur la conscience.

Je n'en revenais pas. Cette histoire était abracadabrante. On ne voyait ça que dans les romans à l'eau de rose, dans les contes pour petits enfants. A force de me voir jouer les fées, Maman Tam perdait la tête. Mais Anh Hai? Il ne croyait pas à ce genre de sornettes quand même! Ce ne pouvait être qu'un piège pour que j'avoue je ne savais trop quoi.

Je bredouillai que je n'y connaissais rien à la médecine et que par ailleurs je n'avais vu Nguyet que le jour du billet.

Anh Hai coupa court à mes protestations.

- Vous acceptez ou non? D'ailleurs, inutile de discuter, un ordre.

Je compris alors que c'était Maman Tam et Anh Hai qui ne voulaient pas avoir un mort sur la conscience. Ils avaient tout tenté pour sauver Nguyet. Seuls restaient l'irrationnel, la magie, et ils étaient prêts à se ridiculiser par humanité. Car, après tout, qui leur reprocherait la mort d'une petite putain tombée accidentellement d'un tabouret, alors que tant de détenus sautaient sur les mines, crevaient de dysenterie, de tuberculose ou d'un séjour au conex? S'ils étaient capables de pitié pour une fille qui ne leur était rien, pouvais-je refuser d'aider la seule femme qui ait tant sacrifié pour un peu d'amour? Pouvais-je abandonner ma petite sœur de solitude?

Je leur emboîtai le pas comme un somnambule. Arrivé dans le camp des femmes, Anh Hai fit évacuer les filles qui sortirent en se bousculant. La cellule semblait plus ordonnée que celles des hommes mais suintait tout autant la misère et le désespoir sous la lumière crasseuse d'une seule lampe à pétrole. Maman Tam s'empressa d'approcher la loupiote de la couchette de Nguyet, dévoilant quelques boîtes Guigoz, de pauvres chiffons accrochés à un clou, puis une forme humaine, couchée sur le sol, vêtue d'une chemise rapiécée et sale, immobile, le pied pris dans une longue chaîne reliée au poteau le plus proche. A deux mètres de la natte, un tabouret sous la fenêtre d'où on pouvait apercevoir la scène du théâtre. Les filles s'y agglutinaient pour espionner ce qui se passait à l'intérieur de la cellule.

Anh Hai me poussa

- Allez-y. Faites quelque chose.

Les cheveux épars de Nguyet cachaient en partie son visage exsangue, cadavérique. Les yeux clos, la bouche pincée, on l'aurait dit morte.

- Mais faites quelque chose, enfin. Prenez-lui le pouls. Embarrassé, je saisis doucement sa main, puis renonçai, ne sachant ni comment m'y prendre, ni quelle était la vitesse d'un pouls normal. Pensant qu'elle respirerait mieux si on la surélevait, je demandai à M^{me} Tam, qui

suivait chacun de mes gestes comme si j'étais un magicien, de m'aider. Elle se saisit d'un oreiller de paille, et je tenais Nguyet dans mes bras pour la soulever. C'est alors qu'un flot de sang jaillit de sa bouche.

Les filles poussèrent un cri d'effroi. Anh Hai s'approcha. M^{me} Tam, horrifiée, laissa tomber l'oreiller. J'étais épouvanté, couvert de chair de poule. Puis je me ressaisis peu à peu. Si Nguyet était vraiment ma sœur, je trouverais bien un moyen pour la sauver. Je plaquai un chiffon contre sa bouche. En vain. Le sang coulait abondamment, imprégnait le linge, maculait ma chemise et la sienne. Je demandai à M^{me} Tam de mettre l'oreiller sur la couchette. La pauvre femme ne cessait de lorgner le chiffon rouge.

- Ce n'est pas grave. Elle a dû se mordre en tombant et le sang s'est accumulé dans sa bouche. Quand on l'a soulevée, il a giclé. Passez-moi du baume du tigre.

J'appliquai du baume sur le front de Nguyet, sur ses tempes, puis la couvris de ma chemise. Du tranchant de la main, je frappais à petits coups secs sur sa tête, tirais les cheveux sur ses tempes en l'appelant par son nom. Je faisais exactement comme ma mère quand elle voulait ranimer ma sœur évanouie. Mais Nguyet ne bougeait toujours pas. J'étais découragé et épuisé.

- Je suis désolé mais je crois que je ne peux rien faire de mieux.

Anh Hai, déçu lui aussi, me dit de regagner ma cellule. Je me dirigeai vers la porte, torse nu, grelottant de froid, le cœur lourd. Les filles me suivaient du regard en silence.

Soudain, Maman Tam poussa un cri triomphal

- Venez voir, elle a ouvert les yeux.

Depuis ce jour, les copains ne cessèrent de me taquiner en m'appelant « le docteur du cœur ». L'histoire qui avait fait le tour du camp alimenta les conversations pendant des semaines.

A notre rendez-vous du lendemain, Ly avait le regard sombre :

- Maintenant que tu as une fille, tu vas me laisser tomber, n'est-ce pas? Est-ce que tu lui as promis de vivre avec elle en sortant du camp, comme les autres?

Il jouait les indifférents, mais je discernai une nuance de tristesse dans sa voix. Autour de nous, les autres détenus étaient assis d'un air morose sur le talus ou debout contre la clôture de l'étang aux poissons, chacun tenant sa bouteille d'eau pour se laver car nous n'avions évidemment pas de papier hygiénique. Tous étaient plongés dans leurs pensées, personne ne nous prêtait attention. L'aube venait de pointer, un petit vent frais balaya le ciel gris. Je boutonnai la chemise de Ly de crainte qu'il ne prenne froid. C'était mon côté « père » poule.

- Ne dis pas de bêtises. J'ai promis de vivre avec toi. Qu'est-ce que j'irais faire avec elle?

Il eut un air songeur. J'embrayai sur notre vieille plaisanterie éculée :

- Dis donc, pourquoi tu perds toujours ton ballon au foot?

- Parce que je suis toujours en train de me demander où tu es dans la foule des spectateurs. Je te cherche et, pfiutt, on me pique mon ballon.

J'éclatai de rire.

- Espèce de menteur, tu regardes du côté des filles! Laquelle? Dis-moi tout!

Ly secoua la tête

- Je ne suis pas un joli garçon comme toi; personne ne m'envoie des mots d'amour, personne ne se laisse enchaîner pour moi, personne ne tombe dans les pommes pour mes beaux yeux.

Au diable Nguyet. Agacé, je me détournai ostensiblement.

Il me prit le menton pour me forcer à le regarder en face. Je me dégageai brutalement et boudai de plus belle. Tout à coup, il se pencha et me mordit l'épaule. Je déboutonnai ma chemise en vitesse, m'attendant à saigner comme un bœuf. En fait, je ne vis que la marque pourpre de ses dents sur ma peau. Furieux, je me levai pour regagner ma cellule. Il me retint par le bras et dit d'une voix douce.

- J'aimerais tellement que tu sois moche pour ne pas te perdre!

Deux jours plus tard, M^{me} Tam me rapporta ma chemise soigneusement lavée et pliée. Nguyet se remit peu à peu de sa maladie et on lui enleva ses chaînes. Nous ne pouvions nous parler, bien sûr, mais je la voyais baisser la tête en esquissant un sourire timide chaque fois qu'elle partait à la corvée d'eau. De loin, elle se retournait pour me jeter encore un regard furtif. Avait-elle été vraiment malade ou avait-elle simulé pour me faire venir dans sa propre cellule, en grande pompe, accompagné du chef de camp? Je n'en sus jamais rien, car nous n'eûmes pas une seule fois l'occasion de nous adresser la parole : comme les garçons, les filles étaient divisées en groupes qui s'espionnaient mutuellement. De temps à autre, on fermait les yeux en prenant le risque de se faire dénoncer pour non-délation par un détenu moins indulgent. Nous ne bénéficiâmes d'aucun heureux concours de circonstances, d'aucune complicité fortuite, et Nguyet partit un jour du camp en emportant son secret.

Notre région fut, en effet, victime d'une inondation d'une telle importance qu'on décida d'évacuer le camp des femmes en ville. Les filles n'eurent que cinq minutes pour préparer leur bagage. C'était sans doute suffisant pour envelopper quelques vêtements dans un bout de papier et récupérer leur chapeau de latanier, mais bien trop peu pour faire leurs adieux muets à ceux qu'elles quittaient sans doute pour toujours. Nombreux étaient les hommes et les femmes qui s'étaient jurés silencieusement une passion éternelle, qui avaient fait des projets d'avenir par gestes, s'étaient querellés et réconciliés d'un battement de cils. Tous ceux qui mille fois avaient fait l'amour par le miracle d'un seul regard, se séparaient à jamais en baissant les paupières sur leur chagrin. Tous ceux pour qui la seule présence des prisonnières était une consolation en soi perdaient en un instant le seul espoir qui les faisait se lever chaque matin.

Les camions se mirent en marche dans un vacarme indescriptible. Les retardataires grimpaient dans le camion de queue sous la surveillance de M^{me} Tam qui fermait le cortège. Je vis Nguyet monter, parmi les dernières. Elle portait un pyjama noir et un chapeau conique, serrant sous son bras un petit ballot de vêtements. Debout sur le camion, elle se pencha pour tirer la suivante sur la plate-forme. Elle suspendit son geste quelques secondes quand mon regard accrocha le sien où je distinguai un mélange de tristesse et d'amertume. Depuis ce jour, je ne l'ai jamais revue.

Quatre mois après le Têt, on réduisit encore nos rations. Il fallut dissoudre l'équipe de football désormais trop faible pour s'entraîner et disputer des matchs. Ly revint à son horaire habituel. Nous n'eûmes plus aucune chance de nous revoir en dehors de nos cinq minutes rituelles devant le portail des latrines.

Quant aux pièces, d'hebdomadaires elles devinrent mensuelles, et nous passâmes du répertoire classique à un genre résolument moderne puisque Anh Hai introduisit des pièces à la gloire du nouveau régime écrites après la chute de Saigon par des tâcherons de la propagande. Ce n'était que lieux communs, caricatures grossières des Américains et du gouvernement Thieu, louanges outrancières des communistes. Une parodie qui discréditait davantage les vainqueurs que les vaincus. Les pièces, toutes ridicules qu'elles fussent, avaient un goût d'avant-garde par rapport au reste de la production éditoriale. Dans les librairies, on ne trouvait plus à Saigon que les oeuvres et exégèses de Hô Chi Minh, Marx, Engels, Lénine et Castro.

Parmi les pièces « nouvelle vague », *Refaire sa vie*, la seule à se parer de quelques fioritures psychologiques, avait gagné la faveur du public. Elle avait été créée à Saigon par Thanh Nga, une actrice renommée qui fut assassinée en novembre 1978, devant chez elle, dans des circonstances mystérieuses.

Si je me taillai un assez beau succès en province en reprenant le rôle, l'événement fut salué d'un incident imprévisible. J'incarnais donc Jacqueline Huong, l'héroïne, mariée à un officier des « Léopards noirs »¹², blessé à la bataille de Khé-Sanh et porté disparu. Amenée à travailler dans un bar, elle fait la connaissance d'un colonel américain qu'elle finit par épouser. Le premier mari réapparaît, estropié mais bien vivant, la surprend dans les bras de l'«ennemi», tente de tuer son rival, mais meurt sous les balles des gardes du corps de l'Américain. La jeune femme, éperdue de douleur, venge son premier époux en tuant le second et s'engage dans le maquis, d'où le titre *Refaire sa vie*.

J'avais quitté mes atours de princesse et de fée pour un fourreau d'entraîneuse de bar, d'un vert ruisselant, au décolleté vertigineux, ceinturé d'une chaîne d'or. Mon apparition sur la scène ainsi dévêtu, outrageusement maquillé, « aguicheuse et suggestive », fut saluée d'une bourrasque de sifflets fanatiques qui furent rapidement noyés par un remue-ménage inhabituel les gardes étaient en train de maîtriser un spectateur qui se ruait sur la scène en poussant des hurlements hystériques.

J'appris le soir même qu'il s'agissait de l'éminent D^r That, ex-interne à l'hôpital de Cho-Ray, qui avait été saisi d'une crise de jalousie en me voyant apparaître sous les traits d'une putain dans la robe de... sa femme. Son esclandre l'aurait conduit directement au conex s'il n'avait rendu quelques services au camp en soignant les cadres qui seuls pouvaient bénéficier des rares médicaments sans lesquels le savoir très sophistiqué des médecins était désormais impuissant. J'étais d'autant plus fâché que le D^r That était sympathique et que nous partagions la même cellule. Après cet éclat, il ne m'adressa plus jamais la parole alors qu'il m'avait honoré de sa confiance en me racontant les circonstances de son évasion.

En compagnie de deux amis industriels, M. Man et M. Chuong, il avait acheté un bateau à My-Tho pour prendre la fuite avec femmes et enfants. Dénoncés par leur vendeur, ils s'étaient vu apporter une convocation pour se rendre à la police de My-Tho. Les policiers saïgonnais qui les avaient successivement prévenus à leur domicile leur avaient suggéré de prendre ensemble la voiture de M. Man plutôt que la jeep militaire.

Ce geste inattendu leur ayant laissé croire qu'il s'agissait d'une enquête de quelques heures, ils n'avaient emporté que leurs affaires de toilette. M^{me} That, qui s'apprêtait pour une soirée, n'avait même pas songé à quitter son fourreau de soie verte pour une tenue plus appropriée. Après un interrogatoire de plusieurs jours, ils avaient tous été envoyés dans notre camp, et les hommes n'avaient dû qu'à leur âge de faire des corvées moins pénibles que les nôtres le D^r That, 50 ans, nettoyait les latrines, M. Chuong, 65 ans, gardait les chèvres, M. Man, 60 ans, balayait les bureaux de la direction. Leurs femmes partageaient avec quelques autres prisonnières la bicoque des détenues « politiques ».

Ils ne furent libérés que trois ans après leur arrestation, contre une caution en tael d'or et sur l'intervention d'un neveu de That, cadre au Nord-Vietnam qui avait eu accès à leur dossier. La pièce maîtresse de ce document contenait un procès-verbal qui éclairait d'un jour nouveau la prétendue mansuétude qui les avait tous tant étonnés au moment de leur arrestation

« Les individus sus-mentionnés ont été appréhendés sur le chemin de la fuite, entre Saigon et My-Tho, dans la voiture immatriculée..., afin de gagner la côte où les attendait le bateau de pêche immatriculé... » Le tour était joué. Cette entourloupette inutilement légaliste pour prouver le flagrant délit de fuite leur avait valu le tarif de condamnation unique dans la province trois ans minimum.

En fait, je n'ai jamais compris pourquoi le gouvernement déployait tant d'énergie et de subtilité pour empêcher l'exode des cerveaux, si c'était dans le seul but d'incarcérer les coupables dans les camps alors que Saigon et le pays tout entier manquaient cruellement de techniciens, d'experts et surtout de médecins. Le profit était nul et le dommage considérable

¹² Léopards noirs régiment renommé sous le régime Thieu.

puisqu'il fallait faire venir les médecins et les infirmières du Nord où ils étaient déjà si peu nombreux, et si peu compétents.

Il reste que certaines de ces arrestations avaient involontairement sauvé bien des vies. Après la prise de Saigon et l'occupation, la frénésie d'évasion était telle que les gens auraient risqué n'importe quoi pour partir. La plupart s'en remettaient à des moyens tragiquement aventureux tels ces cinq jeunes du lycée Chu Van An de Saigon qui s'étaient fait appréhender sur une plage alors qu'ils s'apprêtaient à affronter la mer démontée des moussons sur une plate-forme de gros bambous reliés par des serre-joints inoxydables! Malgré les conditions d'existence du camp, ils avaient plus de chance d'en réchapper, même après trois ans de détention, qu'en une heure de navigation sur ce radeau de la Méduse.

Tout bien considéré, l'attitude hystérique du D^r That déclenchée par la robe verte n'avait rien d'étonnant. Outre les privations et la fatigue, tous les détenus souffraient de troubles du comportement. Ce dérèglement psychique généralisé était plus ou moins grave : certains se laissaient carrément mourir, d'autres se renfermaient sur eux-mêmes, dans un état proche de la folie, soliloquant dans un coin. La majorité n'était qu'apathique et formidablement émotive. Mais, comment surmonter l'angoisse, la frustration, la jalousie? Loin de sa famille, le déporté imagine le pire - et le peu de visites ou de nouvelles qu'il reçoit le confirme dans son pessimisme : sa maison est confisquée, sa femme et ses enfants sans ressources, parfois sans abri. Il les voit mourant de faim, acculés à la prostitution pour subvenir à leurs besoins et lui apporter chaque mois les quelques provisions sans lesquelles lui-même ne peut plus survivre.

Si la plupart des femmes restaient bonnes épouses et bonnes mères, attendant patiemment une libération plus qu'incertaine, beaucoup se remariaient, laissant tomber mari et enfants pour « refaire leur vie » avec quelque cadre du Nord.

Bay, un de nos compagnons, ancien chef de groupe de « demi-soldats¹³ », en mourut de désespoir. Il était théoriquement au camp pour trois ans. Sa femme lui rendit visite pendant toutes ces années, attendant la fin de sa peine, sans jamais se plaindre. Au cours d'une récente visite, elle lui avait fait part de l'attitude entreprenante du cadre de son quartier, le même qui avait envoyé Bay au camp. Il promettait d'intervenir en sa faveur si elle se montrait « compréhensive ». Mais Bay ne sortit ni à la date espérée ni dans les mois suivants, pas plus que nous tous qui nous étions bercés des mêmes promesses non tenues. Quelques mois après l'« échéance », le jour de la visite mensuelle, la direction découvrit, après le départ de presque toutes les familles, une ribambelle de petits enfants pleurant devant le portail. C'était les enfants de Bay, amenés par leur mère qui les avait laissés là sous prétexte d'aller faire pipi. On convoqua Bay qui put voir ses enfants, en larmes, derrière la double clôture, impuissant. Une retardataire proposa de les conduire dans le village de leurs grands-parents.

Bay accepta avec reconnaissance, regagna sa cellule et s'enferma dans un mutisme total. Nous tâchions de le consoler, de le reconforter. En vain. Bay n'ouvrit plus la bouche, dépérit à vue d'œil et mourut quelques semaines plus tard.

Sans les femmes, avec les menaces d'inondation, le rationnement, la suppression du foot et la réduction des programmes de théâtre, la vie du camp devenait de plus en plus lugubre. Ly et moi nous raccrochions à nos cinq minutes matinales, soutenus par l'espoir, chaque jour plus hypothétique, de notre libération prochaine et nos projets de vie commune. Si d'aventure je ratais notre rendez-vous, empêché par quelque corvée, j'étais abominablement triste. Ces jours-là, Ly ne mangeait presque rien. Je dus lui arracher la promesse qu'il ne négligerait jamais sa santé quelles que soient les circonstances.

Plusieurs mois passèrent, sans changement notable sinon que le camp se remplissait chaque jour davantage sans qu'on augmente pour autant le volume de l'approvisionnement. Nous

¹³ Fonctionnaires mobilisés sur place.

mourions de faim et le camp finit par être trop petit pour accueillir cet afflux de prisonniers. C'est alors que la direction envoya les premières équipes chargées de construire les baraquements d'un camp agricole relégué au fin fond des marécages, une des régions les plus malsaines du delta, infestée de moustiques et de sangsues, stérilisée par les sels d'alun, dépourvue d'eau potable, inaccessible sauf par des bateaux à moteur qui remontaient les canaux récemment creusés par nous. Si le camp agricole était qualifié de « centre expérimental », c'est que jamais personne ne s'était aventuré dans cette région, surtout pas pour y faire de l'agriculture, tout simplement parce que nulle plante, nul animal ne pouvaient résister aux sels d'alun. L' « expérience » consistant sans doute à savoir si l'homme pouvait y survivre!

Chacun savait qu'être expédié là-bas équivalait à une peine de mort. Chacun tremblait d'y être envoyé. Je tremblais pour Ly qui tremblait pour moi. Pourtant, au cours de nos rendez-vous matinaux, nous avons envisagé presque de gaité de cœur l'éventualité de partir ensemble dans cet enfer si c'était la seule chance de ne pas être séparés.

Un matin, à notre grande surprise, nous fûmes dispensés de corvées et consignés dans nos cellules. Ce n'était pas bon signe. Mes pressentiments furent confirmés quand, au moment de l'appel, on donna la liste des partants pour le « centre expérimental »; Ly était parmi eux. Je regagnai ma cellule, la mort dans l'âme. Nam Son m'apprit qu'à l'origine mon nom figurait aussi sur la liste mais que Anh Hai, soucieux de maintenir le groupe théâtral, l'avait rayé.

Les appelés devaient se regrouper dans l'heure à l'embarcadère et il était strictement interdit de communiquer avec eux sous peine de sanction. Fou d'angoisse, je profitai du désordre pour me précipiter dans la cour. Ly me cherchait des yeux. Il portait un chapeau de toile kaki tout déchiré et un pyjama que je lui avais cent fois rapiécé. A ses pieds, deux paniers contenant ses pauvres richesses. Je m'approchai de lui. Ses cheveux s'échappaient par les trous de son chapeau. Je le lui arrachai pour l'échanger contre le mien, tout neuf, récent cadeau de ma mère. L'émotion me serrait la gorge. J'aurais voulu dire tant de choses! Ly avait l'air si désespéré. Je savais que dans un accès d'émotion, il était capable du pire. Je redoutais qu'il ne fit un éclat à cause de moi. Je pris la parole, comme on se lance à l'eau.

- Ly, garde mon chapeau. Le soleil doit être dur là-bas; je mettrai le tien. Fais attention. Mange, soigne-toi. Surtout ne tombe pas malade. Je viendrai te retrouver. Sinon, sois patient. Nous allons certainement être libérés bientôt et nous vivrons ensemble.

Ly me regardait, désespéré. Il passa les doigts dans ses cheveux ébouriffés comme j'aurais tant aimé le faire et ajusta mon chapeau, le retenant du plat de la main comme s'il allait s'envoler.

- Toi aussi, soigne-toi. Mange. Je ne serai plus là pour te forcer à le faire, mais fais-le. Et puis, à partir de demain, inutile d'aller sitôt aux toilettes. Mais pense à moi.

Une voix dans mon dos me fit sursauter.

- Alors, princesse, qu'est-ce que vous faites ici? Je vous avais supprimé des listes. Votre nom, c'est bien Trong?

- Oui, c'est bien Trong. Mais justement, je voulais vous dire, Anh Hai, que je préférerais partir au camp agricole. Huu Ha et Bui Dan pourraient très bien jouer mes rôles. J'aime beaucoup le théâtre, mais...

Mais j'aime Ly, je ne veux pas le quitter, je ne veux pas le perdre.

Je me moquais bien du théâtre. Ce n'était pas le cas de Anh Hai qui se demandait sans doute pourquoi je sacrifiais ma chance de rester, alors que la plupart des détenus cherchaient les prétextes les plus extravagants pour ne pas partir. Ma demande non seulement était déplacée, mais dénotait une bonne dose d'ingratitude et un sacré culot. Il répondit, on ne peut plus sèchement.

- Estimez-vous heureux de ne pas quitter le camp. Ici, on ne discute pas les ordres. D'ailleurs,

ENFER ROUGE, MON AMOUR

qui vous a permis de venir dans la cour? Rentrez immédiatement dans votre cellule. Faites votre autocritique par écrit et remettez-la à votre chef de cellule.

La colonne des partants s'était déjà ébranlée pour gagner le débarcadère. J'eus tout juste le temps d'apercevoir Ly grimacer un sourire d'adieu. Ma vue s'embua.

6

Sans avoir jamais aimé, je m'étais toujours demandé comment faisaient les gens pour survivre à la perte de l'être cher. Comment avaient-ils le courage - ou la faiblesse - de dominer leur douleur pour manger, boire et dormir. Maintenant, je savais, mais je m'étonnais toujours. Oui, je continuais à boire, à manger, à dormir. Mon corps dominait mon cœur car mon cœur était mutilé « Tu t'en vas. La moitié de mon âme est morte, l'autre moitié n'est plus qu'une ombre. » Les poètes du monde entier ont su trouver les mots pour exprimer cet arrachement car les chagrins d'amour sont universels.

Tous les jours, j'allais à notre ancien rendez-vous comme si Ly m'y attendait. Le front appuyé au bois rugueux de la clôture, je regardais méticuleusement chaque nœud du bois, chaque torsion du fil de fer barbelé. C'était le même portail, les mêmes barbelés, les mêmes latrines en tôle ondulée, le même talus glissant, mais tout avait changé. Notre amitié s'était déroulée dans ce décor. La toile de fond était restée, l'acteur principal était parti.

Désormais, et jusqu'à notre libération, nous ne nous verrions plus. Au temps de Ly, je me fichais bien d'être en prison puisque nous y étions ensemble. Maintenant, je pensais avec amertume que cela faisait trois ans que j'étais détenu dans un camp, sans jugement. Je voulais justice : qu'on me condamne ou qu'on m'acquitte, qu'on me libère ou qu'on me fusille, m'importait peu. Je voulais être jugé, je refusais cette molle et terrible incertitude.

Pourtant je ne disais rien, je ne me révoltais pas, j'exécutais mes corvées sans mot dire. Mais je ne souriais plus, je ne riais plus. Je ne pleurais pas davantage. Rire, sourire, pleurer, m'aurait trop rappelé les jours où j'avais ri, souri et pleuré avec Ly.

J'aurais aimé perdre la mémoire pour ne plus penser à lui, pour oublier. J'enviais les détenus rendus amnésiques ou fous par le camp, qui passaient le reste de leurs jours à végéter dans un état de béatitude consolatrice. L'amour rend à la fois fragile et invulnérable : ce monde que Ly n'illuminait plus m'était si indifférent que rien ne m'atteignait.

Un autre Têt, le plus triste de ma vie, et six mois passèrent ainsi sans que j'aie la moindre nouvelle de lui, sans que je sache s'il était mort ou en vie. Et moi, je vivais toujours.

En juin 1978, aux premières heures d'une aube pluvieuse, le bruit courut qu'une barque revenait du camp agricole. Bay Que me précisa qu'il s'agissait de malades que la direction, alertée par le taux de mortalité, avait décidé d'évacuer.. Profitant encore une fois de la corvée d'eau, tiraillé entre l'envie et la crainte de le voir, je me précipitai pour regarder si Ly faisait partie du convoi.

Je ne peux pas décrire l'horreur qui me saisit à la vue de ces revenants à la peau sèche et craquelée, mâchoire pendante découvrant un trou noir ou des gencives blêmes piquées de quelques chicots infects. Véritables épaves humaines drapées dans des sacs de sable ou couvertes de haillons crasseux qui flottaient autour de leurs jambes décharnées, pas plus épaisses qu'un poignet d'enfant, leur démarche était si lente qu'on eût dit un film au ralenti. Appuyés les uns aux autres pour se soutenir, ils étaient tous semblables dans leur terrible

décrépitude : ils allaient mourir.

Deux gardes fermaient le cortège, portant de mauvaise grâce un cadavre enroulé dans une natte pourrie qui laissait échapper deux jambes maigres et jaunes. Un détenu qui avait dû s'éteindre pendant le trajet sans doute, sinon on l'aurait enterré sur place au camp agricole afin de ne pas alourdir inutilement la barque. J'appris que c'était Minh, le robuste goal de l'équipe de Ly, celui qui m'appelait Cam Loan, du nom de l'héroïne de sa pièce préférée. Quand il montait sur la scène pour interpréter un chant patriotique, il ne manquait pas une occasion de me pincer en étouffant un rire goguenard. Si Minh, costaud, gouailleur, gesticulant sur ses mollets musclés désormais réduits à l'épaisseur d'une allumette avait succombé, comment Ly pouvait-il résister? Je suivis la sinistre procession dans l'espoir de glaner quelques renseignements. Je les voyais grelotter de froid sous la pluie, déraiper sur la boue du talus. Arrivés sous le petit auvent de la cuisine, ils s'accroupirent sur le sol détrempé en attendant que la direction les répartisse dans les cellules. Je m'approchai mais ne reconnus personne parmi ces visages parcheminés de petits vieux moribonds. Soudain, un des squelettes se leva et fit trois pas hésitants vers moi. Était-ce Ly? J'étais glacé d'effroi. La momie esquissa un sourire en tendant la main.

- Trong, tu ne te souviens pas de moi? Je suis Hung Nhi, ton voisin à la cellule 9. Tu ne te rappelles pas?

Oh! mon Dieu, comment pouvez-vous faire tant souffrir! Hung le minus, mon petit voisin espiègle et chanteur, qui ne pensait qu'à manger et passait sa vie à dévider des chapelets d'injures et de gros mots. Comme j'avais été peu indulgent pour lui! Dans un élan de tendresse un peu tardif, je pris sa main osseuse, mais, sur le coup, je ne pus parler. J'aurais tant voulu qu'il pardonne mon indifférence. Enfin, bêtement, je lui dis combien j'étais heureux de le retrouver, mais peiné de le voir si maigre.

- Tu sais comme j'aime bouffer. Pas de chance. Là-bas, il y a encore moins à croquer qu'ici. J'avais tellement faim que j'ai mangé n'importe quoi des herbes, des racines, des rats morts. C'est d'ailleurs tout ce qu'on trouve. Alors, je suis tombé malade.

Il jeta un coup d'œil inquiet vers la cuisine où discutaient les gardes et baissa la voix.

- Là-bas, on travaille le double pour moitié moins de ration. Si tu n'y arrives pas, on t'enchaîne et tu n'as plus qu'un bol de soupe par jour. J'ai pensé m'évader, mais un mouchard m'a dénoncé avant même que j'aie essayé. Les gardes m'ont enchaîné et mis à la soupe. Je toussais comme un malheureux. Depuis une semaine, je crache du sang. Je pense que je n'en ai plus pour longtemps, c'est pour ça qu'ils me ramènent. D'ailleurs, tu sais, le camp agricole, c'est un tel enfer que maintenant j'aurais peur de guérir.

De fait, en plus de son effrayante maigreur, son visage était blafard avec de larges cernes noirs sous les yeux. Un mort-vivant, un zombi de film d'horreur!

- Ne t'en fais pas, Hung. Tu t'en sortiras et peut-être que tu resteras ici. Demain, tâche de venir dans ma cellule, je te donnerai un peu de sucre, j'en ai encore un peu.

Il y eut un sourire de reconnaissance sur son masque chiffonné, puis, soudain, il se mit à fouiller dans les poches d'un pantalon désormais si grand pour lui qu'il faisait comme une jupe froncée autour de sa taille.

- Ecoute, Trong. J'ai vu Ly. Nous ne sommes pas dans la même cellule, mais quand il a su que je revenais, il m'a confié une lettre pour toi. Il est très malade lui aussi. Pour la lettre, fais gaffe. Si les « antennes » la voient, ça ira mal pour lui, pour toi et pour moi. Salut. A demain peut-être.

Je retournai dans ma cellule, bouleversé. Couché sur ma natte, tourné contre la cloison comme si je dormais, je lus la lettre de Ly.

Trong,

Il pleut dehors. Il pleut depuis combien de jours, je ne m'en souviens plus. Je suis malade depuis le mois dernier, et depuis une semaine je peux à peine marcher. Comment vas-tu?

ENFER ROUGE, MON AMOUR

Peux-tu finir ton travail tout seul? Je me demande souvent comment tu t'en sors, si tu n'es pas malade. Je me rappelle nos petites querelles et je suis très malheureux. Ici les gens ne sont pas marrants. Il faut dire qu'on travaille très dur. Ce n'est pas comme au camp; ils te battent et t'enchaînent jusqu'à ce que tu acceptes de travailler comme il faut. Je n'ai aucune nouvelle de toi depuis si longtemps. Je ne mets pas de date parce que je ne sais pas quel jour nous sommes. Ici, il n'y a pas de dimanche, et parfois nous devons même travailler la nuit si nous n'avons pas fini la corvée du jour. Est-ce que tu fais toujours du théâtre? Est-ce que tu viendras me voir? Je rêve : je sais que c'est impossible. J'étais malade à mon arrivée et puis ça a passé. Mais le mois dernier, j'ai attrapé une dysenterie, je ne pouvais rien manger, je vomissais tout ce que j'absorbais et j'avais la diarrhée. Les premiers jours, ils disaient que j'étais paresseux et ils m'enchaînaient la nuit pour me forcer à travailler le jour. Puis ils ont vu que j'étais vraiment malade. Trop tard, je ne pouvais déjà presque plus marcher. Au début, je voulais me laisser mourir. J'étais seul et malade et si loin de toi. Tout d'un coup, je me suis souvenu de ma promesse, le jour de mon départ. Alors j'ai essayé de manger et de marcher. J'avais peur de mourir sans te revoir. Je me suis dit « Trong sera triste si je meurs » et je ne veux pas que tu sois triste, toi qui aimes tant rire et plaisanter. Depuis quelques jours, ils choisissent des malades pour les renvoyer au camp. J'ai arrêté de manger pour avoir l'air encore plus malade. Mais tu sais qui est mon chef de cellule maintenant? Duc Rau, « l'antenne » avec qui j'ai failli avoir une bagarre, tu t'en souviens? Alors, tu penses s'il veut me laisser revenir tranquillement au camp! Mais ça ne fait rien. Ce matin, comme je savais que Hung Nhi était sur la liste des malades, je lui ai remis cette lettre. Je profite que les autres ne sont pas là pour t'écrire. J'ai pris un papier d'emballage, et j'ai un tout petit bout de crayon. J'espère que tu vas bien. Je fais beaucoup de fautes, ne fais pas attention.

Ly

PS la semaine dernière j'étais si malheureux que j'ai demandé au coiffeur du camp de me raser la tête pour te montrer que je pense à toi. Sans toi, que m'importe le reste?

Au fil de la lettre, j'avais pris ma décision il fallait que je voie Ly. Il y avait certainement moyen de se joindre au convoi hebdomadaire qui partait le matin et revenait le soir après avoir approvisionné le centre expérimental en riz. Je me renseignai auprès des détenus affectés à la cuisine qui m'apprirent que le prochain transport était prévu pour la fin du mois. La veille, prenant mon courage à deux mains, je décidai d'aller voir le chef de cellule, tard dans la soirée afin de ne pas attirer l'attention des copains. Nam Son, allongé sur sa natte, devant une théière, bourrait sa pipe. Tabac et thé lui avaient sans doute été offerts par des détenus soucieux de leur tranquillité. Je m'approchai, plein d'appréhension : depuis que je jouais les rôles féminins au théâtre, Nam Son était très entreprenant avec moi. Les réflexions moqueuses ou même grivoises de mes compagnons prenaient chez lui une tournure d'autant plus inquiétante qu'il pouvait tout se permettre. Jusqu'ici il n'avait pas abusé de son pouvoir, mais il ne manquait jamais de me faire des propositions à haute voix qui me gênaient terriblement. Quand je l'entendais dire « Reste habillé en princesse et viens dormir avec moi », j'avais tout simplement peur. Tandis que les autres s'esclaffaient comme à une bonne plaisanterie, une sueur froide me coulait le long du dos. Je ne disais rien mais je le haïssais. Comme tous les chefs de cellule, Nam Son occupait un espace deux fois plus grand que les autres détenus. Sous prétexte de mieux nous surveiller, il avait fait surélever sa couchette d'une trentaine de centimètres en plaçant des caisses de munitions sur un lit de briques. Il jouissait ainsi d'une sorte de divan dont il était très fier. Quand il me vit arriver, il se poussa pour me faire de la place du côté du passage.

- Bonjour, princesse, que puis-je faire pour vous?

Je répondis à son clin d'œil paillard par un pâle sourire. Autour de nous tout était calme. Son plus proche voisin ronflait sous une moustiquaire. Je pouvais parler tranquillement, mais

j'étais trop crispé pour réfléchir.

- Vous avez une couchette bien confortable.

Je regrettai immédiatement mes paroles les petits yeux de Nam Son disparurent dans les plis de ses paupières et il eut un rictus répugnant.

- Bien sûr qu'elle est confortable. J'ai déjà demandé à la princesse de l'essayer, mais elle n'a jamais daigné répondre à mes avances.

Sa phrase se noya dans un rire gras qui me fit frissonner.

- Nam Son, je sais que vous m'aimez comme un frère, c'est pourquoi j'ose vous demander un service. Je suis sûr que vous pourrez me le rendre.

Il aspira une longue bouffée, et remit une minuscule boule de tabac sur une bouteille d'eau reliée à un long tuyau. Les yeux mi-clos, il se laissa aller en arrière.

- Je vais voir si c'est possible. Dis toujours.

- Voilà, je viens d'apprendre que mon ami Ly est très malade. Or, il y a demain un convoi de riz qui part pour le camp agricole pour revenir le soir même. Voulez-vous me désigner pour la corvée de débardage? Comme ça, je pourrai voir Ly.

Nam Son se redressa, posa sa pipe et me fixa de ses yeux devenus mauvais.

- Tu veux rire! Tu crois que c'est facile de quitter un camp pour un autre? Tu oublies que nous sommes en prison? Le déchargement, il n'y a que les types de la popote qui s'en occupent, et ce sont des types choisis, des types de confiance, tu comprends? C'est impossible! Je t'aime bien, je veux bien t'aider, mais c'est impossible!

Je me serais volontiers mis à genoux pour l'implorer, mais je me contentai de le supplier à voix basse

- Je vous en prie, faites-le pour moi. Soyez gentil.

Il reprit sa pipe.

- Et si tu t'évadais en cours de route, qui est-ce qui en subirait les conséquences? Tu rigoles!

Je changeai de tactique et pris un air songeur. Il effleura ma main et susurra.

- Tu es très joli sur scène, tu sais?

Brusquement, je me tournai vers lui et, agrippant son bras, je lui dis précipitamment, comme si j'avais peur de revenir sur ma décision :

- Laissez-moi y aller une seule fois, je vous assure, une seule, et je ferai tout ce que vous voudrez.

Un coup de vent fit osciller la petite lampe à pétrole. Dans la lumière vacillante, son visage bouffi fut illuminé d'un éclair de satisfaction. Il souleva lourdement son corps de lutteur, et sa main, comme par hasard, se posa sur mon genou

- Écoute, au fond, c'est possible que je t'envoie là-bas. Je n'ai qu'un mot à dire à Bay Que, mais...

Il suspendit sa phrase, l'œil fixé sur l'échancrure de ma chemise ouverte. Voyant que j'allais gagner la partie, j'insistai.

- Faites-le pour moi, je ne l'oublierai jamais.

Sa main glissa, remontant lentement de mon genou à la cuisse. Je jetai un regard paniqué autour de moi, mais personne ne faisait attention à nous. J'étais sur le point de regagner lâchement ma natte; il me retint d'une pression de la main. J'entendais sa respiration haletante.

- Reste avec moi cette nuit, et demain tu pourras aller au camp agricole si tu y tiens.

Le gong de nuit résonna. Il y eut un bref remue-ménage, puis tout redevint calme. Nam Son se leva pour souffler la mèche de la lampe. La cellule fut plongée dans l'obscurité. Au milieu du silence, s'éleva le chant du grillon, petite mélodie monotone et stridente.

Un revers de main me renversa brutalement sur la couchette.

Je sentis une pogne rugueuse me caresser la poitrine. Je fermai les yeux, la gorge nouée de dégoût. J'avais envie de pleurer.

Le lendemain, je montai dans le bateau à moteur. Le voyage fut interminable. Il fallait descendre le fleuve pendant des heures puis emprunter des canaux de plus en plus étroits à mesure qu'on approchait du camp. A une bifurcation, le paysage devint brutalement plat et terne. L'eau rougeâtre, visqueuse charriait des bancs de sangsues entre des berges couvertes d'une végétation rabougrie. Des nuées de moustiques nous harcelaient dans un vibronnement cauchemardesque.

Bay Que, qui s'était fait prier pour m'emmener, commençait à se résigner à ma compagnie. J'écopais toutes les cinq minutes tant la barque était chargée. Les deux gardes scrutaient l'immensité désolée, mitraille au poing, faisant des moulinets de leur main libre pour écarter les nuages de moustiques. Nous naviguions depuis une bonne heure sans avoir vu âme qui vive ni la moindre maison quand le camp agricole se dressa devant nous comme un grand cimetière.

Il était composé de plusieurs rangées de paillotes parallèles, séparées par des canaux qu'enjambaient des ponts de singes. Je déchargeai le riz sous l'œil sévère mais intéressé des gardes postés aux quatre miradors qui ceinturaient le camp : une distraction comme une autre dans cet univers spectral où ne s'agitaient que des ombres décharnées, pataugeant dans la boue pour creuser inlassablement d'inutiles canaux dans une plaine stérile. Parmi les détenus en loques, je ne reconnus personne. Certains pourtant me faisaient signe, mais nul sourire n'animait leur visage émacié, exsangue, dont les yeux n'exprimaient plus qu'un désespoir muet, que l'ultime envie d'en finir pour échapper à jamais à la fatigue et aux jappements teigneux des gardes.

Quand j'eus fini mon travail, Bay Que, en habitué du camp, me guida sur les passages de terre battue. Il interrogea un chef de cellule qui lui indiqua la cellule de Ly. Il était midi. Tout le monde travaillait. Seuls restaient les invalides et les mourants. Bay Que me laissa à la porte d'une paillote en me recommandant d'attendre son retour sans me faire remarquer. La cellule était sombre, le seuil très bas. Je dus me courber en tâtonnant devant moi dans le noir, suffoqué par une odeur de moisissure et de saleté aussi compacte qu'un mur. Je m'appuyai au chambranle de bambou, saisi par la nausée, sans arriver à percer les ténèbres. Peu à peu, je saisis un vague bruit dans le fond de la paillote. J'avançai précautionneusement au milieu des rangées de nattes vides vers une forme humaine qui eut un timide recul. L'épave craintive qui croupissait là portait un chapeau mou. Mon chapeau. Cette chose qui se terrait dans son trou d'ombre était Ly.

En me reconnaissant, il se souleva sur les coudes. Je me précipitai et m'agenouillai pour passer un bras derrière son dos et surtout cacher mon effroi. Oh! mon Dieu, aidez-moi, faites que je ne pleure pas. Il ne faut pas qu'il sache dans quel état je le trouve. Il faut lui laisser croire qu'il a l'air en bonne santé, que tout ira bien.

Il se redressa difficilement et me fixa de ses yeux hagards. Je ravalai mes larmes et restai un long moment sans parler, essayant de donner le change en tirant sur sa natte, en arrangeant son oreiller de paille tout déchiré.

J'avais peine à le reconnaître. Comment peut-on changer à ce point? Il commençait à avoir le faciès caractéristique des agonisants, avec sa tête trop grosse aux yeux trop grands, les articulations énormes par rapport aux membres squelettiques.

Je me rappelle cette scène sans la moindre haine mais avec lassitude. Ce qui pouvait encore se justifier juste après la guerre n'était plus qu'inutile souffrance, torture gratuite. Un régime fort ne doit pas reposer sur des vengeances aussi inhumaines. De ma vie entière, je n'oublierai cette chose horrible et déchirante.

Ly s'agrippa à mon bras en esquissant un sourire qui n'était plus qu'une grimace de douleur.

- Tu es venu. Tu as reçu ma lettre.

Il portait un pyjama dont la couleur indéfinissable était celle de la crasse. Je ne comprenais

pas pourquoi mon chapeau, qui lui allait si bien, semblait si grand. Je me rappelai alors qu'il s'était fait raser. Plus que tout le reste, cette mutilation était l'expression même de son désespoir.

Oh! Ly, comme je voudrais te voir sourire et vivre! Qu'as-tu donc fait pour souffrir pareille torture? Ceux qui méritaient un tel sort sont partis depuis bien longtemps, très loin d'ici, les poches débordant d'argent volé au peuple. Qu'on aille les chercher, qu'on les enferme mais qu'on libère enfin ces malheureux trop pauvres, trop innocents pour songer à fuir, éternelles victimes d'un régime puis de l'autre. Libérez-les et vous serez plus humains et plus forts. Le monde vous regardera comme des héros magnanimes et généreux. Libérez-les et chacun oubliera vos erreurs. Nous sommes si las, si tristes, si fatigués de vivre qu'il n'y a même plus place pour la rancune ni la vengeance.

Je regardais Ly, appuyé contre la cloison où il avait pratiqué des petites fenêtres pour voir dehors. Voir quoi? Je m'affairai autour de lui pour cacher ma peine, déballant les petites gâteries que depuis sa lettre j'avais cachées dans un vieux caleçon reconverti en sac.

- Regarde ce que je t'ai apporté!

Il tourna faiblement la tête, mais sans rien voir. Je dus lui énumérer mes pauvres présents achetés avec mes cinq piastres mensuelles grâce à la complicité de Bay Que : un paquet de tabac, une boîte de lait condensé sucré, un sac de graines de soja et quelques bonbons de mauvaise qualité. Depuis une semaine, chaque soir, je les sortais un à un, pour les contempler en pensant qu'ils lui apporteraient un peu de joie. A son tour, il les prit, un à un, puis les remplaça dans le sac, sauf le tabac.

- Tu aurais dû garder ton argent pour acheter des patates douces. Tu es gentil, mais garde tout ça pour toi, je ne prendrai que le tabac.

Je me levais, désappointé. Il eut l'air paniqué.

- Je n'en ai pas besoin, j'ai tout ce qu'il me faut. Je t'assure. Regarde.

D'un geste, il désigna l'étagère chargée de bouteilles vides, de boîtes Guigoz rouillées, de noix de coco poussiéreuses qui trônaient à côté des trois petits singes d'argile que je lui avais donnés le jour où il avait quitté la cellule 9 pour la 12.

- Ly, tu te moques du monde. A part le tabac, tout ça c'est du sucre. Ça ne te fera pas de mal! Son visage s'illumina pour la première fois d'un vrai sourire.

- Petit professeur, tu me provoques. Tu sais bien que chaque fois que tu te fâches comme ça et que tu me fais la leçon, j'ai envie de te balancer un coup de poing dans la figure.

Il fit mine de se lever en riant. Je le forçai à s'asseoir.

- Où veux-tu aller? Dis-moi ce que tu veux.

Il essaya de me résister. Je dus détourner mon regard de ses bras devenus si fluets dans ses manches flottantes. On aurait dit un battant de cloche.

- Mais lâche-moi donc! Je veux faire de la soupe.

- Tu rigoles, non! C'est moi qui m'en occupe.

Je mis une casserole d'eau sur le four en terre cuite, y jetai une poignée de graines de soja et soufflai sur les brindilles.

- Dis donc, comment tu t'es débrouillé pour venir ici? C'est pas commode!

- Ben... Nam Son m'a donné la permission de faire le déchargement du riz de votre camp. Ça n'a pas été facile, mais j'ai tellement insisté qu'il a cédé. Tu peux manger normalement?

J'étais cramoisé dans l'ombre.

- Je mange de tout; le problème, c'est qu'il n'y a rien. Je pourrais te dévorer tout cru.

Il se pencha pour me mordre l'épaule. Il était si faible qu'il vacilla. Je fis semblant de tomber en poussant des cris de terreur qui nous firent rire aux éclats.

- Je vois que tu fais toujours du théâtre.

- Et toi, crétin, tu fais toujours du football?

Mon Dieu! Quel idiot j'étais! Il eut un sourire amer.

- Tu sais, ici, on n'a pas une seconde pour se reposer. On est tous crevés. Alors le football, tu parles! D'ailleurs, il n'y a même pas de terrain.

Quand la soupe fut prête, nous mangeâmes en nous racontant ce qui s'était passé durant les six mois de notre séparation; des choses insignifiantes qui nous semblaient passionnantes. Je le forçai à finir la casserole de soupe, en lui donnant la bécquée il était trop faible pour manger tout seul jusqu'au bout.

Nous étions tellement absorbés par notre conversation que nous ne vîmes pas Bay Que qui, du seuil de la porte, me dit qu'il était temps de rentrer au camp. Ly s'affola. Quand je voulus me lever, il me retint violemment par le pan de ma chemise.

- Reste. Reste encore un peu. Ils ne partent pas tout de suite.

Je m'agenouillai devant lui, lui mis les mains sur les épaules et lui parlai doucement comme à un enfant malade.

- Ly, je suis venu, je dois repartir. Je tâcherai de revenir. Soigne-toi. J'essaierai de t'envoyer des lettres par Bay Que si tu promets de bien manger. Promis?

Il semblait moins inquiet, plus tranquille.

- Promis!

- Bon, je vais m'en aller.

Mais je restais toujours à la même place, les yeux brûlants, la gorge nouée.

- Oh, non, Trong, ne pleure pas!

Soudain, je jetai un coup d'œil derrière mon épaule. Bay Que était parti. Ly comprit mon regard. Il saisit son chapeau, le mit devant son visage. Je me penchai un peu. Derrière le chapeau, il m'a embrassé.

Bay Que, sans doute touché par notre amitié, me donnait régulièrement des nouvelles de Ly. Depuis ma visite, il se remettait assez rapidement de sa longue maladie sa jeunesse et un regain d'espoir avaient eu raison de la mort. Il pouvait à nouveau travailler et arrivait à terminer ses corvées.

Un mois à peine après notre rencontre, je reçus un cadeau de Ly. Ce soir-là, j'étais de corvée d'eau pour la cellule, privilège que m'avait valu ma carrière « d'actrice ». J'allais péniblement avec mes deux douilles d'obus reliées par une palanche et soufflais devant la cuisine quand Bay Que m'appela et me tendit un panier en osier tressé, fermé d'un couvercle de bambou d'où sortaient des petits piailllements aigus. Il me dit que Ly, sachant ma passion pour les poules naines et les coqs de combat, avait échangé sa casserole contre deux poussins qu'un détenu avait reçus de ses parents.

Je remerciai le cuistot qui prenait déjà un gros risque en jouant les messagers, plus encore en transportant de tels cadeaux, et rentrai fou de joie dans la cellule. Je me mis immédiatement au travail pour leur aménager dans la courette un poulailler minuscule en tiges de bambou recouvert de paille et de chiffons. Je nourris les deux petites boules de laine avec du riz prélevé sur ma ration et des vers de terre que je dénichais dans le tas d'ordures près des latrines. Mes deux poussins nains se parèrent rapidement de plumes petites et fragiles comme du duvet. La poule était grise, les pattes pas plus grosses qu'un bout de ficelle, une tête mignonne comme une caille. Le coq plus coloré s'essayait déjà à chanter en faisant des effets de crête. Plus il grandissait, plus elle, rougissait, mieux il chantait. Chaque matin, son cocorico nain me rappelait l'amitié de Ly.

Trois ou quatre mois passèrent. Les poussins devinrent adultes, sans grandir pour autant. Bay Que faisait toujours office de postier. Ly s'était entièrement rétabli. Il me fit dire que ses cheveux repoussaient l'espoir renaissait donc pour lui. J'étais moins triste. Puis survint une inondation qui ravagea tout dans plusieurs provinces du Sud. Depuis une vingtaine d'années, personne n'avait assisté à de pareils ravages. Nous vécûmes dans l'angoisse d'une nouvelle

disette qui réduirait nos rations à zéro. La direction entreprit de nous faire construire une digue d'enceinte haute de plusieurs mètres tout autour du camp. On eût dit une forteresse. Nous devions travailler jour et nuit sous la tempête tant l'eau montait rapidement. Le niveau atteignit bientôt le milieu de notre muraille. Perdus dans cet océan, nous avions l'impression d'être au fond d'un bol vide posé sur l'eau. Les cadavres d'animaux dérivèrent alentour.

Une nuit, le toit de l'ex-pavillon des femmes s'écroula; le lendemain, le camp était comme un étang. Malgré nos efforts pour colmater et écoper, la pluie et les infiltrations noyaient tout. Nous vîmes arriver le moment où le niveau d'eau serait le même à l'extérieur et à l'intérieur de notre camp retranché. Dans les cellules, nous dûmes élever des estrades pour nous mettre un tant soit peu au sec. Consignés dans nos paillotes, nous ne sortions que pour réparer les digues sous l'averse et le vent glacial.

Depuis le début de l'inondation, nous étions sans nouvelles du camp agricole. Situé sur les plus basses terres du delta, le désastre devait prendre des allures de fléau. Je me faisais beaucoup de souci pour Ly. Comment pouvaient-ils lutter là-bas contre la catastrophe? Qu'avaient-ils donc à manger depuis qu'on avait suspendu tout convoi de riz? De riz d'ailleurs, nous n'en avions plus, même ici. Le camp nous nourrissait de pâtées de manioc et de sorgho dont les cochons n'auraient pas voulu. J'appris que les poules, soumises à tel régime, ne pondaient plus. Impossible de digérer cette purée de coques ligneuses. Le camp entier avait la diarrhée, des douleurs d'estomac intolérables.

Un cyclone arracha le toit du théâtre, miraculeusement préservé jusque-là, et causa de gros dégâts aux toitures des cellules. De l'eau par en dessous, de l'eau par au-dessus, nous étions trempés en permanence. Le froid et l'humidité aggravaient nos maux de ventre. Seuls mes poussins arrivaient à me distraire de cette douleur. Aux premières rumeurs de l'inondation, je les avais évacués de leur petit poulailler pour les placer dans un panier calfeutré de chiffons, les nourrissant de sorgho. Ils avaient l'air de s'ennuyer, perdaient chaque jour un peu de leur entrain. Je les sortais souvent pour qu'ils prennent de l'exercice sur ma couchette. Un matin, à l'heure de leur première promenade, je ne vis que deux petites boules hérissées, la crête violette. Mortes. Je ne pus même pas pleurer. Je les enveloppai de chiffons avant de les coucher dans une petite barque de papier d'emballage que je laissai voguer au fil de l'eau. Avec ce fragile radeau partaient mes derniers rêves, mes derniers espoirs.

Ce jour-là une autre barque funéraire s'éloigna, plus triste encore. Hung Nhi, mon ex-petit voisin, rescapé du camp agricole, était mort d'hémoptysie sans qu'on ait rien pu faire pour le sauver. Il n'y avait plus aucun médicament, pas le moindre comprimé de quinine. Rien. Nous ne pouvions même plus nous rabattre sur les herbes médicinales l'inondation avait tout arraché, tout détruit. Dans son état, notre pauvre pharmacopée n'aurait de toute manière pas pu lui venir en aide.

La mort, qui passait si inaperçue au camp, posa là un problème à la direction. Le champ de manioc, notre cimetière, était submergé comme le reste. On roula donc son corps dans un bout de plastique et on le déposa, sans plus de cérémonie, au fond d'une barque qui prit une destination inconnue. Je suppose qu'on jeta son cadavre par-dessus bord. Hung le Minus, mon pathétique messenger et les poussins, petites boules de la chaleur de Ly, avaient pris le même chemin d'eau. Dans le désarroi où j'étais, leur mort à tous revêtit la même signification symbolique.

Mes douleurs d'estomac devinrent abominables. A peine avalées, les bouillies de sorgho me ravageaient les intestins. Mais il n'y avait rien d'autre à manger. Je maigrissais et m'affaiblissais à vue d'œil, croupissant dans mon coin, recroquevillé sous la couverture militaire de Ly. Je n'avais même plus envie de répondre aux compagnons qui venaient prendre de mes

nouvelles. J'écoutais passer le temps, s'écouler la pluie, s'en aller ma vie. L'eau montait toujours plus haut dans le camp; je descendais toujours plus bas dans le désespoir. Je voyais venir la mort comme une délivrance. Je trouvais simplement que c'était bête d'avoir attendu trois ans et demi dans cet enfer pour mourir bêtement de diarrhée.

Une seule chose me consolait Ly avait peut-être quelques chances de s'en sortir. Seule une bagarre d'ivrognes était retenue contre lui et il jouissait d'un atout favorable car son insoumission à l'armée de Thieu était considérée par le régime communiste comme un acte révolutionnaire. Si on pouvait escompter des mesures d'élargissement à l'occasion des prochaines fêtes du Têt, et c'était probable, Ly serait certainement un des premiers à en bénéficier. Mais le Têt était loin et je n'aurais sans doute pas l'occasion de me réjouir de sa libération. J'allais mourir sans revoir Ly.

L'eau continuait de monter, les rations diminuaient, le moral était au plus bas. C'est dans cette atmosphère d'abattement général que survinrent les premières libérations. Un matin comme les autres, un bateau à moteur s'arrêta devant la maison de la direction dont la porte était à moitié noyée. Au bout d'un quart d'heure, Anh Hai sortit du bureau avec un porte-voix et fit l'appel des noms qui figuraient sur une liste trente noms; trente libérations.

Les appelés quittèrent le camp quelques minutes plus tard à bord du bateau, escortés de gardes armés. On devait craindre, sans doute, que les prisonniers élargis ne s'évadent pour regagner le camp! Plusieurs vagues de libération se succédèrent avant même que nous ayons compris de quoi il s'agissait. L'apathie puis la surprise firent place à une excitation extraordinaire. Chacun supputait ses chances, se donnait des raisons d'espérer, reprenait confiance. Peu à peu, nous remarquâmes que les détenus libérés étaient tous des Chinois appréhendés en mer. Ils avaient été nombreux à tenter d'émigrer clandestinement juste après les mesures de nationalisation. En novembre 1978, après avoir emprisonné tout ce qu'il avait pu de fuyards, le gouvernement décidait d'autoriser «officieusement» l'exode des Chinois contre une promesse de renonciation au reste de leurs biens et le paiement d'une caution de dix taels d'or¹⁴. Quant aux prisonniers, ils devaient se soumettre aux mêmes conditions mais acquitter, en plus, un droit supplémentaire auprès des autorités locales de leur lieu de détention. Il n'y avait pas de petits profits. La liberté était à vendre.

Je me réjouissais pour mes compagnons, mais n'avais personnellement plus aucune illusion. D'une part je n'étais pas chinois, d'autre part je savais que si d'aventure je sortais du camp, ce serait les pieds devant. J'étais loin de me douter que ma famille tentait l'impossible pour payer ma libération avec des économies que je croyais depuis longtemps épuisées.

Ma mère m'apprit plus tard qu'après mille démarches infructueuses, elle avait repris espoir en 1978, en ayant recours à une filière chinoise. Les Chinois de Saigon, en fins politiques et en hommes d'affaires avisés, avaient parfaitement compris qu'en proposant de servir d'intermédiaires entre le gouvernement et les particuliers désirant fuir le régime communiste, ils permettaient aux autorités de sauver la face tout en faisant des profits considérables. Eux-mêmes n'agissaient pas en philanthropes puisqu'ils percevaient un cinquième des cautions en paiement de leurs services d'entremetteurs. Le reste allait au gouvernement... et à ses représentants qui touchaient de substantiels pots-de-vin pour avoir accepté de délivrer à leurs «clients» des certificats de libération.

Les Chinois majoraient bien évidemment leurs tarifs pour les non-Chinois, qu'ils faisaient, bien évidemment, passer pour des Chinois. Ce sont ces «chinoiseries-là» qui me valurent

¹⁴ Je me suis aperçu que le système d'économie en or surprend souvent les Européens. En Asie, où les garanties sociales sont pratiquement inexistantes, la plupart des gens, même les plus pauvres, font des économies en prévision des coups durs et les convertissent immédiatement en taels (1 tael fait environ 37 g d'or, soit dans les 300 \$ US.). Toutes les transactions se font en taels d'or, exactement comme s'il s'agissait de chèques.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

d'être élargi. On me fit sortir avec un certificat dont il avait suffi de falsifier le nom. Au bout d'une semaine, le vrai bénéficiaire sortit à son tour quand on apporta la preuve qu'il y avait eu une erreur sur la liste précédente.

Pourtant, le 28 novembre 1978, je m'imaginai plus près du champ de manioc que de la liberté. Je somnolais dans mon coin entre deux crises quand, à midi, les copains me secouèrent brutalement

- Vite, réveille-toi. Tu es libéré. Tu n'as pas entendu? On vient d'appeler ton nom au haut-parleur. Grouille! Tu es libre!

J'étais tellement hébété, que je mis un temps fou à réagir. Et quand je compris enfin ce qui m'arrivait, ma première pensée fut de griffonner un mot pour Ly.

Cher Ly,

On me relâche. Je suis sûr que ton tour viendra à l'occasion du Têt. Je t'attends. Ton ami qui t'aime.

Trong

Je quittai la cellule soutenu par mes compagnons sous le regard désespéré des Chinois trop pauvres pour payer leur libération. On laissait partir des Chinois, mais pas n'importe lesquels. Je montai dans la barque, qui atteignit la province de Gay-Lay dans l'après-midi. La ville était inondée, mais les gros véhicules circulaient toujours, de l'eau jusqu'à mi-roue. Après plusieurs heures d'attente, je pris un car pour Saïgon. J'étais chancelant, au bord de la syncope. Ma faiblesse tenait autant à la maladie qu'à la sensation vertigineuse qui me saisit au contact de cette foule si dense d'hommes libres que je croyais avoir quittée depuis une éternité, et pour toujours.

7

Quand j'entrai dans ma vieille maison, je la reconnus à peine. Elle donnait une impression de vide, d'abandon, qui la rendait sinistre. Mes parents m'expliquèrent que non seulement ils avaient fait « don » de leur entreprise pour avoir le droit de conserver leur toit, mais qu'ils avaient dû vendre la plupart des meubles pour subvenir à leurs besoins, me faire sortir du camp, et surtout pour ne pas se faire remarquer. Pour la même raison, ils portaient des vêtements encore plus ternes qu'au moment de la prise de Saigon. Les Vietnamiens du Sud, si soucieux de leur mise, si fier de leur intérieur, se transformaient en loqueteux, habitaient des maisons négligées pour avoir un semblant de paix. La tranquillité était à ce prix.

Ma mère avait subitement vieilli de dix ans. A force d'avoir pleuré, elle avait dû subir une opération des yeux qui la diminuait encore. Ses cheveux étaient désormais entièrement gris. Elle n'avait plus d'élégant que sa démarche gracieuse et un port de tête ravissant. Pour éviter des ennuis à la famille, elle se pliait avec résignation aux interminables réunions politiques qui s'ajoutaient aux interminables heures passées à faire la queue pour acheter quelques kilos de riz ou 200 g d'une viande sans couleur et sans saveur.

Mon père, pour des raisons de commodité familiale, s'était définitivement réfugié dans la maladie, ce qui lui avait permis aussi d'échapper au camp de rééducation, de se dérober aux réunions et manifestations diverses, et d'éviter tout contact avec une réalité par trop déprimante. Lui aussi avait beaucoup vieilli, mais contrairement à mes espoirs, les épreuves successives ne l'avaient pas rendu plus gentil avec ma mère; il ne cessait de la rabrouer dès qu'il ne songeait plus à se lamenter.

Lan, ma sœur, naguère si belle et sophistiquée, était amorphe et terne, s'usant pour 50 piastres par mois à crocheter des tricots. Encore devait-elle s'estimer heureuse travailler était un avantage que tout le monde n'était pas en droit d'espérer, surtout pas une femme d'ex-officier. C'est Ngoc, ma nièce, qui faisait les frais de la situation, puisqu'en tant que fille de déporté elle ne pouvait pas aller à l'école publique. Ces brimades n'étaient sans doute pas suffisantes les familles comme la nôtre étaient l'objet d'une surveillance toute spéciale de la

part du chef de quartier, un cadre nord-vietnamien qui faisait la pluie et le beau temps.

Pourtant, nous pouvions nous vanter d'avoir de la chance. Un de mes cousins, ex-enseignant à l'école militaire de Dalat, après avoir passé trois ans dans un camp de rééducation, s'était retrouvé totalement démuné à son retour ses biens étaient confisqués, sa femme partie refaire sa vie. On lui avait proposé assez cyniquement de refaire la sienne dans une « nouvelle zone économique », c'est-à-dire tout simplement dans un nouveau camp de travail. De désespoir, il s'était pendu. Ma tante m'apprit en venant me voir une histoire tout aussi lamentable qui s'était passée dans son village après le décès de son mari dans un camp de concentration, une femme avait mis un insecticide dans la soupe du soir, faite avec la dernière poignée de riz, qu'elle partagea avec ses neuf enfants. Chaque jour apportait une nouvelle brassée de chagrin, une nouvelle gerbe de morts. Chaque foyer s'effritait : les uns fuyaient, d'autres mouraient, d'autres encore étaient déportés.

Notre famille, un moment soulagée par mon retour, fut endeuillée quelques jours plus tard par l'annonce de la mort de mon beau-frère survenue le 23 septembre 1978 dans un camp au Nord Viêt-Nam. Nous ne l'apprîmes qu'en décembre par un bref avis de décès qui ne donnait aucun renseignement sur les circonstances de sa mort. De quoi meurt-on en camp? De privations, de fatigue, de dysenterie, de brimades, de suicide déguisé en tentative de fuite comme ce type dans mon camp qui au cours de sa promenade de cinq minutes hors du conex s'est précipité sur un garde pour recevoir sa décharge de mitraillette. Inutile de donner des détails sur la mort des déportés. Le récit de leur vie suffit à tout expliquer.

Lan fit à son mari des funérailles, clandestines et sans cercueil, dans une pagode de Cholon, d'apparence inchangée. En fait, les services religieux, de plus en plus rares, ne sont assurés que par quelques bonzes patriarches. Les jeunes ont été envoyés dans les camps « de travaux manuels ». Il n'y aura pas de relève. C'est bien ce que voulait le gouvernement : les méthodes douces valent dans ce cas les pires repréailles. Profitant des troubles survenus à l'église Vinh-Son, et du fait que quelques bonzes avaient jugé utile de s'immoler par le feu pour protester contre le régime, les autorités s'étaient contentées de fermer quelques pagodes et d'arrêter la plupart des chefs religieux, les remplaçant sans vergogne par des cadres du parti qui assuraient la fonction de prêtres et de bonzes « patriotiques ». C'était là toute la différence. Le port de la soutane et de l'habit safran étaient interdits dans la rue. Les fidèles d'ailleurs n'avaient guère l'occasion d'apprécier les changements survenus puisque, comme par hasard, les corvées populaires avaient lieu à l'heure de la messe dominicale. Or, pourquoi continuer à célébrer l'office s'il n'y a pas de fidèles¹⁵ ? CQFD. Il en était de même pour les communautés bouddhistes, islamiques ou les sectes Cao-Dai et Hoa-Hao. Les nouveaux responsables « religieux » se permettaient quelques déclarations qui, pour être peu orthodoxes, n'en rassuraient pas moins l'opinion internationale sur la liberté du culte. Moi-même, plutôt agnostique, je n'y aurais pas réellement pris garde si les authentiques responsables n'avaient été mes compagnons au camp.

En janvier, nous célébrâmes, encore clandestinement, la cérémonie des cent jours commémorant l'anniversaire de la mort de Hau. Habillée de toile écrue, un bandeau blanc sur la tête, Lan s'était agenouillée sur une natte devant l'autel des morts. Près d'elle, la petite Ngoc, les yeux effarés, un bandeau blanc autour des cheveux, mimait les gestes de sa mère, sans comprendre que son père n'était plus, ni pourquoi sa photo se trouvait sur l'autel derrière les fumées d'encens. Dans l'ambiance confuse, sombre et mystérieuse de la pagode,

¹⁵ Pour maintenir le culte et garder leurs ouailles, certains évêques avaient plus ou moins fait acte d'obédience au régime.

où les morts côtoient si naturellement les vivants, j'écoutais la prière des âmes errantes psalmodiée par un vieux bonze en safran dont la voix monotone couvrait à peine le gong et le bruit régulier des baguettes tapant sur le *mô*¹⁶ de bois. Je pensais à tous les disparus à qui on n'avait pas dit « Né de la poussière, tu retourneras à la poussière. Même si par le passé tu fus un prince, un roi, une reine de beauté ou un milliardaire, tu finiras toujours sous un carré d'herbe. Tu as traversé la mer des douleurs, maintenant repose en paix... »

Le bonze brûla ensuite les cadeaux symboliques que Lan voulait offrir à son mari au-delà de la mort : la flamme consuma le costume et les chaussures de papier mâché, la montre de carton, les pièces de monnaie en emballage de paquet de cigarettes, la paire de lunettes de soleil en crépon roulé et feuilles transparentes.

Ma mère me soigna si bien que je recouvrai peu à peu mes forces. Avec la santé, je retrouvais mon vieux fond d'optimisme. Il me fallait bien ça pour affronter la réalité. J'étais plus que jamais décidé à rester au Viêt-nam, quoi qu'il arrive. De même que mon suicide manqué m'avait rivé à la vie, ma tentative de fuite, et paradoxalement mon séjour en camp, m'avaient fait comprendre que je pouvais éventuellement me passer de liberté mais certainement pas de mon pays. J'étais convaincu alors que l'exil était la pire des choses, la plus mutilante.

J'étais sans haine et sans rancune, prêt à m'accommoder de tout pour rester. J'imaginai naïvement qu'après trois ans d'exercice du pouvoir les Vietnamiens du Nord joueraient enfin le rôle de libérateurs auquel ils avaient prétendu, et qu'ils honorerait leurs théories « populaires ». Grâce à mon nouvel état d'esprit, j'espérais m'acclimater à ce régime, sinon l'aimer. Ma formation scientifique m'incitait néanmoins à voir les choses objectivement.

Saigon avait changé d'aspect en changeant de nom : Hô Chi Minh-ville était résolument vélocipédiste. Ceux qui ne pédalaient pas s'entassaient dans des autobus bondés qui tombaient en panne à chaque carrefour. Souvenir des temps anciens, on voyait parfois passer une voiture avec chauffeur transportant un cadre en chemisette mal repassée dont le visage sévère pénétrait chacun de la haute mission du communisme. Les marchés étaient plus propres pour la bonne raison qu'il n'y avait plus rien à acheter ni à vendre. Les enseignes des magasins avaient disparu en même temps que le commerce, laissant les façades nues. La tunique vietnamienne qui avait survécu à des siècles d'invasion et de tyrannie était considérée par le nouveau régime comme un signe extérieur de richesse, un article de luxe, symbole du capitalisme, donc bannie. En se déshabillant, ce peuple se déculturait.

Cholon, la ville chinoise, n'était plus qu'une ville fantôme, les quartiers si peuplés de Dong-Khanh qu'un désert vidé de ses habitants. Les maisons des fuyards avaient été réquisitionnées au profit des administrations publiques. Le nombre des partants était si élevé que les chefs de quartiers se contentaient désormais de coller l'avis de confiscation sur les portes closes.

La multiplication des édifices publics si facilement acquis, entraîna la multiplication des démarches administratives; pour obtenir le moindre papier, on était renvoyé de bureau en bureau pendant des jours. Au bout de quelques déplacements de ce type, je compris que les lenteurs tenaient plus à l'ignorance des cadres qu'à une politique délibérée de tracasserie. Malgré leurs cours de formation accélérée, qui bien souvent ne dépassaient pas le niveau du

¹⁶ *Mô* sphère en bois évidée servant à scander les prières.

certificat d'études, incapables de régler les problèmes les plus simples, ils cachait leur incompetence en se renvoyant la balle interminablement jusqu'à ce qu'elle tombe dans un filet. Leur sottise n'avait d'égal que leur arrogance, sensée donner le change au public et masquer la gabegie.

La corruption, plaie de l'ancien régime, loin de se cicatriser, s'infectait; la gangrène se propageait au corps entier de cette société hyper bureaucratique. Il n'était rien qu'on ne pût obtenir sans payer, mais tout était à vendre. Les services publics sécrétaient leurs tarifs : la demande était ouverte, les prix fixes, quelles que fussent la légalité ou l'illégalité de la demande ou de l'autorisation : 2 000 piastres¹⁷ pour obtenir un livret de famille avec rations alimentaires (obligatoire si l'on voulait s'approvisionner); 1 000 à 2 000, selon l'importance de l'affaire, pour procéder à une transaction immobilière (formellement interdite), etc. La vie de quartier gravitait autour de ce cours officieux, mais chacun s'étonnait que le gouvernement tombât si complaisamment dans les mêmes ornières que l'ancien régime tant fustigé.

Un professeur et économiste de mes amis, pro communiste - désenchanté après quelques expériences douloureuses - faisait néanmoins la différence entre les deux systèmes :

« Avant nous étions gouvernés par des intellectuels corrompus. Maintenant nous sommes gouvernés par des gens qui non seulement sont corrompus, mais ignares. »

La vie quotidienne déjà entravée par cette administration vétilleuse et cupide, devenait un véritable cauchemar pour les ménagères. La nationalisation de tous les commerces -c'est-à-dire leur disparition -la centralisation et le rationnement avaient tout naturellement entraîné le marché noir (qui n'avait eu aucun mal à s'implanter : il ne faisait que renaître de ses cendres). Interdit par les autorités, les autorités l'avaient à nouveau rendu nécessaire, puisque après plusieurs heures de queue on ne trouvait dans les coopératives, parcimonieusement ouvertes, que du riz, quelques nouilles moisies et des patates pourries, le tout contingenté à raison de 12 kg de céréales par mois et par personne¹⁸. Jamais la situation économique n'avait été aussi désastreuse, jamais le marché noir n'avait eu à « pallier » telle carence, jamais il n'en profita autant : 10 piastres le kg de riz au lieu de une au cours officiel; 20 piastres le kg de sucre au lieu de 5; 15 piastres le kg de viande au lieu de 3, alors même que les salaires mensuels oscillaient entre 50 et 100 piastres! Il fallait être riche pour espérer manger autre chose que des liserons d'eau¹⁹. J'entendis un jour murmurer dans mon dos que « le nouveau régime n'avait tenu qu'une seule promesse : tout le monde est effectivement égal... car tout le monde est pauvre ».

Le plan de « nouvelles zones économiques », qui avait un temps fait renaître l'espoir d'une vie meilleure, était un échec pitoyable. L'offre du gouvernement était pourtant alléchante pour des gens qui se retrouvaient souvent sans toit ni emploi : à ceux qui acceptaient de s'établir à la campagne, on promettait une maison, un lopin personnel cultivable en dehors des heures de travail obligatoires dans les champs collectifs, et une distribution mensuelle de 12 kg de riz par personne pendant les 6 premiers mois. Las de se colleter avec les difficultés de la vie citadine, les volontaires furent nombreux, et leur départ orchestré avec pompe. Hélas! hors quelques zones économiques modèles réservées aux visites des journalistes, qui ne manquaient pas de reconforter l'opinion internationale, la réalité était tout autre. On

¹⁷ En nouvelles piastres, bien sûr, ce qui revenait à 2000 F (1980).

¹⁸ Au Viêt-nam, le riz est une nourriture de base, au même titre que les pommes de terre et le pain en France. En temps normal, sa seule consommation, à l'exclusion de toute autre céréale, est évaluée à 15 kg mensuels par tête.

¹⁹ Sorte de navets (*Rau Muong*).

expédiait les candidats dans les terres les plus déshéritées, les plus insalubres, pelées par l'érosion, stérilisées par les défoliants, loin de tout hôpital, école ou marché. Ils trouvaient en guise de maison une surface de 12 m², plantée de quatre pieux soutenant un toit de paille. Pas de murs, pas d'outils, pas d'eau. Dépayés, démunis de tout, sans aucune formation, ils étaient livrés à eux-mêmes, laissés seuls face à leurs problèmes, avec pour unique sécurité leurs 12 kg de riz mensuels. Puis survinrent les traditionnels retards dans la distribution de cette prébende, et enfin son tarissement brutal sans la moindre explication. Tout retour à la ville était exclu puisque partir «à la campagne» , c'était signer par la même occasion une renonciation à sa maison si on en avait une²⁰. Les apprentis paysans devaient vivre sur leurs petites économies. Il fallait qu'ils triment comme des damnés pour obtenir une maigre récolte, faute d'engrais, et qu'ils se résignent à la voir à moitié mangée sur pied faute d'insecticides. Enfin, quand plus ou moins instruits par des anciens, plus ou moins rôdés aux travaux des champs, ils obtenaient un lopin verdoyant, ils recevaient une convocation leur intimant l'ordre de s'installer ailleurs pour céder la place à une coopérative agricole. Leurs terres si péniblement amendées à force de travail étaient en fait redistribuées aux familles des cadres nord-vietnamiens. Au bout de quelques déplacements forcés, recrues de fatigue, accablés d'amertume, les « volontaires » revenaient clandestinement en ville, couchant sur les trottoirs, se clochardisant peu à peu avant d'être ramassés par les chefs de quartier et livrés aux autorités qui les renvoyaient sans pitié vers de nouvelles « nouvelles zones économiques ».

Un pauvre type à qui j'achetais du bois au marché de VanChoui s'estimait encore heureux de n'avoir pas sauté sur une mine en défrichant son lopin comme bien de ses compagnons, et de ne pas s'être consumé de fièvre comme beaucoup d'autres. Son sort n'était pourtant pas enviable. Pour gagner de quoi manger, il devait faire trente kilomètres à pied en poussant sa bicyclette chargée de fagots ramassés à LongBinh. Il prétendait que cette vie de misère était un paradis en comparaison de l'enfer qu'il avait vécu là-bas.

Les récits de cette espèce abondaient. Les volontaires désertant en masse les zones économiques, les autorités « suscitèrent » les vocations : être convoqué équivalait à une condamnation aux travaux forcés. Aux tambours et trompettes des premiers départs succédaient les pleurs et les lamentations, mais désormais on n'invitait plus les journalistes, et les autorités se moquaient bien de ces manifestations extérieures de tristesse dès lors qu'elles ne risquaient pas d'alimenter les colonnes des quotidiens occidentaux.

Etonnés par cette prise de pouvoir sans effusion de sang, bernés par l'enthousiasme naïf des premiers mois qui permettait sans mentir de parler de « libération », abusés par les visites guidées qui entretenaient soigneusement l'illusion, les grands reporters avaient d'autres révolutions, d'autres guerres, d'autres paix à couvrir pour aller au-delà des apparences qui pourtant se décomposaient sous leurs yeux. Au mieux, ils parlaient de bavures, d'erreurs, de malentendus. Le malheur est que les mots tuent aussi bien que les armes. Il y a certains termes commodes dont on ne se sert plus quand on a été victimes des bavures, des erreurs et des malentendus, autrement dit du con, des camps, de la faim. Ce ne sont pas des bavures mais des institutions, ce ne sont pas des erreurs mais des nécessités, ce ne sont pas des malentendus mais la conséquence logique de tout un système.

Pourtant, comment en vouloir aux journalistes quand on sait que les yeux de certains d'entre

²⁰ Et il était bien évidemment interdit d'héberger qui que ce soit sans prévenir les autorités. C'est une loi prévue dans bien des pays, mais à l'application de laquelle veillaient scrupuleusement les chefs de quartier. Impossible d'échapper à leur surveillance. De toute manière, personne n'aurait osé exposer parents ou amis aux risques d'un accueil clandestin.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

nous ne se sont dessillés qu'au camp. Mais alors on ne peut plus, on ne doit plus se taire. Témoigner est désormais une obligation, même si elle est vaine.

Il ne s'agit pas de crier sa haine. Après tant d'épreuves, on n'a d'ailleurs plus que des regrets. Je n'aime pas ce régime, et cependant, son échec me désespère, car ce n'est pas lui qui souffre de la corruption, du marché noir, des camps, de la folie des grandeurs, de la soif de conquêtes, c'est le peuple. Le peuple! Il me prend l'envie de ricaner quand j'entends les communistes chanter si haut le bonheur d'un peuple qu'il a fait tomber si bas, quand je constate qu'il ne reste plus *qu'un* journal et que celui-là s'appelle justement *le Peuple*. Quelle dérision, quelle mascarade! Ce n'était qu'un journal de propagande, à l'usage exclusif des cadres nord-vietnamiens sans doute, car les difficultés du Sud n'y étaient même pas évoquées. Il n'était question que de l'impérialisme américain (chassé depuis quatre ans), de nos frères soviétiques avec qui, en effet, les Nord-Vietnamiens partageaient fraternellement ce qui restait des richesses sud-vietnamiennes. Sur nos réalités quotidiennes, nul article. Une manière comme une autre de dire qu'il n'y avait pas de problèmes, ou plutôt pas de Sud Viêt-Nam.

Toutes ces constatations n'étaient pas réjouissantes, mais j'étais décidé à ne pas m'en émouvoir. Je m'étais même résigné à n'être qu'en liberté sous surveillance : je ne possédais qu'un seul document d'identité, mon « papier de libération provisoire » qui stipulait que je devais me présenter à toute convocation. En clair, que je pouvais être repris, arrêté, emprisonné, déporté sans explication, sans jugement, sans espoir de retour.

Comme au camp, je devais remplir des questionnaires et faire des « auto déclarations » minutieuses sur toutes mes activités, du réveil au coucher. On m'avait fourni pour ce faire un cahier d'écolier dont l'étiquette portait « carnet de rééducation », que je devais faire viser toutes les fins de semaine par le responsable de la sécurité du quartier chargé d'espionner chacun, spécialement ceux qui revenaient des camps.

Comme tout déporté, j'étais déchu de mes droits de citoyen; je ne pouvais donc ni travailler ni posséder de carte de ration alimentaire. Il me fallait donc vivre aux crochets de ma famille, ou me porter volontaire pour les nouvelles zones économiques en attendant d'être enrôlé comme soldat, la mobilisation générale ayant été décrétée. Pour combattre la Chine, « libérer » le Cambodge ou le Laos, les Vietnamiens du Nord ne s'embarrassaient pas de savoir si les troupes étaient constituées de citoyens à part entière ou non. Au front, la chair à canon est anonyme. Enfin un droit : celui de mourir.

Depuis mon retour, j'avais cherché à retourner au camp pour rendre visite à Ly. En vain je n'avais pas l'autorisation de quitter Saigon. Faute de mieux, je lui avais envoyé deux colis en prenant sur les réserves familiales. J'attendais sa libération, je pensais à lui chaque minute, je désespérais de le revoir. Une semaine après le Têt, pourtant, je reçus une lettre où il m'annonçait qu'on l'avait relâché

Trong,

Je suis plus malheureux encore que dans le camp, parce que je sais que tu es là, non loin de

ENFER ROUGE, MON AMOUR

moi et que je ne peux pas aller te voir. J'aurais tenté d'aller à Saïgon même sans permission, mais mon chef de quartier a confisqué mon papier de libération. J'ai revu des anciens amis et des copines, mais je les trouve tellement idiots que je ne veux même plus parler avec eux. Tu penses peut-être que mon amitié pour toi n'est que provisoire, provoquée par le manque d'affection dans le camp et qu'en sortant, j'allais revenir à ma vie et à mes amis d'avant. Non, ce n'est pas vrai. A côté de toi, les autres me semblent frivoles et superficiels. Je n'ai que toi et jamais je ne voudrai personne d'autre. Je suis tellement triste que je me suis remis à boire j'espérais pouvoir te chasser ainsi de mes pensées pour être moins malheureux, mais je me suis trompé. Plus je suis soûl et plus je te vois. L'autre jour, après une cuite, je suis tombé dans le fleuve. Je serais mort si on ne m'avait repêché. Ne me gronde pas, veux-tu! Je suis tellement seul. Est-ce que tu as trouvé du travail? Je pense que nous serons bientôt appelés au service militaire. Je partirai avant toi parce que je suis de la classe J 8-25 et toi de la suivante. Comment vas-tu? Je crois que si ça continue, je vais mourir. Je préférerais être au camp à tes côtés que de sortir et d'être si loin de toi. Que pouvons-nous faire?

Bui Thanh Ly

Rien, nous ne pouvions rien faire. Ly avait raison. Nous étions libres mais plus séparés qu'au camp. Cent kilomètres seulement nous éloignaient l'un de l'autre que nous ne pouvions franchir.

Ly, je ne pourrai jamais vivre avec toi. Je ne pourrai jamais vivre sans toi.

En dépit de mes efforts et de mes résolutions, j'étais gagné par la neurasthénie, sujet à des crises de dépression, hanté par la crainte d'être repris et renvoyé au camp. Depuis la déclaration de la guerre avec la Chine, le bruit courait que par mesure de sécurité la police arrêtait les déportés relâchés.

Espionné quotidiennement, pointé hebdomadairement, sans travail, sans papier, acculé à la marginalité, au parasitisme, contraint à vivre à la charge de mes parents, à ne m'approvisionner qu'au marché noir faute de papiers - à moins de retourner dans l'enfer des camps rebaptisés « nouvelles zones économiques »- séparé de l'ami que j'aimais, n'ayant pour toute perspective que d'aller me faire tuer dans une guerre de libération dont je ne connaissais que trop bien les conséquences, l'espoir m'abandonnait, ma personnalité s'effritait, je devenais fou. Je n'avais qu'un seul recours, fuir. Il fallait que je parte. C'était vital.

J'en parlai à mes parents qui estimèrent aussi que c'était la seule solution possible. Ils firent le sacrifice de leurs dernières économies et prirent contact avec la même filière chinoise qui m'avait sorti du camp. Il ne restait plus qu'à attendre, mais je ne voulais pas partir sans avoir revu Ly.

Ce trajet de cent kilomètres était désormais aussi dangereux qu'une évasion. Je risquais d'être arrêté au moindre contrôle d'identité pour «déplacement sans autorisation » ou, pire, « tentative de fuite », ce qui me vaudrait de retourner immédiatement au camp et sans doute au conex, puisqu'il s'agissait d'une récidive.

Je n'avertis pas mes parents que la perspective de ce voyage aurait affolés. Ils n'auraient pas compris que, si près du but, je prenne un tel risque qui pouvait anéantir toutes mes chances et

les compromettre inutilement.

Après mille difficultés, j'obtins au marché noir un ticket pour My-Tho et montai à l'arrière du car. Nous passâmes Phu-Lan puis An-Loc sans encombre; au pont de Ban-Luc, nous fûmes ralentis par un embouteillage : contrôle d'identité. Au milieu des soldats en uniforme, j'apercevais des hommes, menottes aux poignets qu'on poussait du bout des fusils dans une maisonnette qui servait de poste de garde. La colonne des cars avançait lentement. Impossible de demander qu'on m'ouvrît la porte sans être arrêté à coup sûr. J'étais fait comme un rat. Le car stoppa devant le poste. Une dizaine de policiers bloquèrent la portière et ordonnèrent aux passagers de descendre. Ce fut la ruée. Je me mêlai aux femmes encombrées d'enfants, de canards, de colis, qui se débattaient au milieu des pleurs, des couinements et des cris. On se bousculait, on trébuchait sur les marches. Profitant de la confusion, je me glissai vers l'arrière du car assailli par des vendeuses de fruits qui, un panier sur la tête, saisissaient l'aubaine pour proposer leurs marchandises. Je contournai le car, longeai la file des camions et des voitures et passai le poste de contrôle sans être vu. J'étais étonné de mon calme. Les ordres, les ronflements de moteur, me parvenaient comme dans un rêve. J'attendis au milieu de la foule que mon car eût passé le pont pour sauter sur le marchepied au moment où il changeait de vitesse. L'alerte avait été rude.

Nous parvînmes à My-Tho en fin d'après-midi, après un voyage interminable. Quatre heures pour cent kilomètres! Je me perdis dans les ruelles sans nom aux maisons sans numéro, à la recherche de Ly, avant de tomber sur sa bicoque, qu'il m'avait décrite au camp. Elle était en bois avec un toit de tôle ondulée, construite au bord du fleuve, au milieu des maisons sur pilotis et des barques couvertes de feuilles de lataniers tirées sur la rive. J'entrai et trouvai Ly penché sur des carcasses de vieilles bicyclettes rouillées. Il leva la tête. En me voyant, sa figure couverte de cambouis eut une expression de stupeur proche de l'imbécillité. Il avait repris des forces depuis sa libération. Son torse nu, taché de graisse, ruisselait de sueur. Il sortit de son hébétude et se précipita vers moi, me saisit par les poignets pour ne pas me salir, les yeux pétillant de gaîté.

- Ah! Trong, je savais que tu viendrais.

Comment pourrai-je jamais oublier son visage rayonnant, son sourire? Il me harcelait de questions, me proposait à boire, me désignait une chaise bancale placée à côté d'une petite table de bois, tout en se lavant dans une bassine, la tête tournée de mon côté. Soudain, il s'arrêta de parler, l'air inquiet, il s'approcha, s'accroupit devant moi, les mains sur mes genoux

- Il ne faut pas que le chef de sécurité du quartier te voie. Sortons par la porte de derrière et allons en ville. Nous reviendrons dans la nuit. S'il voit quelqu'un dans la maison, il amènera les gardes pour faire un contrôle d'identité. Nous aurons des ennuis.

Comme j'acquiesçais, il se releva et boutonna ostensiblement sa chemise avec un clin d'œil moqueur.

- Tu es élégant comme un mylord. Quelles harmonies raffinées!

Je ris. Depuis ma libération, je portais des vêtements couleur de muraille. D'ailleurs, l'austérité des derniers temps m'aurait parfaitement convenue si elle n'avait été obligatoire. Ly enfila une paire de savates japonaises éculées. Avec sa chemise d'un bleu délavé, fermée

jusqu'au menton, je le trouvai splendide. Il chuchota

- Tu vois, je suis tout seul ici. Ma famille est partie dans les nouvelles zones économiques avant mon retour. Comme la maison ne vaut rien, ils ne l'ont pas confisquée. Je répare des bicyclettes que les copains me filent de temps en temps quand ils ont trop à faire.

Il attrapa un peigne et coiffa à grands coups ses cheveux ébouriffés en se regardant dans un miroir fêlé accroché à un clou près de la porte, pendant que je me promenais dans la maison. Petite et sombre, elle faisait à peu près trois mètres sur six. La façade se heurtait au cul de la maison voisine, l'autre côté ouvrait sur le fleuve où glissaient sans bruit barques et sampans. Dans un coin, en guise de cuisine, quelques fours en terre cuite et de vieilles marmites toutes noires. Une tenture de tissu imprimé de grosses fleurs aux tons fanés isolait du reste de la pièce une sorte d'alcôve meublée en tout et pour tout d'une planche de contreplaqué posée sur deux tréteaux de bois qui faisaient office de bat-flanc.

La voix de Ly me fit sursauter

- Je suis prêt. Je n'ai pas trop l'air d'un mendiant à côté de toi?

Puis, dans un murmure, en me prenant les mains

- Comme je suis heureux que tu sois venu.

Nous sortîmes en traversant les ponts de bambou qui reliaient les unes aux autres les maisons sur pilotis, nous faufilant entre les enfants hurleurs, longeant des sombres ruelles silencieuses, le triste alignement des rideaux tirés sur des commerces morts, entre deux rangées de réverbères dont personne ne se souciait de remplacer les ampoules éclatées. J'éprouvais une sensation merveilleuse à marcher à côté de Ly dans ce cadre mélancolique qui l'avait vu naître, qui l'avait vu vivre. C'était la première fois que nous pouvions déambuler, de front, sans contrainte, sans fatigue.

- Tu sais, Ly, j'ai failli être arrêté à Ban-Lue. J'ai eu de la chance, sinon c'était à nouveau le camp. Tu serais venu me voir?

Pour toute réponse, il serra un peu plus fort ma main dans la sienne.

Nous débouchâmes sur un petit quartier où il y avait un semblant d'animation. Devant un pagodon désaffecté, une femme, assise entre deux marmites, dont la palanche lui faisait comme un cadre au-dessus de la tête, proposait discrètement de la soupe aux passants. Nous nous arrêtâmes. Elle jeta un coup d'œil furtif autour d'elle avant de nous tendre deux tabourets minuscules, des baguettes et nos bols.

- Si les policiers me voient, ils vont encore m'emmener au poste. Ils disent que faire du commerce c'est capitaliste. Il faut pourtant bien que je nourrisse mes enfants. Alors je me cache. Bon appétit, jeunes gens.

C'était brûlant. Par politesse, je lui demandai si elle pouvait gagner sa vie avec ses marmites. Elle n'attendait que ça pour vider son sac.

- Ah, vous plaisantez! Avant, ça suffisait à nourrir toute la famille. Maintenant, un bol revient

ENFER ROUGE, MON AMOUR

dix fois plus cher qu'il y a quatre ans, mais si j'augmente les prix personne n'achètera ma soupe, car tout le monde est pauvre. Quand partirez-vous au service militaire?

En soufflant sur ma soupe, je glissai un regard vers Ly qui me fixait, à la fois attentif et moqueur.

- Mange ta soupe au lieu de me regarder avec cet air stupide.

Il baissa la tête avec un sourire imperceptible. Ma marchande de soupe revint à la charge.

- Est-ce que c'est vrai qu'ils envoient les jeunes du Sud à la frontière chinoise, et les jeunes du Nord au Laos et au Cambodge pour les empêcher de désertir? J'ai peur pour mon fils. Il vient d'avoir 18 ans et je ne sais comment faire pour lui.

Elle essuya ses yeux en tirant sur la serviette qu'elle avait sur la tête.

- Je le cache dans la maison depuis l'appel au service, mais je crains que le chef de quartier le découvre. Je pourrais lui donner de l'argent pour qu'il ferme les yeux, mais je suis trop pauvre. Je ne sais pas pourquoi ils continuent à faire la guerre; ils n'en ont pas assez depuis trente ans? J'étais contente quand il y a eu le changement de régime : comme mon mari est mort dans le maquis, je me suis dit qu'il n'était pas mort pour rien. Mais, depuis, c'est pire qu'avant. Je suis plus pauvre encore, je ne peux plus vendre ma soupe et je vais perdre mon fils.

Je finis mon bol sans commentaire. Ly me regardait toujours manger. Je compris soudain qu'il était tout simplement muet de bonheur. Il n'avait touché à rien. D'une bourrade attendrie, je lui dis de finir. Nous nous disputâmes pour payer la soupe, chacun prétendant avoir plus d'argent que l'autre. Je n'avais que quelques sous, honteusement reçus de mes parents. Ly ne gagnait pas grand-chose en réparant ses antiques bécane. Nous sentions très lucidement l'impasse de notre situation, mais nous ne voulions pas gâcher le bonheur de nos retrouvailles. Ce soir était un soir d'illusion. La marchande de soupe cacha dans l'ombre son petit matériel de poupée et nous dit au revoir.

Nous longeâmes le Mékong, humant l'air tiède et doux de la nuit. Un parfum discret mais pénétrant nous guida comme un aimant vers un aréquier en fleurs dont les longues coquilles ligneuses protégeaient des grappes de minuscules boules blanches. Nous nous adossâmes au tronc gracieux surmonté de ses palmes, en regardant le fleuve dont les eaux scintillaient sous la lune. Il y a des moments de bonheur qui ressemblent à des chromos. Qu'importe. Je n'oublierai jamais l'odeur des fleurs d'aréquier.

Je voulais profiter de cet instant pour parler à Ly de mon projet d'évasion. Mais il n'avait pas une piastre devant lui et mes parents avaient épuisé leurs économies. Où pourrions-nous jamais trouver assez d'argent pour payer son passage. N'était-ce pas moins cruel de ne rien lui dire que de lui montrer notre impuissance?

Il rêvassait dans le noir. Soudain, il détourna son regard de l'eau et me dit avec ferveur.

- Écoute, Trong, viens habiter chez moi. Tu n'as qu'à demander un papier de déplacement et de changement de domicile.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

Ly oubliait que nous étions sous surveillance constante, à l'index, les seuls à ne pouvoir bénéficier d'aucune faveur de cette sorte, mais je n'avais pas le cœur de le décevoir.

- Oui, je vais essayer.

Ses yeux brillaient d'excitation. Il se cramponna à mes épaules, au comble du bonheur.

- Demain, tu retournes chez toi, tu prépares tes affaires, et tu reviens dans quelques jours quand tu auras tes papiers. Comme ça va être chouette! Je réparerai les bicyclettes et tu les peindras. Après tout tu es peintre, c'est ton boulot!

Ly délirait.

Ly, dans quelques mois, au mieux nous serons au service, si ce n'est morts. Nous pourrions certainement vivre dans la pauvreté, mais pas dans cette absence totale de dignité humaine, victimes lamentables des brutalités gratuites, des brimades, de la hargne, du mensonge, de la vénalité, de la délation, de l'hypocrisie. Oh! comme j'aimerais rester auprès de toi, ne rien voir autour, faire semblant. Et sur le chemin du retour, je fis semblant. Nous échafaudâmes des projets, égrenant des chapelets de conditionnels comme les enfants, « Alors tu serais Ly, alors je serais Trong, et nous serions dans un palais ».

Le lendemain, je dus lui promettre de revenir le jeudi suivant pour qu'il me laissât monter dans le car. Il resta jusqu'à la dernière minute et couru ensuite en criant

- N'oublie pas. Jeudi. Au revoir. A jeudi.

Ni jeudi ni plus tard. L'idée de t'attrister m'a retiré le courage de te dire la vérité, mais l'idée que je t'abandonne, que je te trahis me donne envie de vomir, de mourir.

Juste après mon départ de My-Tho, éclata un orage providentiel puisqu'il nous épargna tout contrôle d'identité pendant le parcours. Je regardais la campagne inondée à travers la vitre balayée par les rafales. J'étais accablé de chagrin et dus me détourner pour m'essuyer les yeux afin d'éviter les questions compatissantes de ma voisine. Aurait-elle compris qu'un jeune homme pleurât de te perdre à jamais. Les gens sont bourrés de préjugés étriés qui enferment les autres dans une muraille de solitude et de honte. La chape de peur de ces dernières années les rendaient plus rigides encore. De toute manière, ce régime austère et pudibond, qui nous avait d'emblée exclus, aurait-il jamais toléré de nous voir vivre ensemble?

Ly, parfois une pensée folle et morbide me traversait l'esprit, celle de nous cacher tous deux pour connaître quelques mois de bonheur et de mourir. Dans l'autre monde, il n'y a ni guerre idéologique ni haine ni torture ni camp ni préjugés.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

8

Arrivé à Saigon, ma mère et ma sœur refermèrent précipitamment la porte sur moi. Folles d'angoisse, elles m'accablèrent de reproches qui m'impressionnèrent d'autant plus qu'ils étaient proférés à voix basse de peur des indiscretions. Sous mes yeux ébahis, ma mère jeta à la hâte mes affaires dans une sacoche militaire tandis que Lan débitait d'un ton saccadé les événements de la veille :

- Le bruit court que le gouvernement va arrêter incessamment les départs « officiels » parce que la Malaisie et l'Indonésie protestent contre l'afflux des réfugiés. Ton passeur, M. Woong, avance les départs. En plus, depuis hier, le chef de sécurité est venu plusieurs fois pour te demander. Nous avons répondu que tu étais parti pour la journée voir ta grand-mère à BenTre. Il était fou de rage que tu aies quitté la ville sans son autorisation et voulait que tu te présentes dès ton retour. Comme tu n'es pas rentré hier, il va revenir d'un instant à l'autre pour t'arrêter. Il faut que tu partes tout de suite.

J'étais interloqué. Théoriquement, je ne devais pas quitter Saigon avant plusieurs jours. Ma mère m'obligea à enfiler un caleçon où elle avait cousu ses dernières réserves d'or qui me permettraient de survivre en Malaisie ou ailleurs. Je glissai dans la poche de ma chemisette le seul souvenir personnel qui me restât : une statuette de la Vierge que le supérieur de l'institut Taberd m'avait donnée quand j'étais enfant. Ma sœur m'embrassa, puis ma mère qui passa furtivement à mon cou un bouddha d'ivoire suspendu à une chaîne d'or. J'eus tout juste le temps de dire adieu à mon père, déjà ma mère me poussait dehors en balbutiant un « bonne chance » d'une voix étranglée par l'émotion. Comme un automate, je pris un cyclo²¹ et me fis conduire à Cholon chez M. Woong dans le port de Binh-Dong, sur l'arroyo du vieux marché. Il y avait dans la salle d'attente plusieurs Chinois en instance de départ.

M. Woong recevait ses « clients » dans un bureau climatisé. Il ne manqua pas de me vanter le succès de toutes ses expéditions, omettant soigneusement d'évoquer le bateau dont il était sans nouvelles depuis plusieurs semaines; c'était de notoriété publique, mais personne ne s'en souciait, tant était fort le désir de fuir. Sa secrétaire, une petite Chinoise bossue, me remit une pièce d'identité et la photocopie d'un livret de famille, tous deux portant un nom chinois, en m'expliquant que je prenais la place de l'aîné d'une famille de huit enfants qui avait réussi à s'embarquer sur un convoi précédent. C'est ainsi que je fis la connaissance de M. et M^{me} Cheng et de mes sept « frères et sœurs ».

Nous passâmes la nuit sur les moquettes de la salle d'attente. Je m'étonnais qu'en pleines hostilités sino-vietnamiennes, les Chinois de Saigon s'entendissent toujours si bien avec les autorités vietnamiennes. En fait, le calcul était simple : cette solution permettait de résoudre, au mieux des intérêts publics -et privés -l'évacuation des Chinois résidant au Viêt-nam. Ils

²¹ Le cyclo, ou cyclo-pousse, fut jugé « dégradant » par les communistes. Ils durent néanmoins renoncer à interdire ce qui était désormais le seul moyen de transport fiable.

débarrassaient le terrain tout en rapportant de l'or. L'argent n'a pas d'odeur.

Le lendemain, à l'aube, on nous poussa dans un camion frigorifique réquisitionné par l'État. M. Woong avait dû les louer très cher, mais c'était parmi les seuls véhicules à ne pas être soumis aux nombreux contrôles qui jalonnaient le trajet entre Saigon et Rach-Gia, la ville côtière, à trois cents kilomètres de la capitale, d'où nous devions embarquer.

Les enfants se mirent à pleurer et à crier dès que la porte se referma sur nous, ne laissant passer qu'une minuscule fente de lumière. Au bout de quelques minutes, nous suffoquâmes, la sueur trempait nos vêtements. Personne n'osa mettre le congélateur en marche de peur d'être transformés en glaçons. Nous avions la gorge douloureuse, la poitrine oppressée.

Notre parcours passant à proximité de mon ex-camp, je redoutais que nous ne fussions soumis à un contrôle imprévu. Même sous une identité chinoise, les gardes m'auraient reconnu. A chaque arrêt, j'étais saisi d'angoisse, mais le chauffeur traversait imperturbablement tous les bouchons de police.

Nous nous étions tassés à l'arrière du camion pour essayer de respirer par l'interstice de la porte. Plusieurs enfants et quelques femmes s'étaient évanouis. Quand nous arrivâmes dans la soirée, il fallut les porter dans la barque qui nous attendait pour nous conduire à l'île de Tac-Cau, au large de Rach-Gia. A peine étions-nous installés que la police vint nous contrôler ou plutôt recevoir son bakchich de M. Woong.

On nous parqua sur le pont. Pendant la traversée, j'échangeai quelques paroles avec ma « famille » grâce aux rudiments de chinois que j'avais glanés à Cholon. J'eus même l'occasion plus tard de me comporter en « frère » aîné en rattrapant *in extremis* ma petite « sœur » qui manqua passer par-dessus bord en allant mendier de l'eau auprès des mécaniciens pour réhydrater mon « frère », un bébé de quelques mois. J'étais désormais considéré comme un sauveur par mes sauveurs !

A 19 heures, nous abordâmes Tac-Cau, une île paradisiaque, peuplée depuis des siècles par des émigrants de Shangai qui se livraient à la culture de l'ananas. Malgré la beauté de ses plages de sable bordées de cocotiers, Tac-Cau avait un air de désolation bizarre : tous les hommes l'avait désertée. Il ne restait plus que les femmes et les enfants, trop pauvres pour prendre le chemin de l'exil, qui vivotaient du produit de leur basse-cour et de l'hébergement de fuyards plus riches qu'eux. On nous répartit dans des paillotes, chez l'habitant, en attendant les autres « clients » de M. Woong, qui arrivaient par petits groupes afin de limiter les risques.

M. Woong et sa femme devaient partir avec nous. Chaque membre de leur parentèle avait pris un des convois précédents en qualité d' « accompagnateur ». On ne met pas tous les oeufs dans le même panier, surtout quand ce sont des oeufs d'or. Nous apprîmes, en effet, bien plus tard, et à nos dépens, que nos barcasses servaient surtout au transit des fortunes chinoises soigneusement dissimulées dans les cales. Le transport des passagers n'était qu'un moyen pour gagner de l'argent « en plus ».

Je passai une semaine à regarder la lumière et l'ombre se disputer cette île de rêve vouée au transit et au passage. Quand le soleil disparaissait, je retrouvais le sein de ma famille provisoire. Je ne pensais qu'à Ly et remâchais avec amertume ma trahison. Un poème depuis longtemps oublié me harcelait :

« Pourquoi pars-tu sans rien me dire, sans rien me dire. Sais-tu que je t'attends ici dans le désespoir? »

J'aurais voulu que le voyage fût remis, qu'on me laissât le temps de revoir Ly. Mais le 3 mai 1979, à midi, une patrouille de cadres de la police de Rach-Gia, grassement payée par M. Woong, procéda à l'ultime fouille de notre bateau ancré dans le port avant de nous donner l'autorisation de prendre la mer.

M. Woong battit le rappel, et nous donna dix minutes pour préparer nos affaires en nous prévenant que nous ne pouvions emporter que deux kilos de bagages. Pour les alléger, nous

enfilâmes les uns sur les autres tous nos vêtements, ne laissant dans nos sacs qu'un bidon d'eau, un peu de riz précuit et des citrons. Dans le poste de garde, nous suions à grosses gouttes sous nos chandails superposés. Chacun des sept enfants Cheng portait une casserole sur la tête, camouflée sous un chapeau de toile, le bruit courant, à juste raison, que les Malais vendaient les marmites un tael d'or.

Les cadres nous convoquèrent un à un, vérifiant minutieusement nos photos sur les dossiers fournis par M. Woong. Je descendis sans encombre, portant le plus jeune Cheng dans mes bras. A 14h30, trois cents personnes avaient pris place dans ce bateau à peine prévu pour deux cents. M. Woong n'avait pu résister ni à l'appât du gain ni aux pressions des autorités locales qui imposaient leur propre quota de réfugiés dont elles tiraient un bénéfice net de 5 taels d'or par tête.

Enfin, nous levâmes l'ancre pour nous engager dans la mer de Chine qui avait déjà englouti des centaines de milliers de gens comme nous. Adieu Viêt-nam. Bonjour la liberté. Bonjour la mort.

La soif de voyage qui anime tant d'adolescents, nous la vivions dans le chagrin et l'angoisse. Les Aventures de *Robinson Crusoe* avaient fait place à des drames moins romanesques, telle la tragédie de ces cinquante réfugiés échoués sur une île déserte qui moururent un à un de faim et de fièvre pour ne laisser qu'une rescapée, retrouvée folle au milieu des cadavres de ses quarante-neuf compagnons.

Chacun remâchait ses regrets, son amertume, sa peur. Des commerçants, chinois ou non, ruinés par les confiscations qui avaient anéanti les efforts de plusieurs générations besogneuses, des intellectuels qui avaient vu s'effondrer leur espoir si longtemps caressé d'un pays libre et neutre, des petits fonctionnaires assimilés aux valets d'un impérialisme remplacé par un totalitarisme tout aussi corrompu, des prêtres, des bonzes, des lycéens, tout un éventail de la population qui avait pourtant un point commun, celui d'avoir pu payer trois ou quatre taels d'or pour participer à l'achat et au fonctionnement d'un bateau quand il s'agissait d'évasions clandestines, ou du triple sinon du quadruple pour les départs « officieux ». Oui, l'argent faisait toute la différence, mais mis à part quelques cadres fanatiques, tous les Vietnamiens auraient voulu fuir. Pour ne pas risquer de compromettre son départ, une femme enceinte de huit mois avait précipité son accouchement. Elle était verte comme une feuille en montant sur le bateau, tenant dans ses bras une petite chose chiffonnée à qui nous ne donnions pas trois jours à vivre. Une grand-mère résuma cette frénésie de fuite en disant que « si les poteaux télégraphiques avaient eu des jambes, ils seraient partis ».

Nous appartenions désormais à ce que le monde occidental appelle les *boat-people*, qui se situent en fait entre les *jet-people* et les *foot-people*, l'avion étant généralement réservé à une élite richissime qui avait pu se procurer de faux papiers établissant leur nationalité étrangère, ou contracter, moyennant finance, un mariage blanc avec des Eurasiens. Quelques uns avaient bénéficié des mesures préconisées par la Croix Rouge en vue de la réunification des familles. Dans ce cas, les communistes n'autorisaient souvent que le départ des personnes âgées. Aux plus pauvres étaient réservées les longues errances vers la Thaïlande via le Cambodge. Toutes les incertitudes, toutes les horreurs de ces périodes se soldaient, la plupart du temps, par une arrestation bien avant la frontière cambodgienne. Les Vietnamiens du Sud n'étaient pas les seuls à partir. Ceux du Nord tentaient leur chance sur des jonques pour gagner Hong Kong ou Taiwan, non sans verser 1 000 F environ aux autorités pour qu'elles ferment les yeux.

Notre bateau, immatriculé VNKG 0711, en tant que convoi officieux, eut l'insigne honneur d'être escorté jusqu'à la limite des eaux territoriales par une vedette de la police côtière. Juste avant de nous quitter, tard dans la soirée, un cadre sauta sur notre pont pour rafler tout l'argent vietnamien désormais inutile. Nous naviguâmes pendant toute une nuit quand, soudain, nous nous échouâmes sur des langues de sable en longeant une île. Nous étions

terrifiés à l'idée d'être repris. Tout serait à recommencer, c'est-à-dire que, faute d'argent, pour la majorité, tout espoir serait perdu. Au petit matin, après plusieurs heures d'effort, le moteur se remit en marche.

Notre bateau faisait dix-huit mètres sur trois. Les femmes et les enfants avaient été parqués sur le pont brûlant, les hommes dans la cale sombre et humide. Chacun ne disposait que d'un petit carré de trente centimètres de côté où il fallait rester assis jour et nuit. Impossible de se mettre debout tant la cale était basse, ni de s'étendre, ni même de remuer bras ou jambes. Les enfants hurlaient, faisaient leurs besoins sur place. Les déjections tombaient dans la cale par les trous d'aération qui n'étaient que des interstices entre les planches disjointes. Il ne s'agissait pourtant que de petites misères en comparaison du cauchemar qui nous attendait. La nuit suivante, nous essayâmes une terrible tempête. Au fond de la cale, accroupis dans les vomissures, nous entendions les hurlements de terreur des femmes et des enfants cramponnés sur le pont. Nous recevions une pluie de matières infâmes entraînées par des paquets de mer. Au bout d'un moment, l'équipage fit brutalement descendre les passagers du pont auprès de nous. Nous culbutions les uns sur les autres, les enfants valdinguaient de bâbord à tribord, de proue en poupe dans des glapissements d'épouvante. Le bateau semblait se démanteler sous les rafales.

La tempête abandonna son petit jouet comme elle l'avait pris. La journée du lendemain fut paisible, mais l'équipage nous injurait, nous brutalisait, faisant régner l'ordre à coups de poing quand ce n'était pas sous la menace d'un couteau. Les clients de M. Woong avaient payé très cher le privilège d'être considérés comme des esclaves. Il ne faisait pas la traite des nègres, mais la traite de la peur. Il avait tous les droits.

Le troisième jour, tard dans l'après-midi, nous aperçûmes un bâtiment étranger à qui nous lançâmes des signaux de détresse. C'était d'ailleurs bien inutile, le bateau faisait résolument route sur nous. Nous comprîmes trop tard qu'il s'agissait de pirates thaïlandais. L'équipage, une douzaine d'hommes armés, monta à l'abordage, cognant à tour de bras. Ils firent venir tous les hommes sur le pont et procédèrent à une fouille méthodique des passagers épouvantés. A la moindre réticence, ils frappaient, n'épargnant personne, ni femmes ni enfants.

Ils raflaient l'or, les bijoux, les bagues, les montres, arrachaient les chaînes. Les femmes devaient se hâter de défaire leurs boucles d'oreilles si elles ne voulaient pas se faire déchirer les lobes. Les malheureuses durent subir les pires humiliations sous le regard des autres passagers. Les pirates les firent se déshabiller, exploraient leurs dessous, sondaient les sexes, confisquant même les bandes et les tampons hygiéniques pour les examiner plus tard. On les forçait à défaire leur chignon pour voir si elles n'y dissimulaient rien. Une vieille dame qui tremblait de peur, fut trop lente à leur goût : d'un coup de couteau, ils lui coupèrent les cheveux qu'ils jetèrent avec le reste dans leur sac de jute. Il faut supposer qu'ils s'étaient défoulés sur d'autres bateaux, car il n'y eut aucun viol. Pourtant, plus la fouille avançait, plus ils étaient furieux. Comme le butin leur semblait maigre, ils éventrèrent les gourdes en plastique. L'eau se répandit sur le pont avec quelques chaînes en or...

Ils nous quittèrent au moment où le soleil pourpre s'enfonçait dans la mer violette, un spectacle somptueux que nous regardions, hébétés, sans le voir, tant nous étions traumatisés. Certains d'entre nous avaient eu de la chance, notamment ceux qui avaient confié leurs trésors aux enfants; les pirates les bousculaient mais ne les fouillaient pas. D'autres s'étaient ménagé des caches sûres mais dangereuses avant de partir, ils s'étaient fait ouvrir la jambe par un chirurgien pour y dissimuler or et diamants dans la plaie. Recousus, ils avaient à peine dix jours d'autonomie avant de risquer la gangrène. J'étais effaré par cette méthode. Un de ces mutilés volontaires m'expliqua qu'il ne voulait pas courir le risque de mourir bêtement de faim après avoir réchappé aux dangers du voyage. Comme beaucoup d'autres, il aurait peut-être à attendre un an dans un camp de transit. Alors... Quant à moi, je devais d'avoir gardé

mon or à la protection de ma Vierge. Au moment où le pirate avait trouvé la statuette, il avait superstitieusement renoncé à me fouiller davantage.

Pour éviter d'autres dangereuses rencontres, nous naviguâmes tous feux éteints. Le lendemain matin, après une nuit agitée de cauchemars, à peine remis de notre émotion, les marins nous signalèrent un autre bateau. Nous savions qu'une seconde attaque serait fatale. Les premiers pirates nous ayant tout pris, jusqu'aux jumelles de l'équipage, ceux-là n'hésiteraient pas à violer et enlever les filles, à tuer les autres. Il fallait leur résister ou, du moins, essayer de les dissuader. On fit descendre femmes et enfants dans la cale, et les hommes prirent position sur le pont, en brandissant des armes de fortune. Le bateau, qui nous suivait depuis une heure, se rapprocha de nous puis détourna sa route, plus impressionné sans doute par cette détermination inattendue que par notre armement dérisoire.

Il reste que nous vivions dans la terreur permanente de ces menaces de piraterie. Personne ne dormait plus, la peur tout autant que la soif et la faim nous tenaient éveillés. Depuis deux jours, nos réserves personnelles d'eau et de vivres étaient épuisées et nous ne pouvions plus compter que sur la bouillie que nous distribuait l'équipage, en quantité à peine suffisante pour nourrir un bébé. L'eau était désormais rationnée à trois bouchons de gourde par jour et par personne. Notre résistance nerveuse était à bout. A la fois apathiques et survoltés, nous étions sujets à des réactions imprévisibles, la lenteur de notre bateau, trop chargé par rapport à la puissance du moteur, nous exaspérait encore plus.

Enfin, le quatrième jour, tard dans l'après-midi, nous arrivâmes à proximité d'une île dont le poste de garde brillait faiblement au bord d'une plage. Deux hommes partirent à la nage pour sonder la police malaise et leur demander l'autorisation de débarquer. Les nageurs revinrent on nous demandait d'attendre. Quelques heures plus tard, dans la soirée, un bâtiment de la marine nationale vint qui prétendit nous remorquer jusqu'à Singapour. Ils nous lancèrent un filin et nous halèrent hors des eaux territoriales à une vitesse telle que notre coque de noix faillit chavirer à plusieurs reprises. Nous ne savions exactement où nous allions, car ils nous avaient confisqué notre boussole. Après une nuit de remorquage, aux premières heures de l'aube, ils rompirent le câble, nous laissant en pleine mer.

Notre situation, déjà problématique, devenait tragique. Sans jumelles, sans boussole, sans montre, nous étions incapables de savoir notre position ni quel cap prendre. Le moteur manquait nous lâcher à chaque instant. Les vivres étaient épuisés et nous n'avions plus d'eau. La soif est la pire torture. J'avais la gorge en feu, ma salive me semblait une matière visqueuse et élastique que j'avais toutes les peines du monde à déglutir. Les enfants criaient, pleuraient, beaucoup tombaient dans le coma. Une jeune fille, dans une crise d'hystérie, voulut se jeter à la mer; les femmes priaient et se lamentaient tandis que les hommes se querellaient pour un oui pour un non.

L'équipage décida de rebrousser chemin en virant à 180°, décision hasardeuse dans la mesure où les Malais n'avaient pas toujours suivi le même cap.

Notre détresse ne devait pas être suffisante, puisqu'un typhon s'abattit sur nous manquant nous envoyer par le fond. Le bateau furieusement secoué faisait eau de toutes parts dans des craquements d'apocalypse. La mort nous semblait si proche que nous n'avions même plus peur. Malgré les nausées, je me sentais comme un oiseau planant au-dessus de ce cercueil flottant. « Au revoir, à jeudi, au revoir. » Comment Ly avait-il réagi? Comment réagira-t-il à l'annonce de ma mort en mer si jamais il l'apprend? Peu m'importait de mourir. Je ne regrettais rien, ni la faim ni la misère ni les brutalités des dernières années puisque la providence avait mis Ly sur mon chemin. Ce n'était pas trop cher payer pour tant de joie. La tempête dura plusieurs heures. Nous pensions sombrer d'une minute à l'autre. Soudain, au milieu du tumulte, nous « entendîmes » le silence du moteur. Il venait d'expirer. L'eau de la chaudière se mêla aux lames qui balayaient le pont; le gasoil se répandit dans la cale. C'était la fin.

Pourtant, la mer se calma. On put bricoler le moteur qui n'avança plus qu'en hoquetant, à une lenteur désespérante. Chacun souffla un peu. Une femme alors vint à mourir de déshydratation pour avoir cédé ses rations d'eau à ses trois enfants. A cette nouvelle, la panique gagna à nouveau le navire. Il ne faisait aucun doute que nous allions tous subir le même sort. Dans la saleté repoussante de la cale, baignant dans les vomissures, les excréments, l'urine et les ordures, nous étions couverts de pustules, hâves, décharnés, proches de la folie.

Personne ne savait où nous étions, pas même les marins. Réduits aux moyens empiriques des premiers âges de la navigation, nous scrutions le ciel, nous sondions la mer. En vain nulle mouette, nul filet pour nous redonner l'espoir de toucher un jour la terre ferme. Vaisseau fantôme, nous étions condamnés à errer jusqu'à la mort quand, le sixième jour, nous approchâmes d'une île qui semblait déserte. C'était notre ultime chance de nous en sortir. Mais M. Woong ne voulait pas aborder de crainte de s'abîmer sur les écueils et de perdre à jamais son or. Les passagers constituaient le dernier de ces soucis.

Mais moi, je n'avais cure de l'or de Woong. Je n'en pouvais plus de cette attente, de l'épreuve de cette mort lente par la soif et la faim. Je me précipitai au bastingage pour sauter, imité par une trentaine de personnes. Le bateau, déséquilibré, manqua chavirer. Sur un ordre de Woong, l'équipage tenta de nous repousser en jouant du couteau. Mais la peur nous donnait du courage, et les marins, qui mouraient d'envie de faire comme nous, se battaient mollement. Profitant de leur hésitation, je sautai, comme un somnambule, suivi d'une grappe de passagers.

Arrivé sur la plage, je m'écroulai de fatigue, les muscles tétanisés. Je ne portais que mon caleçon; la poche secrète, solidement cousue par ma mère contenait toujours ses quelques grammes d'or. Un à un, mes compagnons s'échouèrent à mes côtés. Nous étions une trentaine, épuisés, et commencions à peine à reprendre souffle qu'une tempête se déchaîna, ballottant notre rafiôt avec une violence infernale. Nous craignions qu'il ne se fracassât sur les rochers quand il se mit à dériver vers le large, disparaissant de notre vue. Nous perdîmes tout espoir de le revoir.

Quant à nous, c'était miracle que nous fussions partis à temps. Dans notre état d'épuisement, nous nous serions tous noyés, emportés par les vagues de fond qui se brisaient sur la plage dans un rugissement terrible.

Nous nous réfugiâmes dans une grotte, grelottant de froid, mais heureux d'avoir touché terre. Le lendemain, nous partîmes à la recherche de vivres. A proximité, nous découvrîmes des noix de coco et un petit ruisseau : nous étions provisoirement sauvés.

Notre joie fut brève, car, le lendemain vers midi, la police malaise vint nous arrêter pour nous conduire là où les restes de notre bateau s'étaient échoués. En effet, après la tempête, les membres de l'équipage, trop heureux de s'en être tirés sains et saufs, avaient décidé, malgré les protestations de Woong, de débarquer les passagers et de se saborder afin d'empêcher les Malais de nous faire reprendre la mer.

On nous fit encadrer par des soldats qui nous assignèrent un espace minuscule sur la plage, entouré de cordages récupérés sur l'épave, avec interdiction d'en sortir l'île de Pulau Tioman voyait s'ouvrir son premier camp. Visiblement, elle n'en voulait pas d'autres, ni qu'il lui en coûte. Bien heureux encore qu'on nous ait parqués à l'embouchure d'une petite rivière. Pour nous nourrir, nous volions des noix de coco à la faveur de la nuit. Le fait qu'elles fussent à peine à cinquante mètres de notre campement sans qu'on nous permît d'en prendre, prouvait à l'envi la volonté délibérée des Malais de se débarrasser de nous au plus vite en nous affamant, ils augmentaient leurs chances d'attirer la Croix Rouge sur notre cas et de se défaire de ce troupeau encombrant. Nous étions considérés comme des prisonniers et traités comme tels. Ceux qui étaient surpris quand ils s'échappaient du camp pour cueillir des noix de coco étaient passés à tabac. Intransigeants avec les pauvres, les Malais ne répugnaient pas

à échanger de l'or contre des vivres avec les plus riches. Heureusement, la solidarité jouait. Nous partagions nos maigres ressources. C'était trop peu cependant pour éviter la mort de deux personnes âgées qui n'avaient pu résister à pareil régime. Nous les enterrâmes dans le sable, à côté de la jeune femme morte de soif.

Nous étions transis de froid. J'avais pour seul vêtement mon caleçon « cousu d'or ». Beaucoup de gens étaient dans mon cas, l'or en moins. Il me fut pourtant donné d'assister à une sorte de petit miracle. Alors que nous étions dans l'île depuis une semaine, un soir que je rêvassais sur la plage, le ventre creux, grelottant, je vis s'échouer ma chemise et la statuette de la Vierge que j'y avais mise trois semaines auparavant. Cet événement me parut si providentiel que mon premier geste, arrivé en France, fut d'aller la faire bénir à Lourdes. Qu'on me traite de niais ou d'impie si l'on veut : cette Vierge, paradoxalement, représentait pour moi tout ce qui me restait du Viêt-nam. Elle avait sauvé ma maigre réserve d'or qui contribuait à assurer notre survie collective et elle était, sans que je le sache, le lien qui m'attachait à ma nouvelle patrie. Quant à la chemise, aussi légère fût-elle, elle me protégeait mieux que les herbes sèches et les feuilles dont j'avais dû me couvrir jusqu'ici tant j'étais frigorifié la nuit.

Mais plus que le froid et la faim, nous redoutions d'être expulsés. Pour éliminer tous risques, nous détruisîmes minutieusement ce qui restait de l'épave. Le danger était déjà assez grand d'être refoulés sur un autre bateau dont les passagers auraient été moins prévoyants. Le moteur, hors d'état depuis belle lurette, fut néanmoins démonté pour être rejeté, pièce par pièce, à la mer, de même que l'hélice et le gouvernail, brisés à grand-peine. Au cours de ces opérations de sabotage, nous pûmes récupérer un peu de riz resté à notre insu dans la cale. Réparti entre trois cents personnes, il donnait une bouillie si claire que nous pensions boire de l'eau.

Cette vie de sauvage fut révélatrice : chacun se montrait tel qu'il était. Certains, rapaces et égoïstes; d'autres généreux et inventifs. Notre camp s'organisa à partir du néant. Nous tressions des herbes et des lianes pour construire des cabanes. Avec des déchets rejetés par la mer, des planches que nous avions récupérées sur le bateau, nous fabriquions des tables, des chaises et même des jouets pour les enfants. Le moindre bout de métal était transformé en couteaux et casseroles. Les noix de coco évidées devenaient autant de louches, de cuillères, de gobelets. Mon expérience des camps m'avait appris, ainsi qu'à quelques autres, à être débrouillard. Chaque nouvelle astuce me rappelait que je devais mon apprentissage à Ly.

Malgré la solidarité, malgré tous les expédients que nous trouvions pour tromper notre faim, au bout d'un mois nous étions décharnés, exténués. Nous savions que certains de nos devanciers avaient passé un an et plus dans ces camps de malheur. Nous craignions d'en faire autant. C'est alors qu'un hélicoptère de la Croix Rouge nous repéra. Pendant un mois, elle nous fit distribuer chaque semaine des paquets de rations individuelles. Ils contenaient des conserves de petits pois et de sardines, des paquets de riz, des biscuits, des petits sachets de sucre, de thé et d'orangeade. Un véritable festin. En un mois, nous n'avions pas connu l'équivalent d'une seule de ces rations hebdomadaires. Quand on nous envoya du lait en poudre pour les enfants, tout le monde pleura d'émotion au camp. Comble du luxe, nous reçûmes du savon et même du papier hygiénique.

Enfin, grâce à la Commission des réfugiés des Nations-Unies, on nous transféra au camp de Cherating, à Kuantan, en Malaisie. Il n'avait rien à envier à Pulau Bidong, ni à aucun camp de transit, qu'ils fussent malais, indonésiens ou philippins. C'était toujours les mêmes constructions légères, le même espace restreint, entouré de barbelés infranchissables où les réfugiés étaient parqués comme du bétail.

Nous étions pourtant pénétrés d'humilité et de reconnaissance, nous faisant tout petits pour ne pas gêner nos hôtes, eux-mêmes très pauvres. Nous nous sentions plus misérables qu'une bande de chiens galeux fouillant les ordures. C'était si pénible que parfois nous aurions

préférez retourner au Viêt-Nam, quitte à affronter le camp de travail. La moindre manifestation de sympathie nous bouleversait. Les médicaments, la nourriture qui nous parvenaient par l'intermédiaire de la Croix Rouge ou des Nations-Unies, non seulement nous sauvaient de la famine et de la maladie, mais nous démontraient que nous étions autre chose que des parasites grouillant sur le corps du monde. Si on nous donnait de quoi manger et nous soigner, c'est que nous méritions d'être sauvés.

Quel gâchis pourtant. Toutes ces vies humaines sacrifiées, tout cet argent dépensé -souvent en vain -alors que des prises de position courageuses eussent suffi à éviter cet exode massif. La Russie, tuteur du gouvernement actuel, au lieu de faire payer très cher son aide militaire, ne pouvait-elle pas stabiliser, au profit de tous, cette partie du monde. Ses critiques fraternelles auraient été écoutées. Les États-Unis, en participant, sans arrière-pensées politiques, à la reconstruction de ce pays qu'ils avaient tant fait souffrir, auraient rehaussé leur image de marque. Oh! je sais combien mes réflexions peuvent paraître naïves. Mais seuls ceux qui ont vu, touché tant de morts, tant de malheur, de pauvreté peuvent caresser avec ferveur de telles utopies. Les enfants décharnés ne sont pas pour moi des images télévisées, des photos d'hebdomadaires, la détresse des familles éclatées n'est pas un sujet de reportage. Ce sont des drames que j'ai vécus et dont la cruauté anéantit tout sens politique. Les stratégies raffinées, les analyses à long terme mûrissent trop lentement pour porter secours à ceux dont la survie n'est souvent qu'une question de semaine.

Du fait que je parlais couramment le français et l'anglais, je fus désigné par le comité du camp pour servir d'interprète aux correspondants étrangers envoyés par les journaux occidentaux. Ces reportages de la presse écrite, parlée et télévisée nous redonnaient le sentiment de notre dignité. Nous écoutions aussi avec passion les résultats de la conférence de Genève. La sympathie de la France, des États-Unis, du Canada, de l'Australie nous transportait d'espoir. *L'île de lumière*, surtout, fut pour nous le tangible symbole de la solidarité humaine, du désintéressement, la première patrie qui nous fût offerte, même si aucun d'entre nous y mit jamais les pieds.

Pourtant, on ne vit pas d'espoir, de symboles, de communiqués de presse. La vie à Cherating était difficile. Nous étions près de dix mille vivant dans ces baraques sans électricité, dont l'eau des quelques robinets nous était rationnée sans raison. La Croix Rouge continuait de nous distribuer des rations alimentaires, mais nous devions nous souvenir de notre terrible indigence d'avant pour les trouver suffisantes.

Le trafic avec la police locale était intense. On avait l'impression qu'on ne nous retenait là que pour pomper les derniers milligrammes d'or qui pouvaient nous rester. De ravissantes petites jeunes filles partaient au bras d'officiers malais qui trouvaient là un vivier commode. La promesse d'un bon repas suffisait à séduire. Le lendemain, un foulard neuf sur la tête, en riant ou en pleurant, elles entrouvraient leur sac rempli d'une bouillie de riz mêlée à des fruits confits et à un bout de canard.

La moyenne d'âge des camps était formidablement basse la plupart des vieux n'avaient pas entrepris le voyage ou n'y avaient pas survécu. La nuit, les gens hurlaient dans leurs rêves. Le jour, au milieu du grouillement de ceux qui cherchaient on ne sait trop quoi, on voyait des queues de jeunes femmes et de moins jeunes, victimes des pirates, qui demandaient à se faire avorter.

J'aurais pu rester des mois à Cherating, triste interprète de ces récits terribles, sans l'aide exceptionnelle d'un journaliste de RTL. Il me permit de prendre contact avec mes « répondants français », des amis de mon père qui, à leur tour, entreprirent des démarches pour me faire venir à Paris. En recueillant le témoignage de milliers de gens dont le voyage n'avait

ENFER ROUGE, MON AMOUR

été qu'une succession d'horreurs plus atroces les unes que les autres, j'avais déjà mesuré la chance formidable que nous avons eue. J'avais maintenant une veine inouïe de pouvoir partir si vite du camp. Combien de temps encore les autres allaient-ils croupir ici?

Je suis parti de Kuantan après trois semaines de « séjour » à Cherating. Cela faisait trois mois que j'avais quitté Saïgon quand j'atterris à Paris. En ce 1^{er} août 1979, c'était la plus belle ville du monde.

Mes anciens camarades du temps où j'étais étudiant en France m'entourèrent de gentillesse, de sollicitude, mais je n'étais pas heureux. On me félicitait pour mon courage, pour avoir osé entreprendre pareille traversée, mais je me trouvais lâche. J'avais eu l'audace que me donnaient les dernières économies de ma mère. Les gens courageux sont ceux qui ont su tout supporter pour rester, et je ne peux pas vraiment vivre tant qu'on meurt là-bas, sur mer ou dans les camps de réfugiés.

J'essaie de reprendre la peinture, mais je n'ai plus d'inspiration. Que peindre? Mon pays? Je l'ai perdu. Mon ami? Je l'ai trahi. Je n'ai même pas été responsable de ce que j'avais apprivoisé. Je n'ai même pas eu le courage du petit prince qui fait ses adieux à son renard. Le renard a pleuré, mais il a pu dire ce qu'il voulait dire. Moi je n'ai laissé aucune chance à Ly. Il ne me restera désormais que le remords et le chagrin.

De Paris, j'ai écrit à mes parents pour les rassurer. J'ai joint à ma lettre un mot pour Ly, en suppliant ma sœur d'aller à My-Tho la lui remettre. Lan est partie à My-Tho, mais Ly n'y était plus.

Je relis mon brouillon, interminablement, à voix haute, comme si mon message, porté par le vent, pouvait traverser les pays et les mers, comme si le vent pouvait chuchoter à son oreille ce que je voulais lui confier sous les aréquiers et que je n'ai pas dit, ce que je lui ai écrit et qu'il n'a pas pu lire.

ENFER ROUGE, MON AMOUR

Ly,

M'as-tu pardonné d'être parti sans oser t'en parler. On dit que la trahison est dans le premier baiser, que la cendre est déjà dans le feu qu'on allume. Tu es le baiser et le feu. Je ne veux pas être la trahison ni la cendre. Je ferai tout, je fais tout, pour te revoir, pour que tu me rejoignes, pour que notre rêve se réalise. Jamais je ne serai heureux sans toi.

Nulle part, je n'avais connu le bonheur. Je l'ai trouvé avec toi et comme un idiot, je t'ai perdu, toi qui m'as redonné le goût de vivre où tant de gens mouraient, toi qui m'as fait rire quand tant de gens pleuraient, toi qui m'as aimé dans ce camp de haine et de malheur. Je te retrouverai, Ly. Au bout du monde.

Trong

Enfer rouge, mon amour.